

**Images et nouvelles
de Jacqueline de Pury**

1974

Images et nouvelles de Jacqueline de Pury

**Images et nouvelles
de Jacqueline de Pury**

1974

Imprimé en Suisse

Introduction

Jacqueline a laissé quelques cahiers avec des nouvelles, des souvenirs et des notes. Elle avait commencé à les écrire à Montana durant les longs et paisibles mois de sana où elle avait eu pour la 1^{re} fois, après 20 ans de vie conjugale, familiale et pastorale épuisante, le temps de se reprendre, de se retrouver, de se raconter. Le temps de se faire écouter par celui qui aura le temps de l'écouter. Il m'est lourd aujourd'hui de penser que si rarement je l'ai été. Elle écrit : « Je raconterais mes promenades, les rencontres et mes petites histoires. A R. je ne sais que dire. Tout prend tellement d'importance si on veut se faire entendre... Je suis terriblement vaine, j'aime qu'on m'écoute quand je parle, qu'on fasse attention à ce que je suis. Je sais que je suis peu de chose. Ne tiens pas à ce qu'on me prenne pour plus. »

« J'aime qu'on m'écoute ». Ces quelques pages sont destinées à ceux qui aiment l'écouter, ou plus exactement écouter ce qu'elle écoutait, écouter comme elle écoutait, avec cette attention prodigieuse et toute simple, avec cette présence de l'amour aux êtres et aux choses. Ces pages ne sont pas là pour grossir le flot de la littérature, mais pour ceux qui désirent la retrouver elle, passer un moment avec elle, se promener, rire, s'émouvoir avec elle ; souffrir avec elle. Car chaque ligne de ces nouvelles est écrite avec la mémoire de sa chair et de son sang. Chaque ligne c'est elle. Ce petit livre est bien une manière de répondre à ceux qui auraient envie de nous demander : « Avez-vous des nouvelles de Jacqueline ? »

A 6 ans, c'est Françoise qui nous invite à dîner sous l'œil des « Portraits » de famille, à passer ce merveilleux « Dimanche » en compagnie de son grand-père au château de Vullierens, et cet « Automne » à garder les vaches « qui ont des noms comme les enfants ».

A 14 ans, c'est Maryvonne qui nous fait partager l'émoi de son premier baiser. A 19 ans, c'est Thérèse qui assume avec nous la déception du cadeau manqué.

Si l'on veut accompagner Jacqueline, femme de pasteur en Vendée, on ira voir avec elle mourir la vieille « Céleste » ; et porter « La Lettre » à Pauline ; et s'asseoir un moment dans la paix revenue à « la Guibretière », et retrouver après beaucoup d'années le moulin de « Callixte ».

Si on veut aller la voir à Montana, elle vous racontera ce « Souvenir » de la main de son père (pour lequel elle avait une affection et une admiration sans borne), ou bien l'histoire futile et cocasse du « Diplomate », ou encore ce « Fait divers » où elle dramatise les accidents de son cher Blaise. On regardera et l'on écoutera avec elle les photos de sa petite Marjolaine.

Et finalement, parce que son cœur de femme a partagé tant de déchirures et de douleurs, elle nous plonge à « la Gare » de Marseille, dans cette attente hallucinante et désolée.

« Mes dahlias s'effeuillent sur ma table » écrit-elle le 21 fév. 66 à Tananarive, et, citant « Anémones » d'Ed. Jeanneret (Les Rideaux d'Environ, p. 37) :

*« Que de pétales sur la page
Tombés en signe de deuil !
Je les reprends, puis les assemble
Mais comment formeraient-ils
Une fleur qui vous ressemble
Anémones aux beaux cils ?... »*

« Les pétales sont très jolis sur la table. »

Ce sont ces pétales que nous ramassons aujourd'hui, que nous regardons, que nous écoutons, en essayant de ne pas être pressé, de ne pas être distrait. Lumières du souvenir dans la nuit de l'espérance.

J'aimerais accompagner ces nouvelles de quelques bribes des témoignages innombrables que lui ont rendus les amis de partout et la famille. Tant de trésors dans toutes ces lettres qu'on voudrait ne pas laisser perdre. J'ai besoin de me répéter ces témoignages et de les dire, car la timidité, la réserve et pour tout dire la froideur de Jacqueline ont parfois peiné et même blessé pas mal de gens. Son impossibilité congénitale à jouer le jeu des convenances et à faire un seul geste, dire une seule parole qui ne traduise pas son sentiment profond, et aussi une sorte de maladresse à s'exprimer, pouvaient donner à

croire à quelque insensibilité. Il est bon de rétablir l'équilibre, comme il faut le faire aussi dans l'autre sens pour détruire l'image de marque du couple exemplaire que nous n'étions pas du tout, mais un couple avec ses misères, ses difficultés, ses malentendus et ses illusions, un couple qui doit apprendre comme tous les couples qu'une fidélité sans amour est moins qu'un amour sans fidélité, et que nous ne possédons pas plus l'amour de notre femme ou de notre mari que la grâce du Seigneur.

Je groupe les témoignages et les nouvelles en 3 chapitres, illustrant l'adolescence et la jeunesse, puis Moncoutant, et enfin toute la suite, de Lyon à Aix en passant par Montana, l'Afrique et Madagascar. Je fais précéder les nouvelles par les pages intitulées : Premier « Souvenir » où elle raconte ses années d'enfance à Neuchâtel. Je les fais suivre en Appendice de quelques textes : Visite à Cilette, poème tunisien et Ravao la Potière.

ROLAND DE PURY

ENFANCE ET ADOLESCENCE

Je vous raconte le seul souvenir que j'ai de M^{me} de Pury. Elle était alors la petite Jacqueline de Montmollin, de 7 ou 8 ans, et allait en classe avec ma petite sœur du même âge, une pauvre gamine, née de parents âgés, 7^e de notre famille, atteinte d'une maladie de cœur et très impressionnable. Jacqueline se plaisait à la terroriser ! Alors, un jour, j'ai accompagné Irène à l'école et j'ai expliqué à Jacqueline que c'était une petite malade très sensible. De ce moment, Jacqueline a été une charmante amie pour ma petite sœur, aussi longtemps qu'elles ont été en classe ensemble.

A. V.

Je l'ai connue toute jeune adolescente, et dès lors un lien très fort, né de la prière commune et de l'écoute de la Parole, nous a unies. Elle était alors déjà ce cristal parfaitement transparent qu'elle a toujours été. Et le don premier de sa vie à Dieu a d'emblée orienté sa vie. Jamais elle n'en a rien repris.

G. R.



20 ans

Premier souvenir



La Luzernière

C'est une photographie signée Montandon Neuchâtel à la première page de l'album offert à mes grands-parents pour leurs noces d'or. Un bébé en robe longue, une tête aux cheveux foncés ras sur les genoux de ma mère. Mon père a encore sa courte barbe, mon frère aîné en costume marin, ma sœur qui se tortille un peu, mon second frère en robe ! (il a deux ans) et en longues anglaises, très « Petit Lord ». — Le bébé, c'est moi, je suis née dans l'année, 1909. Puis les robes ont raccourci, mais j'ai une superbe Charlotte sur la tête, et — pas pour longtemps — on m'a assise dans le petit char si cher à tous les enfants de la « belle époque ». Puis j'ai un peu grandi, mes cheveux se sont allongés, je regarde mon oncle Paul arroser ses fleurs. Ma réputation est déjà faite, paraît-il, je crie, pleure, donne des coups de pied et je « désobéis » — à 18 mois, je vous demande un peu. — Pour me consoler, on me dit que jusqu'à un an j'étais un bébé parfait, « ronde comme une caille ».

Les souvenirs photographiques continuent, mais sont fort importants, ils ont contribué à alimenter mes rédactions à l'école primaire : Ce sont les vacances de 1911 à Ste-Maxime, aux Sardiennes plus précisément.

Ce sont mes semaines héroïques, mon père m'emmène sur son dos en pleine mer (je n'ai peur de rien — et pour cause — tandis que mon frère le Petit Lord a peur de tout mais il a 4 ans et sait, lui) et je dis : « Descendre ! » et je descends ; mon père me rattrape par mon maillot propice ; il est très fier de moi ; il l'est encore bien des années plus tard quand il raconte la chose et que je me renferme à mon tour. Il racontera aussi — et le souvenir est devenu quasi vrai — qu'un matin j'ai voulu sortir avant que la maisonnée ne soit réveillée. Pour sortir il faut s'habiller, j'aurais donc quitté

ma chemise de nuit et tenté de mettre ma petite chemise de jour. Une des deux épaulettes n'était pas boutonnée, j'y passai donc la tête et le bras à la bonne place. L'effort était certainement suffisant, je sortis de la maison, du jardin et m'arrêtai sur la route. Un convoi de charrettes à ânes arrivait. Je regardais, campée au milieu de la route, le convoi s'arrêta pour me regarder et parce qu'on n'est pas pressé sur les bords de la Méditerranée. Nous nous serions regardés longtemps, nous nous sommes regardés longtemps en fait, si longtemps que le silence de cet arrêt a réveillé puis étonné mes parents et que papa est descendu voir. Sa fille, qui n'avait pas 2 ans, avait arrêté la circulation sur la grand'route (il passe actuellement 20 ou 100 voitures à la minute sur cette route) et qui plus est, vêtue seulement d'une petite chemise qui descendait sous le nombril. Je grandissais très vite.

Nous avions pour ce séjour à la mer — complètement révolutionnaire pour l'époque où l'on se baignait dans la mer du Nord à la rigueur — en plein mois de juillet — des maillots de bain de jersey rayé rouge et blanc, qui se boutonnaient devant. Le bouton à la hauteur de mon nombril ne tenait pas (ronde comme une caille) et j'avais ainsi toujours mon nombril à l'air. Il était rond et n'avait pas la forme d'un 5. Le « Petit Lord » avait des espadrilles, les 3 autres nous étions à pieds nus. Maman se baignait avec un costume de tissu de laine très bouffant s'arrêtant aux genoux et pourvu de courtes manches. Ce n'était pas mal pour l'époque. Mon père, je n'ai jamais su quel était son maillot, c'est lui qui photographiait (avec l'appareil d'oncle Jean Perregaux qu'il lui avait prêté pour sa grande expédition africaine). Nous avions tous de magnifiques chapeaux pointus, qui se faisaient sur place mais qui ne se font plus. Tout passe. Pas la maison pourtant. Je l'ai revue en 31 à gauche de la route quand on vient de Ste-Maxime et son jardin se prolongeait encore comme de « mon » temps par le bois de pins de la pointe des Sardinaux. Je l'ai revue en 47 ou 48, les pins de la Pointe décimés et brûlés, les murs marqués par les balles des combats du débarquement. Elle doit être invivable actuellement par le bruit de la route.

Nous habitions à Neuchâtel La Luzernière, au-dessous de la gare, une très ancienne ferme que ma grand-mère possédait, entourée de vignes, peu à peu arrachées. Elle l'avait fait arranger en maison d'habitation en faisant percer dans le beau toit de bien vilaines fenêtres mansardes qui rendaient nos chambres à coucher biscornues à souhait. Un petit escalier de bois casse-cou et tord-pied conduisait au 1^{er} où nous avions salons et salle à manger et où mon père avait cabinet de consultation et salle d'attente. Un petit jardin en 2 terrasses nous séparait de l'hôtel Terminus. De ces terrasses je regardais avec envie 2 masures louées à une famille nombreuse qui cultivait dans un petit enclos quelques salades et dont les enfants me semblaient mener la vie la plus heureuse qui soit.

Mes grands-parents vivaient à la Recorbe qu'ils avaient fait bâtir vers 1880 dans le même vignoble, donc à quelque 100 mètres. Une maison très « belle époque », conçue avant tout pour

réunir sans peine leur nombreuse famille, enfants, petits-enfants, et bientôt arrière-petits-enfants.

Au rez-de-chaussée de la Luzernière 2 petits logements étaient occupés par un facteur en retraite (sa femme était la sœur de Cécile, la cuisinière de mes grands-parents). Leurs placards étaient encore encombrés par des rateliers : c'était le côté des anciennes écuries. L'autre, par un petit retraité et sa femme qui prenaient des pensionnaires suisse-allemands aux mollets roses, élèves à l'école de commerce et que nous regardions de nos terrasses jouer au ballon dans notre cour.

L'ancien facteur chassait les fouines qui infestaient notre grenier — c'est-à-dire qu'il leur mettait des pièges — et ne les chassait qu'en hiver quand leur fourrure pouvait lui rapporter quelque chose. Ces fouines nous avaient habitués dès notre plus petite enfance à ne pas nous inquiéter des bruits nocturnes. Elles faisaient rouler les bûches de bois, gambadaient, s'amusaient, ébranlaient les tuiles quand elles sortaient au jardin, dont la première terrasse était au niveau du toit. Cela nous manquait les nuits d'été où elles n'étaient pas là. Bien plus tard, c'était un vrai plaisir de les réentendre quand on revenait après une longue absence. Le vieux facteur n'est plus là depuis longtemps, mais les fouines aussi ont disparu. La seconde disparition me fait plus de peine que la première, je crois bien.

Vivaient à la Recorbe mes grands-parents d'abord, puis une de leur fille toujours malade, son mari qui ne faisait rien mais parlait beaucoup de politique et leurs 4 enfants, mes cousins. Je ne jouais pas avec eux ; ils étaient plus âgés, la plus jeune étant de l'âge de ma sœur. A l'époque de mes deux, trois ou quatre ans, ils me paraissaient sans intérêt... Vivait aussi à la Recorbe un oncle célibataire, musicien (il avait un piano à pédalier des plus intéressants dans sa chambre) qui passait le plus clair de son temps à mettre à l'abri de ses chers neveux (plus d'une vingtaine) les fleurs du jardin (petits bâtons autour du rond) et les oiseaux de la volière. Nous ne leur voulions pas de mal, au contraire, mais nous avions la marotte de leur ouvrir la porte.

Toutes aussi importantes que les vraies, les 3 « tantes », la cuisinière Cécile, les femmes de chambre Elise et Louise Loup, 2 cousines qui venaient du Vully — 3 femmes comme on n'en fait plus, qui ont passé avec mes grands-parents l'une 40, l'autre 38, l'autre 35 ans. Cécile disparut avant mon grand-père ; Elise et Louise vécurent encore quelques années avec ma cousine, malade comme sa mère.

Nous nous retrouvions là tous les dimanches après-midi, et tandis que les parents écoutaient l'oncle Léopold parler politique, nous faisons de grands jeux dans le jardin beaucoup plus étendu que nos deux terrasses. En hiver ou par la pluie, nous chantions avec nos cousins DuPasquier et le goût

de chanter en chœur m'est venu de mes plus jeunes années. Nous faisons aussi des jeux, l'invention et la place ne manquaient pas. Il y avait un certain carrousel à 4, qu'assis sur une planchette nous faisons tourner en le poussant de nos pieds, jusqu'à ce que le « week » du goûter ait par trop tendance à revenir sur son chemin. Mais j'anticipe sûrement, à 3 ou 4 ans je devais jouer avec l'immense boîte de construction (une trouvaille de ma grand-mère) dont je n'ai jamais revu la pareille. Chaque mercredi il y avait le thé, mais, sauf exception les enfants n'y paraissaient pas. Les filles devaient attendre d'avoir au moins 13 ans (et avec l'école, pas de temps pour ça). C'étaient surtout nos tantes et nos grandes cousines et les deux oncles qui ne faisaient rien mais qui étaient toujours là.

Il y avait surtout les fêtes de Noël. Ma grand-mère, avec ses trois aides, organisait cela de mains et de tête expertes. Je me souviens — mais ce devait être un peu plus tard quand la plupart de nos grands cousins furent mariés — des repas de Noël où nous étions 70. Je me souviens aussi d'un soir où Elise déclarait : Vous n'êtes que 40, ce n'est pas la peine. — Tout commençait par un grand arbre choisi avec soin dans les forêts des Planches au Val-de-Ruz — décoré essentiellement de papillotte maison (diablotins de choc dans du papier rouge et blanc), de petits gâteaux maison, et de crayons brillants, et couvert de bougies blanches. Les oncles, plus tard les grands cousins, allumaient l'arbre et nous les petits entrions en cortège les yeux écarquillés et émerveillés et il y avait toujours une voix féminine pour dire : « Il n'y a rien de plus beau que les lumières des bougies dans les yeux des enfants. » Nous allions embrasser grand-maman et grand-papa si ce n'était déjà fait. Puis nous formions la ronde. Il y avait parfois des absents, des malades, et les grands devaient se joindre à nous pour que la ronde soit assez grande. D'autres fois, nous étions si nombreux que la ronde prenait des formes bizarres de haricots tordus. Beaucoup de chants de Noël, mes oncles avaient d'excellentes voix, mes cousins aussi et c'était magnifique. Nous tournions autour de l'arbre, tantôt dans un sens tantôt dans l'autre en nous donnant la main. Le chant que je préférais à l'époque était « Dans cette éta-a-ble, si miséra-a-ble... » et j'entends encore la voix chaude d'oncle Paul de Pury.

Mes compagnons de jeux étaient surtout mon frère Eric (le Petit Lord qui n'avait plus ses boucles) et mes cousins D P. Albert et Blaise, ou le fils aîné du plus jeune père de mon père, Etienne, ou ma « nièce à la mode » Madeleine ; les autres cousins étaient tous plus âgés (puisque'il y en avait de l'âge de mes oncles Paul et Ernest) et quelques-uns plus jeunes. Nous avions un immense territoire à notre disposition : nos deux terrasses et notre cour, par une petite porte nous pénétrions dans le verger de la Recorbe puis de la Petite-Recorbe (un charmant pavillon à l'Italienne) jusqu'à Vieux-Châtel, à travers ruches, potager, rocailles, verger, allées, jet d'eau, arpents de vignes nous offrait une variété de terrain de chasse et de jeux extraordinaire. Le jardin du Vieux M.-Alex D P. dont le petit-fils Jacques, entraîné par l'âge et l'exemple, nous ouvrait l'accès (par les murs de

séparation !). Il fallait traverser la Ruelle (suivant l'occasion fleuve ou mer Rouge, plaine découverte ou cañon du Colorado) pour atteindre la « petite porte » du jardin Pury. Merveilleuses « petites portes » que nos grands-parents perçaient toujours dans leurs murs de jardin pour éviter aux piétons d'alors de trop grands détours pour atteindre le portail de l'entrée principale. Là nous avions « droit » de passage par derrière la maison pour atteindre la clôture de bois du jardin DuPasquier. Peaux-Rouges, armées stylées ou en déroute, cannibales ou Vikings, même quelquefois petites filles modèles, avaient là de quoi se cacher, ménager attaques brusques ou retraites sûres, courir et s'échauffer, se rouler sur la pente herbue du verger, manger des cerises ou du raisin, des pommes ou des amandes coques molles, des figues même suivant nos humeurs, nos lectures, les saisons. Plus tard quand les jardins ne nous suffisaient pas, nous empruntions les rues. C'était encore sans danger, les automobiles étaient lentes et fort rares et s'annonçaient de loin par beaucoup de bruit. Nos rencontres les plus dangereuses étaient les tombereaux des balayeurs, celui de « la Marthe » en particulier, une vraie femme mais qui, chaussée de bottes, vêtue de pantalons et d'une longue blouse grise, coiffée d'un vieux feutre délavé conduisait son cheval en jurant comme un charretier — qu'elle était.

Quand j'eus cinq ou six ans on me mit à l'école. S'il faut en croire les « on dit » j'en avais besoin. L'obéissance et la « sagesse » n'étant pas mon fort. Je n'y voyais aucune objection : Eric allait à l'école, les cousins D P. allaient à l'école, pourquoi pas moi ?

Mes parents choisirent la « Petite Ecole ». Il n'était pas question avant la fin de la guerre de 14 d'aller à l'école publique pour commencer. Il y avait une autre raison à ma mise à l'école : j'avais un petit frère, né en avril 14.

Un jour, ma mère m'annonça qu'il y en aurait un, ou une petite sœur, et quelques jours plus tard mon père vint me chercher de bonne heure dans mon lit pour me montrer dans un moïse sur 4 roues, un drôle de bébé dont la moitié supérieure du visage était violette ! J'entendis « Il s'est à moitié étranglé dans le cordon » et je n'y compris rien. Le visage violet se tordit et un grand hurlement me fit fuir... Je n'avais pas eu le temps d'embrasser maman. En peu de semaines Jean était devenu un gros bébé appétissant que l'on emmaillotait et démaillotait 5 ou 6 fois par jour pour ma grande joie. Au milieu de l'opération alors que les couches étaient défaites, je pus admirer une fois un superbe jet d'eau. Magnifique ! Je guettai sans succès la répétition de ce chef-d'œuvre. Déçue, je demandai à maman : « Tu pourrais le faire pisser de nouveau... » Outrage à toute bonne éducation... pas la chose, mais le mot ! Maman me questionna sévèrement : Qui t'a appris ce mot ? Je n'en savais vraiment rien. Mais comme il fallait répondre quelque chose, je dis : Blaise — Catastrophe ! « Tu ne joueras plus avec tes cousins pendant... ». Heureusement l'interdiction ne dura pas trop longtemps. La fréquence des réunions de famille, les fameux dimanches à la Recorbe nous

permirent de reprendre nos jeux. Il aurait fallu une brouille entre ménages, et les brouilles étaient inconnues. On se critiquait bien, on se disputait quelquefois, on riait mutuellement des petits travers des autres, mais que des beaux-frères par exemple puissent être brouillés et ne pas se rencontrer, il m'a fallu entrer dans la famille maternelle de mon mari pour me rendre compte que la chose pouvait exister ailleurs que dans les romans.

Je pense que c'est à l'automne 1914 que je fis mes premiers pas scolaires.

La Petite Ecole était dirigée par une demoiselle Henriod sortant — je l'appris plus tard — de l'Institut J.-J.-Rousseau de Genève mitigé de méthodes Montessori. Tout aurait été fort bien si d'additionner $2 + 2$ n'eût pas été si difficile.

M^{lle} Henriod s'était penchée sur mon cahier pour m'aider; j'en fus si émue que je voulus lui exprimer la peine que j'avais de ne pas y arriver et ma reconnaissance et je voulus lui passer le bras autour du cou et serrer sa joue contre la mienne. Mon geste fut sans doute maladroit... mais sans que j'y comprenne rien je fus jetée au bas de ma chaise, expédiée derrière la porte et je crus comprendre à travers mes larmes et mes cris que je l'avais frappée. Cet incident me marqua pour longtemps, et pendant des années, le fait qu'on ne m'ait pas crue quand j'essayai — aux questions qui suivirent — d'expliquer mon geste me mit dans la tête : A quoi sert de dire la vérité ? On ne la croit pas plus que les mensonges.

Je viens de dire que $2 + 2$, c'était difficile. En fait je ne m'en souviens pas, pas plus que d'avoir appris à lire; je ne me souviens que des à-côté. Les cadres à rideaux bleus sur lesquels vous apprenez à boutonner, à fermer aux ganses et crochets, aux boutons-pressions et à nouer des lacets sont encore palpables dans ma mémoire. Je me souviens aussi de ce que je crois être ma première poésie : « Petit oreiller — doux et chaud sous ma tête... » — Je l'apprenais avec maman dans notre « petit » salon et je regardais la tour pointue de la maison voisine. Le « Verger », et les hirondelles qui tournoyaient et j'eus beaucoup plus de plaisir à apprendre : « C'était sur la tourelle d'un vieux clocher bruni, la petite hirondelle était au bord du nid »; car je dormais sans oreiller. C'était un des principes de maman : il fallait un lit ferme, aucune plume ramollissante, pour éviter toute envie de paresser au lit le matin une fois le sommeil réglementaire accompli.

Un jour en allant à ma « petite école » qui, après plusieurs déménagements, s'était logée dans une grande pièce en haut de l'ancien hôtel du Mt-Blanc devenu Caisse d'Epargne, je rencontrai une dame et un petit garçon blond qu'elle conduisait chez la Gazelle Toutou (Mademoiselle Berthoud), l'école de mon frère. La dame avait une chevelure magnifique qui débordait son chapeau de tous les côtés, c'était soyeux, frisé, blond, touffu. Elle s'appelait Nana. Nana me dit : « Bonjour Jacqueline, tu vas au Mt-Blanc ? » Je n'avais pas compris tout de suite mais un petit jeu de l'œil —

que je lui rendis — me mit sur la piste : « C'est sûr, j'ai 63 marches à grimper. » Nana se tourna vers le petit garçon : « Tu vois, elle part pour le Mt-Blanc, c'est bien vrai. » Ce fut la 1^{re} rencontre que je me rappelai avec celui qui devint mon mari.

Il y en eut une autre beaucoup plus tragique et où je n'eus pas le beau rôle. Nous jouions au croquet chez tante No au Plan. Le petit garçon blond expédia ma boule plus loin que la terrasse et elle dégringola au bas du jardin. J'allai la chercher et la reposai fermement à l'extrémité du terrain plat. Mais le petit garçon, sûr de son bon droit, la renvoya au bas du grand talus. Je retournai la chercher... mais le petit garçon blond la repoussa d'un bon coup de maillet. Cette fois je saisis le mien, de maillet, et il vola au front du petit garçon blond qui se mit à pousser des hurlements stridents. Il avait une grosse bosse, évidemment. Tante No n'était pas là, c'est tante Agathe qui se chargea du sermon que j'écoutai probablement jusqu'au bout. Mes 5 ans n'en ont gardé aucun souvenir. Mais pendant des années on ne m'invita plus au Plan.

Actuellement quand mon petit fils Nicolas pousse des cris sur le mode strident et aigu, je me crois revenue à ce jour de mes 5 ans, mais Nicolas est tout brun, le petit garçon était rose et blond.



Dimanche

Le perron du Dimanche

Françoise, en robe toute fraîche et bien repassée, sa robe blanche à pois rouges, avec son joli col rouge à pois blancs, est assise sur la plus haute marche du perron. Elle attend son grand-père. Elle aime beaucoup attendre son grand-père, le dimanche matin, assise sur cette marche. Elle regarde, en rêvant un peu, les grandes feuilles des ricins (mais qu'ont-elles à faire avec l'huile détestable ?), les petites fleurs bleues au feuillage pâle et velouté qui bordent le massif et dont elle ne se rappelle jamais le nom. Françoise n'a pas besoin de mettre son nez dessus pour se souvenir exactement de leur parfum de miel trop doux.

La grande cour étale son gravier bien ratissé. Hier matin encore les râteaux ont crissé dans leur rythme à deux temps, presque un chant — un son aigu, le râteau va, un son grave, le râteau revient — et les gros souliers du jardinier qui recule à tout petits pas font comme une seconde voix en sourdine. Rien qu'à penser à ces sons familiers, Françoise croit les entendre, et son petit corps se balance un peu.

A l'autre bout de la cour le grand portail de fer forgé est ouvert comme toujours. Jamais elle ne l'a vu fermé. Et plus loin, une longue avenue de grands arbres forme un tunnel d'ombre fraîche tachée de clair de-ci de-là par le soleil de juillet qui tire ses rayons avec précision à travers le feuillage.

Sur le gravier de la cour, la grande maison se dessine plus grande encore, les autres cheminées pointent d'étranges doigts anguleux dépassant la ligne de faite du toit. Sur le gravier, la maison semble toute unie d'une même grisaille sombre, sans porte et sans fenêtres... mais Françoise sait

sans se retourner que la vraie maison est grise et blanche avec des corniches et d'immenses fenêtres à petits carreaux, et une porte à deux battants vert de bronze, et une large coquille St-Jacques dans le triangle du fronton, et qu'il faudrait reculer, reculer, et reculer encore pour voir le toit de tuiles et les jolies mansardes et les hautes cheminées. Tout est si grand, si haut, autour des six ans de Françoise qu'elle se sent délicieusement petite, et cependant entourée d'une grande paix, gardée par le grand silence du dimanche matin. Le léger bourdonnement d'une abeille butinant dans les fleurs bleues donne de l'épaisseur au silence.

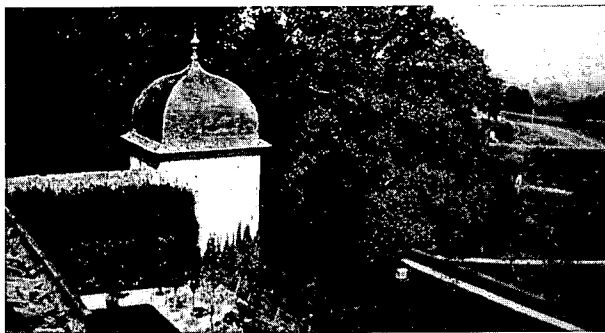
Les cloches de l'église vont se mettre à sonner. Ou sera-ce l'horloge qui sonnera l'heure d'abord ? Françoise parie tantôt pour les unes, tantôt pour l'autre. Bah ! Que ce soit un son de cloche, que ce soit l'autre, Grand-père sera à côté d'elle, Françoise mettra sa main dans la sienne et ils s'en iront ensemble. Grand-papa marche vite et Françoise devra faire aller ses petites jambes encore plus vite, c'est très amusant. Comme le chemin qui mène à l'église n'est pas long, ce ne sera pas fatigant. Et après il faudra rester si longtemps assise qu'elle aura tout le temps de se reposer.

Grand-papa est sur le perron avec le premier coup de dix heures et les cloches de l'église s'ébranlent en même temps. C'est bien dimanche — et personne n'a gagné le pari. Françoise saute au bas de l'escalier d'un grand bond par-dessus trois marches. Elle atterrit en riant, donne sa petite main à la bonne main calleuse et le gravier, sous leurs pas, joue son petit air de roulis crissant. En sortant de la cour, avant de prendre la direction du village, Françoise jette un regard de propriétaire sur l'enclos de la basse-cour. C'est un endroit si familier que son œil rapide voit en un rien de temps si tout est à sa place : le joli toit allongé du poulailler dont le faite se relève chinoisement aux deux extrémités en deux drôles d'ornements que les frères de Françoise appellent des urnes (comme ce mot va mal à de si jolies choses !). Une poule grise chante l'œuf en se dandinant sur la galerie de bois. L'herbe bien verte sur les bords du ruisseau-miniature est par endroits complètement pelée ; comme sous le sorbier justement où ces dames font salon et où Maître Jacot, le coq, se pavane d'un air plein de suffisance. C'est un coq bien classique, noir, vert, jaune, la queue orgueilleuse et arrondie, la crête dressée dans son écarlate fierté, les deux pattes écartées, impressionnantes de vigueur. Il semble que son mépris s'adresse à cette file indienne de canards et de canes qui lentement, maladroitement, bruyamment, descend vers l'étang. Ils passent maintenant sous le pont, presque sous les pieds de Françoise. On entend les barbotements dans la vase, des clapotements d'eau, et toute la bande des canards, aussi dignes, aussi élégants qu'ils étaient auparavant gauches et embarrassés (mais toujours aussi nasillardes) débouche dans l'eau verte. Ils se débandent joyeusement et claquant du bec tantôt à gauche, tantôt à droite, se délectent de ces friandises pour canards dont certaines eaux ont le secret.

Maintenant, c'est aux moutons dans leur parc que Françoise dit bonjour en langage de mouton. Ils sont gros, ils ont encore toute leur laine; sans doute, on va les tondre bientôt et ils seront alors tout pitoyables et maigres, mais bien plus agiles.

Françoise n'a pas le temps de se demander longtemps si les moutons aiment ou n'aiment pas qu'on les tonde, car elle longe déjà avec son grand-père le verger de noyers qui descend doucement dans son ombreuse fraîcheur jusqu'au grand pré. L'été le plus sec n'arrive pas à sécher ce terrain moussu qu'abritent du soleil trop dur non seulement le feuillage des vieux noyers, mais un immense mur moyenâgeux et sa tour (la tour des prisons !) couverts d'un lierre épais.

C'est l'endroit de prédilection des elfes, des gnomes, ou des nains qui — au gré du dernier conte lu par Françoise — y jouent leurs jeux mystérieux.



La tour des Elfes

Elle ne manque pas de les saluer au passage même si elle n'est pas très sûre d'avoir aperçu le bout de l'aile de l'un ou la barbe de l'autre se faufiler entre les troncs. Elle se promet d'aller bientôt leur faire visite et coule des regards déjà frissonnants dans cette ombre verte, autour des troncs noirs. Elle jouit à l'avance de délicieuses angoisses; quand elles deviendront trop fortes, trop envoûtantes, elle s'enfuira à toutes jambes vers la petite tache claire à l'autre bout de cette quadruple allée de noyers et elle débouchera dans le grand, grand pré où tout est lumière, tout est soleil, où de belles vaches calmes broutent sagement. Françoise, tranquilisée, comme si rien jamais ne l'avait émue, cueillera un gros bouquet de boutons d'or et remontera lentement vers la maison — mais par devant, par l'escalier et la terrasse — avec une pensée de vague pitié pour cette « tour des prisons » dont les seules prisonnières seront les pommes et les poires que son grand-père y déposera avec tendresse l'automne venu.

Les cloches sonnent toujours, Françoise trotte à côté du vieillard. Elle n'a que le temps d'apercevoir plus bas, dans la rue du village, la forge où, la semaine, travaille son forgeron horrible et noir, tout noir, avec son long tablier de cuir qui lui entrave les jambes et lui donne une bizarre démarche. Les hommes ne font pas peur à Françoise, pourquoi celui-ci l'effraie-t-il ? Est-il vraiment si noir ?

Mais on arrive à l'église, on monte l'escalier, on est sous les platanes, on dit : Bonjour Aimé, bonjour Frédéric (ce sont les jardiniers), bonjour Elisabeth (et il y a deux Elisabeth), Marguerite, et Ernestine, et Julie; bonjour Dégallier, et Bourgeois, et Creteigny (ce sont les hommes qui ont de ces noms-là). Il n'y a pas beaucoup d'hommes sous les platanes, mais toutes les femmes du village et des garçons et des filles. On les connaît tous, on sait tous les noms, Françoise fait des petits signes à tous, vite, vite, car Grand-papa la tire en avant, on entre déjà, les cloches se taisent, l'harmonium commence sa drôle de musique. Et la petite, assise à côté du grand-père, regarde...

Elle épelle d'abord les textes en grosses lettres noires, peintes sur le mur.

« Je suis le cep, vous êtes les sarments » — et Françoise voit aussitôt tout un coteau couvert de ceps et de sarments, les feuilles bleues de sulfate, et elle pense que les vrais ceps et les vraies feuilles n'ont pas du tout l'air de s'ennuyer comme ces feuilles et ces grappes toutes raides et bien rangées sur un bout de bois brun. Elle est sûre que les ceps — les vrais — avec leurs formes si amusantes et toujours différentes, ne s'ennuient jamais.

De l'autre côté : « Je suis le pain de vie ». Au-dessous une gerbe toute régulière d'énormes épis ressemble plutôt à un balai, mais Françoise imagine quand même les jolies gerbes qu'elle liera bientôt en laissant quelques coquelicots mélangés aux pailles dorées et souples courbées par les épis.

Entre les deux textes, il y a le pasteur dans la chaire. Françoise l'écoute un moment en le regardant attentivement; comme il n'a pas l'air de lui parler à elle, elle tente de suivre son regard et n'atteint jamais que le pilier qui soutient la galerie de l'orgue. C'est un peu décevant.

Ses yeux errent quelques minutes dans la raie de lumière où danse la poussière. Le rayon de soleil va se poser juste sur le chapeau de Madame Henry, et les petits grains lumineux et follets finissent leur ballet dans l'énorme bouquet d'énormes violettes qui couronne ce chapeau. Françoise est fascinée, et pourtant elle sait que ce ne sont pas de vraies violettes, elle les a touchées un jour, chez les Henry.

Est-ce qu'une fois Françoise aura des violettes sur son chapeau ? Cela lui semble si drôle qu'elle manque rire tout haut; elle se rappelle juste à temps où elle est. Pourquoi ne peut-on rire à l'église ? Heureusement qu'on peut y chanter et Françoise toute heureuse et détendue chante avec les autres; elle suit dans le livre du grand-père qui lui montre la place avec son gros doigt.

Voilà, c'est fini. L'harmonium joue de nouveau, on sort lentement. Grand-papa ne s'attarde jamais sous les platanes, il fait seulement de rapides saluts de tête en mettant un doigt à son chapeau et Françoise trotte à son côté dans la rue du village.

On ne rentre pas tout de suite à la maison cependant. On passe devant les remises et la grange, à côté de la fontaine et de son joyeux bruit de goulet, puis par la petite grille qui grince sur deux notes : une plus aiguë quand on l'ouvre, une plus grave et qui chevrote quand on la referme lentement derrière soi. « C'est comme les râtaux sur le gravier, se dit Françoise, mais encore bien plus joli. » Elle revient ouvrir et fermer le portillon pour le plaisir.

« Que fais-tu ? dit Grand-père.

— Je croyais qu'elle n'était pas bien fermée », dit la petite en rougissant un peu.

Le vieil homme n'est pas tout à fait dupe :

« Drôle de petite fille... »

Entre deux haies basses de buis dont le léger parfum remplit Françoise de béatitude, on s'en va vers le coin du jardin potager réservé aux fleurs de Grand-mère. Et cela, c'est la grande joie et le petit travail de la fillette : elle coupera suivant la saison, avec les ciseaux à cigare de Grand-père, les gueules-de-loup, les zinnias ou les sauges, les œillets, les tagètes ou les dahlias, ou encore les petits chrysanthèmes d'automne, pour en faire un gros bouquet. Grand-papa, lui, ne cueille pas, il n'aime les fleurs que sur pied, se balançant vivantes sur leurs tiges. Mais, pour grand-maman qui ne peut plus sortir, il laisse Françoise choisir les plus belles et arranger avec soin les couleurs — pourvu seulement qu'elle ne touche pas à ses rosiers.

Quand l'enfant et le vieillard rentrent ensuite à la maison en passant par le péristyle et en marchant sur la pointe des pieds pour réserver la surprise à Grand-mère, ils sont aussi heureux l'un que l'autre. Françoise le sent à la pression de la vieille main sur la sienne. Elle sait sans avoir besoin de lever la tête que la patte d'oie est toute plissée au coin de l'œil du vieillard.

Rien à faire. Aussi silencieux qu'ils puissent être, Grand-maman a toujours un sourire tout préparé, un bon, un gai sourire, et Françoise précipite le gros bouquet sur les genoux de la vieille dame. Elles arrangent en riant les fleurs dans le vase et ni l'une, ni l'autre ne font bien attention à ce que Grand-papa essaie de raconter qui doit avoir trait au sermon entendu.

« Les lis des champs... oui, oui, répond distraitement Grand-maman, ceux-ci viennent du jardin, mais regarde quel soleil ils m'amènent ! »

Le vieux Firmin annonce le déjeuner. Françoise, tout en aidant Grand-père à rouler le fauteuil de l'aïeule jusqu'à la salle à manger, s'arme de patience. Car ce sera le déjeuner du dimanche ; il y aura

un service de plus; Firmin sera là tout du long pour passer les plats; et il y aura l'oncle Adolphe à qui il faut laisser le temps de savourer son repas et de bien l'arroser.

Oncle Adolphe, bien que frère cadet de Grand-père, agit tout autrement que lui. Il vit presque toujours enfermé dans la bibliothèque, entouré de piles de vieux livres à reliures étranges; alors que Grand-père ne lit guère que sa Bible et le journal et court par tous les temps sur les chemins pour surveiller les gens, les arbres et les bêtes, les toits et le potager, les sources et les bassins. Grand-papa n'est pas très grand, sourit presque toujours; oncle Adolphe, très maigre, semble immense et ne sourit presque jamais.

Heureusement pour Françoise, la salle à manger est étrangement peuplée et la petite fille, sans bouger de sa chaise (de ces chaises où l'on peut, en se pliant en deux, se glisser à travers le dossier. Françoise s'y exerce souvent. Mais le jeu exige que les grandes personnes ne s'en aperçoivent pas) n'a jamais fini de rendre visite à ses vénérables ancêtres qui, depuis si longtemps, assistent à tant de repas, prennent une part silencieuse à tant de conversations, voient de leurs yeux de peinture grandir tant d'enfants, vieillir tant de parents, mourir même...

Ce dimanche, Françoise s'arrête d'abord auprès de cet homme très méchant, au sourcil froncé, à la moustache tombante sur une bouche cruelle (s'il avait à avaler ce potage, comment ferait-il pour ne pas avaler sa moustache avec?), au pourpoint d'acier.

Dans son cadre du matin, cet homme si cruel a l'air calme et sévère (un peu l'air d'oncle Adolphe...). A midi, comme maintenant, le coin de sa bouche grimace cruellement. Ce soir il sera pâle comme un cadavre et Françoise l'imagine dans son cercueil... Mais comment est-ce, au juste, un cercueil? Et... est-il vraiment si méchant que cela, cet homme-au-cercueil?

Le vieux Firmin a déjà apporté le canard. Les boutons de manchettes de Grand-papa cliquent gaiement au mouvement de l'aiguiseur sur la lame du couteau. C'est que c'est un moment solennel et que, la serviette déjà attachée autour du cou, l'aïeul s'apprête à découper. Il le fait avec art et Françoise s'amuse à voir tomber la première cuisse et la première aile sans qu'il paraisse y toucher. Cependant il y en a pour un moment et Françoise passe à la Dame-aux-tomates.

C'est une beauté, la Dame-aux-tomates; très décolletée, une rivière de diamants fait ressortir le nacré de sa peau. Un tissu changeant rouge et gris lui couvre à peine les épaules et le buste. Ses cheveux noirs, soigneusement relevés, sont agrafés de trois élégants nœuds de velours rouge... mais non, ce sont des tomates, cuites à point!

Oncle Adolphe a relevé le sourcil et ressemble de plus en plus à l'homme-au-cercueil (sauf la méchanceté). Est-ce à cause de ce que j'ai dit, réfléchit Françoise, à cause du canard ou à cause du Bourgogne?

Mais le dessert est là qui l'enlève à son émoi, le plat doux de Grand-mère; tandis que les messieurs se servent de fromage. C'est naturellement cette tarte à l'envers, les fruits dessous (quels seront-ils aujourd'hui) et la pâte dessus. Quand on y met le couteau, il bute sur le cul d'une tasse qui retient la croûte légère et craquante pour qu'elle ne s'effondre pas au milieu du plat.

« Tiens, Françoise, dit Grand-mère en donnant sa portion à la petite, ils ne savent pas ce qui est bon, les hommes. »

Les hommes ont cependant l'air fort satisfaits de leur « Tête de Moine » et du petit vin blanc.

Françoise a bien à faire à courir (avec sa cuiller) après ces billes rouges qui ont tant de noms : raisins de mars, groseilles à grappes, raisinets, délicieusement acides et sucrés, qui nagent dans un sirop de sang autour d'une île dorée.

L'île dorée dévorée, Françoise regrimpe à la paroi pour s'arrêter auprès de sa chère vieille dame à mantille blanche dans son cadre ovale. C'est une vieille amie; l'air très doux de son charmant visage, ses yeux bridés et gais donnent à Françoise l'envie de lui raconter des choses, peut-être plus encore qu'à Grand-maman : c'est moins dangereux, il peut arriver à Grand-maman de se moquer.

On se lève de table; Françoise n'a que le temps, tout en sautant de sa chaise pour aller rouler Grand — pardon ! — le fauteuil de Grand-mère, de donner un coup d'œil d'adieu au Général, coup d'œil mêlé de gai respect et de remords tempérés.

Grand-père, Grand-mère, oncle Adolphe ont lentement bu leur café du dimanche (on en prend aussi le jeudi). Françoise, après avoir passé le sucre à la ronde, a eu droit à un « canard ». Et maintenant, c'est l'heure de la sieste. L'oncle est allé « travailler » à la bibliothèque, Grand-père a devant lui son journal et somnole, Grand-mère lit peut-être et Françoise rêve sur son livre de contes... Heure délicieuse, mais qui va finir brutalement. A mesure que les minutes passent, la petite fille se tend et son oreille guette ce qu'elle craint, l'arrivée rituelle d'oncle Charles, de tante Amélie et des cousins. Déjà on entend les pneus sur le gravier et le moteur s'arrêter dans un faible ronflement, presque un soupir (n'est-ce pas plutôt Grand-papa qui soupire en s'éveillant ?). Et presque aussitôt la voix tonnante de tante Amélie saluant ses beaux-parents fait s'évanouir tout ce qui n'est pas exactement elle-même, son mari, ses enfants. Oncle Charles a la voix aussi douce que sa femme l'a sonore. Il ressemble à Grand-père, avec les mêmes cheveux un peu frisés sur les côtés et les coins des yeux plissés en pattes d'oie. Il est très sourd — ce qui explique un peu la voix de tante Amélie — et se met à raconter aussitôt une histoire de chasse passionnante où sa surdité lui a joué quelque tour jusqu'à ce que tante Amélie d'un : « Chéris (oh, ce « chéris » !) allez jouer » fasse le désespoir de Françoise. Guy n'a que quelques mois de différence avec elle : « Allez jouer ensemble, vous avez le

même âge. » Et quand ils se sont un peu éloignés, « on dirait des jumeaux » ajoute cette voix qui enlève à toute chose son mystère et son charme.

Un jour qu'on les avait ainsi « mis » ensemble pour jouer, Guy avait grimacé un long bâillement : « Comme on s'ennuie ici — rebâillement — cette maison sue l'ennui ! »

Françoise l'avait d'abord regardé sans être sûre de comprendre. Guy avait bâillé encore :

« Tu ne trouves pas ? »

— Alors, pourquoi viens-tu ? » avait-elle fait rageusement et elle s'était enfuie et cachée dans le petit bois tout l'après-midi. Elle n'était revenue qu'après s'être assurée du départ des cousins du dimanche.

Françoise se demande bien quelquefois pourquoi les cousins du dimanche lui donnent toujours envie de s'enfuir, alors que, quand ce sont ceux de la semaine, elle ne demande pas mieux que de faire avec eux de grandes parties de croquet, de bauches ou de gendarmes et voleurs. Ou bien encore, si le temps est à la pluie, des séances de déguisement et de mascarade avec les robes et les falbalas des arrière-grand-mères sortis des coffres de l'immense grenier. Ce sont des courses folles et des rires étouffés jusqu'à ce que le peuple des chauve-souris, dérangé dans sa léthargie, chasse à coups d'ailes affolés ces enfants-marquis, ces duchesses en herbe, ces sultans et ces bohémiens, de son territoire reconnu.

Mais ils sont là les cousins, ceux du dimanche. A la longue, Françoise est devenue astucieuse et propose gentiment une partie de cache-cache. C'est elle qui cherche la première fois, mais à la seconde, elle se cache si bien que personne ne la trouve. Elle reviendra innocemment quand la grosse horloge sonnera cinq coups : l'heure du départ.

Cependant, blottie au fond du jardin potager dans les buissons de groseilliers, elle a vu les autres passer et repasser non loin d'elle ; elle a regardé les ombres jouer sur les grands toits de la maison, de la ferme, des remises. Elle a assisté à une étrange lutte entre une chenille verte et velue et une grosse araignée : la chenille grimpait lentement sur le vieux mur des pêchers en espaliers, arrivait contre une toile d'araignée épaisse mais avant qu'elle eût même tenté de la percer, l'araignée sortait de son trou, menaçante, et la chenille dégringolait, terrorisée. Vingt fois le même manège s'était répété avant que la chenille, enfin lassée, eût brusquement pris un autre chemin et disparu. Des abeilles sont venues, trompées peut-être par la robe rouge et blanche de Françoise, et puis sont reparties sans risquer de trahir sa retraite.

Quand la fillette a jugé que les cousins ne viendraient plus de son côté, elle s'est approchée prudemment du réservoir d'arrosage, un grand bassin rond, bordé de pierre à peine moussue et d'un chaud gris doré. Elle s'est agenouillée et amusée longtemps à regarder vivre les têtards. Il y en a

des quantités : de tout petits avec de longues queues, de gros ronds dont la queue n'est plus qu'un petit gouvernail, et d'autres qui ont déjà de minuscules pattes de grenouille sans en avoir la tête. Elle les taquine avec des brindilles, eux, jouent entre ses doigts un jeu qu'ils croient dangereux.

L'horloge sonne ses cinq coups un peu fêlés par l'âge. Dans la cour, l'auto est prête au départ, Grand-père en referme une portière quand Françoise, qui avait presque oublié oncle, tante et cousins, s'approche tranquillement. Elle est si heureuse de son après-midi, qu'elle leur fait de joyeux signes d'adieu tandis qu'oncle Charles démarre à grand bruit et « mord » sur le gazon en tournant trop court. Grand-papa fait la grimace que chaque dimanche il fait quand oncle Charles mord sur son gazon.

C'est la quinzaine de l'horloge, le vieil homme et la petite fille grimpent l'escalier de bois qui monte à la tour et tous deux, en tirant de toutes leurs forces sur les chaînes grinçantes, font remonter les gros poids de pierre.

Françoise ne sait pas depuis quand ces vieilles chaînes qui lui paraissent neuves à cause de leur poli, travaillent à marquer et sonner les heures pour les gens de la campagne comme pour ceux du jardin ou de la maison. Elle ne s'en inquiète guère. Mais elle sait que pendant les deux semaines qui viennent l'horloge sonnera les heures qu'elle est prête à vivre avec une joyeuse ardeur.

« Viens-tu avec moi au petit bois, Françoise ? Je vais voir ce vieux chêne touché par la foudre l'autre jour. Je ne sais s'il y aura moyen de le sauver, il a eu plus de mal qu'on ne croyait. »

L'enfant a de nouveau réglé son pas sur celui du vieillard.

« Et Grand-maman, on la laisse seule ? »

— Justement, elle n'est pas seule, M. Benoit lui fait visite.

— M. Benoit le pasteur ou M. Benoit le boucher ?

— Le pasteur, naturellement ! A quoi penses-tu !

— Est-ce qu'on soigne les arbres comme les personnes malades, Grand-papa ?

— Quelquefois, quand on le peut. Mais le plus souvent il faut les abattre.

— Pourquoi ? Je n'aime pas ça. Quand on a fait tomber le noyer du verger, c'était horrible. J'avais envie de taper sur les bûcherons.

— Quelle idée ! C'est beau un bûcheron qui travaille bien. Quant aux arbres trop vieux, ils sont dangereux pour les autres ; il vaut mieux choisir la place où les coucher que de laisser faire le vent et la pluie.

— Ah... » Françoise n'est pas très convaincue.

Ils passent le pont de bois sur le fossé où les joncs aiguisent leurs couteaux, car le vent du soir s'est levé. Il descend, léger, de la ligne sombre du Jura derrière laquelle le soleil va disparaître.

Françoise cligne des yeux pour le regarder en face et ne voit plus, à travers la fente de ses paupières, qu'un immense brasier.

« C'est bientôt le premier août ? Je pourrai aller voir le feu ? Je veux une lanterne vénitienne et des allumettes de Bengale.

— Tu en veux des choses ! et on ne dit pas « je veux » quand on est une petite fille, on dit « j'aimerais ».

— Je veux avoir dix ans alors ! »

Grand-papa fait comme s'il n'avait pas entendu ; ils s'arrêtent devant le chêne blessé. Une grande et grosse branche est par terre. Les feuilles sont déjà tristes comme de grandes larmes. La partie cassée, toute déchiquetée pleure aussi des goûtelettes de sève. Françoise lève la tête vers le moignon dont les esquilles ont l'air d'épées. Grand-père regarde, tourne autour de l'arbre et monologue si bas que la petite n'entend pas. Elle suit anxieusement sur le visage du vieillard les signes de la décision qu'il va prendre. Elle ne peut attendre :

« Grand-papa, il est encore fort, il est si gros. Et puis c'est peut-être la maison d'un hibou ou d'un écureuil... Regardez ! il y a un trou là-haut, ce ne serait pas celui de la chouette qui passe chaque soir devant la maison ? »

Mais Grand-père secoue la tête avec un petit sourire. Il apprécie que sa petite-fille aime les arbres comme les bêtes. Mais il ne peut, pour lui faire plaisir, laisser abîmer un ou deux des voisins les plus proches.

« Non, vois-tu, ce serait probablement ce bel érable qui serait blessé par sa chute au prochain orage. Il a l'air encore fort, mais si tu regardais de plus près, tu verrais qu'il est fendu presque du haut jusqu'en bas. Il vaut mieux l'abattre », répéta-t-il en laissant glisser lentement ses doigts sur l'écorce rugueuse...

Le soleil s'est couché mais le ciel est encore ardent derrière la montagne noire tandis que les prés s'argentent de brume.

La petite est mélancolique et se fait un peu traîner par Grand-père qui se hâte : il s'est éloigné plus longtemps qu'il n'aurait voulu, M. Benoit doit être parti... Mais non, quand ils entrent dans le vestibule, M. Benoit est justement là ; à vrai dire un étrange M. Benoit. Il est affreusement pâle, il ne voit pas Françoise qui lui dit bonsoir pourtant et lui tend la main. Il se penche vers Grand-papa et l'entraîne vers le fumoir avec une voix tout enrouée : « Je voudrais vous parler... »

La main de Françoise retombe lentement, la petite fille est toute seule sur un carreau blanc du dallage. Si elle fait un pas, elle sera toute seule sur un carreau noir. Elle ne se sent plus entourée du silence du matin, mais perdue dans un silence vide ; arrivera-t-elle au bout de tous ces carreaux

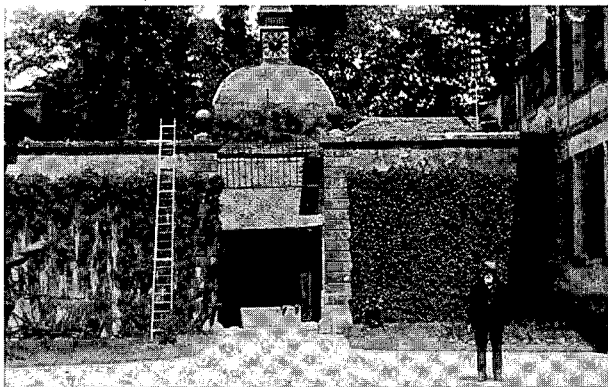
noirs et blancs ? Elle ouvre enfin la porte du salon : la jolie poignée de cuivre est toujours la même, mais Françoise la sent autre et la regarde avec étonnement.

Il fait sombre dans la pièce. La fillette s'approche sans bruit du fauteuil de grand-mère et va lui raconter la triste histoire du chêne, mais Grand-maman n'est pas dans son fauteuil. Où peut-elle bien être ? Françoise s'est accoutumée à la pénombre et là, sur le canapé, étendue et couverte du châle de cachemire qui d'habitude revêt le piano, Grand-maman dort. Ses mains sans couleur sont jointes sur sa poitrine. Comme elle est jolie avec ses cheveux blancs qui sortent en bouclant de sous sa coiffe. Mais que ses lèvres sont pâles et minces. Jamais Françoise n'avait remarqué sa bouche comme ça, mais voilà, elle ne l'avait jamais vue dormir. Elle s'est agenouillée à côté du canapé. « Pourquoi a-t-elle pincé son nez ? » songe la petite qui ne peut se détacher de sa grand-mère. Et pourtant elle le voudrait. Son cœur se serre et lui fait mal... elle ne sait pas pourquoi ; elle pense au vieux chêne qui sera bientôt couché comme ça sur l'herbe maigre du sous-bois et l'envie de pleurer la prend. Une petite larme toute ronde a même glissé jusqu'au bout de son nez, mais Françoise ne pleure pas pour rien, pas pour les choses ; elle rattrape la larme d'un petit coup de langue rapide : « Bien réussi » sourit-elle.

La porte s'est ouverte doucement et Grand-papa et M. Benoit sont là. Françoise ne les reconnaît presque pas, pourtant ce sont eux. Comme tout est différent ce soir. Elle court à eux, soudain libérée et très bas (quand quelqu'un dort, on parle bas) : « Grand-maman... Grand-maman est comme un bouleau tombé dans les feuilles mortes... »

Huit coups ont lentement tremblé dans la vieille tour : ils ne sonnent plus pour Grand-maman.

Montana, janvier 1955.



*« Ils ne sonnent
plus pour
Grand-maman »*

Portraits

Que je nous présente d'abord : Pomme, Prune, Pouce. Pomme, ma sœur aînée; Prune, ma petite sœur; Pouce, c'est moi, le frère de ses sœurs. Nous étions un trio assez turbulent, nous disputant souvent entre nous, mais d'une indestructible solidarité quand nous étions attaqués du dehors. Pomme allait sur ses onze ans, Prune en avait huit et moi entre neuf et dix. Nous nourrissions nos après-midi de pluie des Contes Bleus de Laboulaye et on aurait pu nous voir souvent, si on avait pu pénétrer dans nos secrètes tanières, en grand exercice d'esthétique faciale : nous essayions très sérieusement de diminuer nos bouches selon la recette du conte. Nous avions trouvé plus ingénieux et expéditif de nous partager la besogne : « Pomme » disait Pomme, « Prune » disait Prune, « Pouce » disais-je, et nous recommencions inlassablement. D'où nos noms du moment, desquels nos parents n'étaient aucunement responsables. Quand un de nos cousins nous rejoignait, un joyeux compagnon mais sans ambition esthétique personnelle, « Poire » il était.

Je n'ai jamais su si les portraits familiaux étaient expressément placés sur les murs de l'immense salle à manger de nos grands-parents pour nous faire rester tranquilles pendant les très longs repas, mais le fait est qu'ils nous y aidaient. Le matin, à midi, le soir, avec le changement d'éclairage, certains aspects de nos vénérables ancêtres changeaient aussi et pour nous ils vivaient, d'une vie de cadre, murale, ancestrale, mais ils vivaient.

Vivait surtout cet homme très méchant, au sourcil froncé, à la moustache tombante sur une bouche cruelle, à la poitrine cuirassée, qui avait été trois fois dans son cercueil : la première (c'était un homme au naturel curieux) pour s'y faire peindre et voir la tête que cela lui ferait; la seconde

(c'était un homme méchant et curieux) quand il s'était fait passer pour mort pour savoir si sa femme et ses enfants le pleureraient; la troisième (c'était un homme mortel quoique méchant et curieux) il y fut pour de bon. Dans son cadre du matin, cet homme-mortel, méchant et curieux avait cet air calme et sévère que l'on peut avoir après une nuit sans rêve, passée sans quitter sa cuirasse. A midi une ironie cruelle faisait grimacer le coin de sa bouche. Le soir il était pâle comme un cadavre et Pomme qui osait, lui disait « Bien fait ! » trois fois à voix basse pendant que Grand-papa disait le benedicite dans l'innocence de son âme de grand-père.

* * *

« Miss Prune », disait la gouvernante qui, dans sa jeunesse lointaine, avait passé quelques mois en Angleterre, « Miss Prune, mangez donc, votre légume va être tout froid.

— ...

— Miss Prune ! appelait plus fort Mademoiselle.

— Oh ! pardon Mademoiselle. C'est la tomate ! disait Prune dans un souffle angoissé.

— La tomate ? » et Mademoiselle promenait un regard éperdu sur nos assiettes et les plats où aucune tomate, ce soir-là du moins, n'était en vue.

« Elle... elle va lui couler sur la figure... continuait Prune toujours aussi angoissée.

— Mais Prune, c'est un ruban », faisait sévèrement Mademoiselle, tranquilisée, qui avait suivi le regard de la petite fille jusqu'au portrait de la « Dame-aux-Tomates » qui nous souriait d'un sourire aimable, perpétuel et un peu bête. C'était une beauté, les épaules et la gorge largement découvertes, une rivière de diamants faisant ressortir le nacré de la peau. Sa robe, le peu qu'on en voyait, était d'un tissu changeant rouge et gris. Sa coiffure, soigneusement élaborée et si joliment décorée de trois nœuds de velours rouge sur le sommet de la tête et sur les tempes, nous fascinait. Car ce n'était pas des rubans, pas pour nous du moins, mais bien des tomates très mûres, légèrement fondues et frisées par une demi-cuisson, qui auraient si bien accompagné le riz trop blanc qui remplissait nos assiettes.

* * *

Faisant pendant à la Dame-aux-Tomates, le regard franc, le visage simple et bon, l'allure courageuse, c'était le chevalier, l'homme, le héros de Pouce. Il avait soufflé dans le cor de Roncevaux, — sans peur et sans reproche avait tenu le pont de Bayard, — de sa flèche qui n'errait jamais, avait percé les ennemis de Robin des bois, — s'était assis à la Table Ronde, — était allé en croisade avec saint Louis, en était revenu seul pour apporter la nouvelle, — avait relevé le gant jeté par gente et

noble damoiselle Pomme et s'était battu pour elle sous la visière baissée du Prince Noir, — en vrai preux avait protégé la veuve et l'orphelin.

Nous eûmes quelques doutes un jour en remarquant une frappante analogie entre le jabot et les manchettes de dentelle du Chevalier et le jabot et les manchettes de dentelle d'un certain Louis XV... mais nous les repoussâmes énergiquement : un Chevalier est un chevalier.

* * *

Du milieu de l'autre paroi, le Général de P. nous regardait du regard sombre d'un général qui avait cueilli ses galons le long du Danube au cours de glorieuses campagnes au service d'un puissant souverain. (Lequel au juste ?)

Avec cette manie qu'ont les portraitureurs de vous suivre du regard où que vous soyez dans une salle si grande soit-elle, le Général s'obstinait à ne pas nous lâcher de l'œil. Essayez donc de supporter jour après jour un regard sombre de général quand vous avez l'âge de la mauvaise conscience facile et que dans le buffet de la salle à manger il y a des confitures qui, à la cuiller, sont bien meilleures que répandues parcimonieusement sur des tartines. Hélas ! que peut un petit garçon seul contre un général ? (car ce ne pouvait être une affaire de filles).

Ce fut le cousin Poire, appelé en conseiller, qui pensa au bouchon noirci à la bougie. Les filles (quand même) faisant le guêt, les garçons poussèrent la table contre le mur, posèrent un journal dessus avant d'y poser le pied, et l'un tenant la bougie, l'autre le bouchon, se mirent tranquillement à noircir les yeux du Général. C'était simple. La conscience désormais en paix nous allions pouvoir manger des confitures à la cuiller...

Le malaise se fit sentir dès le premier repas pris sous l'absence de regard du Général. Au troisième repas Grand-papa avait découvert la source de ce malaise et le dit.

Madame G., abasourdie par notre manque de vénération pour les ancêtres, perdit tout contrôle de sa mâchoire inférieure qui claquait désespérément à la recherche de mots appropriés (Prune la regardait bouche bée). L'oncle Adolphe, en visite, répétait « Bon sang de bon sang » en roulant des yeux furibonds, un peu trop pour que ce soit tout à fait sérieux. Le vieux Frédri, son plat sur la main tendue, regardait avec consternation son Général qui ne pouvait plus le suivre dans son service autour de la table. Tante Hortense, en femme pratique, cherchait le meilleur moyen d'enlever la tache.

Ce fut toute une histoire. Jamais le général de P., même de son vivant, n'avait tant fait parler de lui.

* * *

La Grand-mère à mantille de dentelle blanche dans son cadre ovale n'eut jamais à courir pareille aventure. C'est qu'aussi elle était notre amie. Jamais nous n'avions senti le moindre reproche de sa part, elle semblait plutôt nous encourager à vivre, à jouer, à chanter, même à manger des confitures. Son air un peu penché, extraordinairement bon et aimable, son très joli visage encadré de boucles d'argent, ses yeux bridés et gais faisaient que nous nous comprenions et on nous aurait plutôt surpris à lui raconter nos heurs et malheurs qu'à lui voiler les yeux.

Le fait est qu'un matin nous trouvâmes Prune en train de lui expliquer l'aventure du général qu'elle croyait son mari, la suppliant de ne pas nous en vouloir... que nous n'avions pas voulu lui faire de la peine...

Prune prenait en effet les choses au sérieux : quand sa maîtresse d'école avait raconté en classe l'histoire de Jeanne d'Arc, le soir Prune pleurait : Jeanne est morte, ils l'ont brûlée ! Quand le Pape mourut, on trouva Prune en larmes :

« Pourquoi pleures-tu ?

— C'est le Pape, réussissait-elle à dire entre deux hoquets.

— Mais petite, voyons, tu ne l'as jamais vu, il était vieux, malade...

— C'est pas lui... c'est sa femme, qui reste toute seule, et les larmes redoublaient.

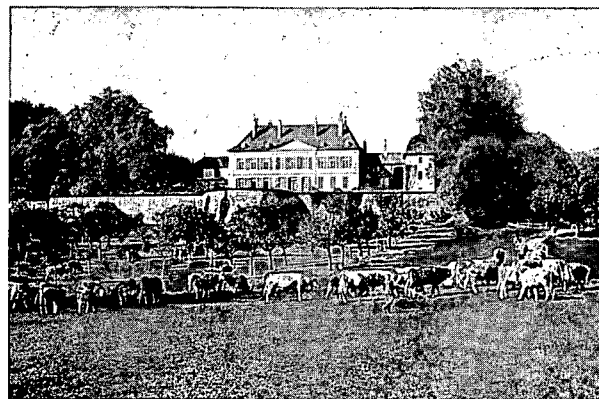
Mais Prune riait aussi et d'autant plus cordialement qu'elle pouvait pleurer avec ceux qui pleurent. Le fou-rire qui la secoua le jour où elle apprit qu'une certaine silhouette de papier découpé représentant un petit garçon avec des pantalons à mi-mollet, une drôle de petite veste flottante, un nez retroussé et une cocasse mèche de cheveux dressée sur l'occiput, était la silhouette de son père, est resté un fou-rire historique.

* * *

Quant aux « Trois Grâces », placées dans un angle plus sombre de la pièce, leur déshabillé assez provocant ne troublait guère Pomme, Prune ni Pouce. Ce ne fut que quand ils virent rougir violemment Mademoiselle, toujours vêtue de sa très longue et très montante robe brune, un jour que Pouce sonnait sa femme de chambre Pomme, en pressant du doigt sur la pointe rose d'un sein d'une de ces dames, que la puce leur fut mise à l'oreille.

Pomme, Prune et Pouce grandissaient. Quand on grandit l'imagination se meurt. Les portraits perdirent la vivacité de leur vie toute ancestrale, les « Trois Grâces » enfermèrent leur grâce dans une secrète attente... jusqu'au temps où les vieux portraits, comme les vieux Italiens et les vieux Flamands qui de tout temps les avaient accompagnés dans leur immobilité murale, se mirent à parler un autre langage à Pomme, Prune et Pouce, devenus grands.

Automne



Les vaches de Vullierens

La grand-mère de Catherine mourut au mois de septembre quand la fillette avait huit ans. Pour elle ce ne fut pas une catastrophe. Ce fut plutôt le début d'une série d'événements qui brisaient avec l'ordre établi des choses.

Il y eut l'atmosphère de mystère les premiers jours : tout le monde parlait à voix basse et Catherine faisait la même chose. Il y eut surtout la cérémonie des funérailles, une foule de gens rassemblés dans les deux salons, le pasteur qui parlait d'un ton grave ; toutes les dames, les innombrables tantes et cousines, avaient sorti leurs mouchoirs et se tamponnaient les yeux et le bout du nez. Catherine regardait avec admiration la petite pelote mouillée qu'avait réussi à faire sa cousine Antoinette (elle avait 12 ans bien sûr) — le mouchoir de Catherine qui d'habitude pleurait si facilement était resté tout propre et tout sec. Et il y avait eu la dame qui avait une rose rouge à son chapeau. Anne s'était penchée vers Catherine et lui avait soufflé : « Elle l'a fait exprès pour montrer qu'elle n'aimait pas grand-maman, j'en suis sûre. » Catherine s'était sentie réchauffée d'une sainte indignation ! Puis il y avait eu un goûter copieux et varié, pour la famille. Catherine n'aurait jamais cru que « la famille » fût quelque chose d'aussi extraordinairement nombreux. Mais elle se sentait pleine d'importance car elle, elle était de « la maison ». Presque tout le monde était ensuite parti, sauf ses parents et les oncles et tantes bien connus qui entouraient encore grand-papa.

C'était un peu comme un dimanche, cette fin de journée, un dimanche de visite — et Catherine s'assit, fatiguée, sur la plus haute marche du perron, ses regards errant sur son domaine redevenu familier.

Mais l'événement, le grand, ce fut ensuite qu'il arriva. Au lieu de l'emmener en ville, les parents de Catherine la laissèrent avec son grand-père (pour des raisons de « famille » — la petite fille était très impressionnée par l'importance subite de cette famille). Au lieu de retourner à l'école écrire sous dictée : La vache est un animal domestique. Elle nous donne son lait..., Catherine allait garder les vaches pendant tout un grand mois avec Pierrot, le petit vacher. — Et ce fut le premier automne que Catherine connut.

Garder les vaches ! quelle vie pleine, lumineuse, aventureuse pour une petite fille, surtout quand il entre dans cette entreprise une part de volontariat. Car ne l'y obligeait qu'un sens très aiguisé de l'amitié, amitié nouée, partagée, éprouvée avec le petit Pierrot pendant tout un été et d'autant plus précieuse qu'on avait cru devoir se séparer.

Le léger brouillard du matin traînait encore sur le pré quand les deux enfants y arrivaient en poussant devant eux les huit vaches et les deux génisses. Ce n'était pas de simples vaches : elles avaient des noms : La Fleurette et la Pâquerette, les plus douces ; la Rosine et la Follette dont il fallait se méfier : elles trouvaient toujours les trous des haies ; la Grande Corne si gourmande de trèfle et les autres avec leurs qualités et leurs défauts. Il suffisait de les bien connaître et de savoir s'organiser pour avoir du temps pour l'aventure — d'autant plus merveilleuse qu'elle serait interrompue par des courses folles pour ramener à la sagesse les bêtes trop folâtres.

L'aventure n'était souvent qu'une longue rêverie à deux — deux enfants couchés à plat dos dans l'herbe moussue et qui regardaient, au travers du feuillage d'un cerisier ou d'un noyer, les nuages courir ou paresser dans le ciel. Une histoire en nuage prenait corps aussitôt : une belle princesse dans sa robe blanche d'épousée attendait son prince ; mais c'était un ouragan qui approchait, approchait, puis qui s'évanouissait, vaincu par le courage de la princesse qui n'avait pas bougé ; le malheur, c'est que la gentille demoiselle devenait elle-même dragon (ou brebis si la fée qui la métamorphosait était une bonne fée) pour peu que le prince se fît attendre. Et c'était rare qu'un nuage devienne prince avant que la Grande Corne ne soit dans le trèfle. Quand Grande Corne était revenue à sa place, les belles images du ciel étaient toutes changées et il fallait tout recommencer.

Il y avait un ruisseau qui traversait le pré et plusieurs canaux d'irrigation qui en partaient, que l'on pouvait à son gré remplir ou vider avec de petites écluses d'ardoise. Il fallait donc une flotte. Les noix mûrissaient tout exprès : Pierrot les ouvrait soigneusement en deux moitiés de la pointe de son couteau ; Catherine vidait les coquilles et gare s'il lui arrivait d'en briser : le mépris de Pierrot était immense comme son silence. Les deux génisses, toujours en train de lutter l'une contre l'autre au risque de s'abîmer les cornes, donnaient une bonne occasion à la fillette de s'éloigner et de ne revenir que quand son crime de lèse-coquille était oublié. Quand la flotte était jugée assez

nombreuse, on mangeait les noix, équitablement partagées. Le grand jeu naval était si passionnant que souvent Grande Corne avait le temps de passer du trèfle dans les betteraves, que Rosine et Follette, de l'autre côté de la haie, regardaient béatement se lever la poussière derrière les automobiles avant que les bateaux de Pierrot et ceux de Catherine aient atteint le but. Jugez plutôt : chacun avait une longueur égale de canal à faire parcourir aux coquilles qui devaient arriver non renversées à l'écluse du ruisseau ! On les poussait délicatement d'une baguette (les doigts étaient interdits) et c'était une gloire quand 4 à 5 barques atteignaient saines et sauves le bassin d'arrivée. Il ne fallait pas la moindre agitation, la moindre distraction : une coquille de noix chavire si facilement n'est-ce pas. Les vaches pouvaient courir. On les rattraperait toujours.

Les feuilles des noyers se dorèrent, celles des cerisiers rougirent et tachèrent le vert du pré d'or et de sang. Grand-père et le jardinier cueillaient les pommes dans le verger. Ces pommes avaient de si beaux noms : les Grand-Alexandre, les Calville, les diverses Reines et Reinettes, que Catherine était pleine de respect et prenait son temps avant d'oser mettre la dent dans leur chair savoureuse. Pierrot, moins sensible aux beaux noms, en avalait trois pendant que Catherine regardait seulement la sienne.

Le trèfle avait été fauché. On avait arraché les pommes de terre dans le champ qui bordait le pré. C'était un plaisir nouveau et bienvenu, maintenant que les matinées fraîchissaient, que de brûler les rames et d'allumer ces feux qui répondaient à ceux de tous les autres petits gardiens de vaches. En grimpant sur un arbre, Catherine apercevait partout alentour les fumées toutes droites des jours clairs et sans vent, les fumées traînantes et paresseuses des jours de brume, les fumées pressées, couchées, tourbillonnantes des jours de bise.

Un jour Catherine, qui avait lu à la veillée « Le dernier des Mohicans » se transforma et transforma Pierrot en indiens Sioux à l'aide d'une plume de corbeau glissée dans les cheveux. Serpent Noir et Oeil-de-Faucon chassèrent le bison (la paisible Fleurette), se crurent traqués par de cruels Visages Pâles (le jardinier), durent se mettre à l'abri dans la grande Forêt (un charmant petit bois), mais attaqués par des fauves (un chat et un écureuil), ils trouvèrent refuge dans l'île de l'étang (une vraie île dans un véritable étang au milieu du charmant petit bois). Il fallut allumer du feu pour éloigner les bêtes sauvages et ils auraient bien fumé le calumet de la paix pour se reposer de leurs émotions s'ils avaient su ce que c'était. De leurs nombreuses expéditions de chasse (il fallait bien maintenir tant bien que mal les vaches dans le pré), ils ramenèrent des pacifiques pommes de terre oubliées après le ramassage. Cuits dans la cendre, brûlés du côté de la braise, mais fondants et exquis, jamais fruits de la terre ne furent plus appréciés par Peaux-Rouges ou Visages Pâles.

L'automne avançait, les jours devenaient plus courts, mais le soleil, quoique un peu fatigué d'avoir tant chauffé, brûlé, grillé, séché pendant les mois d'été, et se levant comme à regret, travaillait encore lentement à colorer de teintes de feu les haies, les arbres du verger et ceux du bois et... faisait mûrir le raisin. Les enfants, pour avoir leur part des belles grappes qu'ils avaient regardées d'un œil gourmand pendant toutes ces semaines, oublièrent qu'ils avaient été Sioux, aventuriers de terre et de mer ou grands chasseurs, se muèrent en sages petits gardiens de vaches et réussirent parfaitement à attendrir les vendangeuses.

Quand, à la fin d'octobre, Catherine retourna en ville et en classe, les quatre opérations lui semblèrent devenues bien lointaines et étrangères tandis que l'« animal domestique » de la dictée lui était si familier qu'elle aurait volontiers continué le texte : « Les vaches ont des noms comme les enfants ; il y en a qui obéissent, d'autres qui n'obéissent pas ; Rosine a donné beaucoup de peine mais on l'aimait bien quand même. Grande Corne était seulement gourmande, c'était plus fort qu'elle. Fleurette était si douce et si belle ; elle avait la même couleur, toute unie, que le hêtre roux du petit bois. Cela la rendait un peu fière... » La salle de classe s'était évanouie, Catherine avait dans les oreilles les tintements des cloches et les mille bruits d'une campagne silencieuse et, dans les yeux, toute une gamme de couleurs chaudes et vivantes... l'automne, le vrai automne.

Eveil



Le croquet et le bassin

François venait de croquer la boule de Claudine et de l'envoyer sous un pommier de la « Normandie » quand Maryvonne se détourna de l'espalier, une belle poire jaune dans la main. Elle y mordit une bouchée juteuse en se penchant un peu pour ne pas tacher sa robe et regardait sans la voir Claudine, dépitée, courir après sa boule. François continuait ses coups fameux, passait sa cloche et l'arceau suivant d'une seule volée, courait à sa boule et croquait Maryvonne, l'envoyait balader vers l'étang ; pour se prouver son adresse et en gloussant de plaisir, il croqua encore Denis, plaça les deux boules l'une à côté de l'autre, appuya son pied sur la sienne et, de toute sa force, brandit son maillet qu'il abattit avec précision sur sa chaussure...

« Merde ! » hurla François en se laissant tomber sur le gazon tandis que le maillet tournoyait au-dessus des têtes et que les deux boules faisaient ridiculement un petit bout de chemin de compagnie. Claudine se précipita et s'affaira autour du pied de François : elle avait pour son frère un amour jaloux de mère pour un fils unique. Elle ne pensait plus à sa boule sous le pommier par la faute du même François. Denis avait suivi du regard la robe bleue, les cheveux bruns et la poire jaune de Maryvonne qui, sans dire mot, était allée rejoindre sa boule au bord de la pièce d'eau. Détournant la tête à regret, il s'approcha lentement de son cousin. De deux ans plus âgé, il se rendait compte de la gravité possible de ce mauvais coup et chassant un intime « c'est bien fait », déchaussa doucement le pied très meurtri, mais sans plus, à ce qu'il lui sembla.

Maryvonne, agenouillée et regardant les têtards jouer entre ses doigts plongés dans l'eau, se retourna au cri de François et allait s'élancer aussi... mais elle se retint... non, non ! ils n'avaient

pas besoin d'elle, les autres, les grands... Ils se moquaient bien qu'elle fît ou non attention à eux, eux qui se passaient toujours d'elle pendant leurs conciliabules interminables et leurs discussions aussi longues et orageuses que des parties de croquet. Curieuse fille ! Malgré son immense et secret désir d'être comme les autres, d'être avec les autres, elle resta seule une fois de plus, partagée comme toujours entre le besoin de se donner et celui de se garder, entre ses envies d'amitié et de solitude. A vrai dire elle n'était à l'aise qu'avec les mille petites bêtes qui peuplent ce monde d'arbres, de plantes et de fleurs. Quoi de plus merveilleux que d'épier deux écureuils enfouir au pied d'un vieil orme quelques noisettes rousses, ou des hérissons chassant le ver blanc. Elle n'aurait osé avouer le plaisir qu'elle prenait à suivre patiemment le lent progrès d'une chenille s'enveloppant de son cocon, le combat de deux insectes ou, plus simplement encore, l'abeille au travail dans le cœur d'une fleur.

Elle avait un vieil ami pourtant, Frédéric le jardinier, qui la mettait sur la piste de tous ces petits êtres qu'il connaissait, bien sûr, beaucoup mieux qu'elle-même, depuis le temps qu'il tournait la terre, fouillait l'eau et les feuilles, plantait, arrachait et cueillait pour les besoins du jardin. Qu'il faisait bon causer avec le vieux Frédéric ! Il n'y en avait pas deux comme lui pour vous faire remarquer l'éclatement des bourgeons, la sortie des plantons, la pousse des racines, la bonne et la mauvaise graine...

Les têtards continuaient à jouer avec les doigts de Maryvonne quand une feuille morte vint en voguant s'appuyer à son poignet. Une chose bizarre et gélatineuse, à moitié transparente, un peu dégoutante comme une vieille toile d'araignée chiffonnée, qui remuait à peine, lui fit tenir son bras immobile. Avant tout que le radeau ne chavirât pas : ça bougeait ? ça se craquelait ? ça vivait donc ! Les autres étaient bien loin, les boules et les maillets, le pied blessé... Maryvonne n'était plus la solitaire au milieu de ses cousins, elle vivait dans un autre monde. Sur cette feuille échouée contre son bras, il se passait une de ces transformations miraculeuses et naturelles, et Maryvonne regardait et pénétrait ce mystère.

« Que regardes-tu là ? fit la voix de Denis, toute proche.

— Je ne suis pas sûre, mais je crois, oui, je crois que c'est une nymphe qui devient libellule, souffla Maryvonne avec excitation. Tu vois, là, on aperçoit sa queue, enfin, le bout de son corps qui ondule sous cette croûte transparente... Regarde ! ça craque ! on voit les ailes... et la tête... »

Denis qui s'était approché, d'abord, à cause de la position gracieuse de cette petite fille bleue dont l'eau reflétait le visage passionné, s'agenouilla à son côté et se mit à admirer, lui aussi, cette dernière mue et à découvrir chez sa cousine cette soif de voir et de savoir, cette capacité d'émerveillement et d'émoi qui avaient été les siennes aussi et qui lui revenaient. Il se rappela et put lui dire que la nymphe de la libellule vivait dans l'eau le temps de quatre ou cinq mues avant d'en

arriver à la dernière. D'habitude la nymphe se suspendait à un ramillon par une de ses extrémités; elle avait donc dû tomber sur cette feuille, ou bien la feuille était tombée avec elle. Denis dit tout cela à voix contenue comme pour ne pas troubler la naissance de l'insecte. Quand celui-ci s'envola enfin, en vibrant de toutes ses ailes, quelque chose d'eux partit avec lui et ils se relevèrent avec le même soupir mêlé de regret et de satisfaction, pour se diriger en silence vers la maison où les appelait la cloche du repas.

Maryvonne passa la première soirée heureuse de l'été : elle ne se sentait plus l'étrangère tolérée, la petite cousine venant de loin, d'un pays de l'autre côté de la terre, où gens et choses étaient si colorés et où les parents ne s'entendaient pas toujours.

Elle se sentait un allié, pas encore un ami, mais déjà un compagnon. Elle lisait. Était-ce le « Grand Meaulnes » ? était-ce « Jane Eyre » ? Pour une fois les peines de ses héros n'étaient pas amplifiées ni multipliées par sa mélancolie, mais au contraire allégées, pas plus pesantes que la libellule transparente qui s'était envolée en cette fin d'après-midi. Elle était loin de se douter que Denis, qui prétendait repasser un cours, crayon en main, faisait d'elle un amusant croquis avec ses trop longues jambes et ses trop longs bras, gracieux malgré tout; mais elle sentait que quelque chose avait changé parce que ce grand étudiant avait partagé pendant quelques minutes son émerveillement.

François et Claudine avaient été à peine gentils à son arrivée, trois mois auparavant, comme on l'est pour une petite fille qui ne vous a jamais rien été. Et quand Denis était venu les rejoindre pour quelques semaines de vacances, rien n'avait semblé changé. « Les autres » étaient trois au lieu de deux et Maryvonne était toujours la petite cousine solitaire et sauvage. En cette fin de veillée, quand elle leur souhaita le bonsoir, Maryvonne était si attendrie qu'elle mit de côté sa réserve et osa s'approcher de François et lui demander des nouvelles de son pied blessé. Mais François, sans se douter qu'il donnait un tour de clef à ce cœur timidement ouvert, ne lui répondit qu'un grognement, sans même lever le nez de son livre... Maryvonne sortit du salon sans bruit, presque aussi seule que les autres soirs.

Le lendemain, on l'accueillit au petit déjeuner :

« Joues-tu au tennis ?

— Mais oui.

— Tu n'as pas de raquette pourtant ?

— Non, pas ici.

— Où alors ?

— Là-bas...

— Il ne faisait pas trop chaud pour jouer ?

— On jouait tous les jours... On se douchait après... »

Sur les lèvres de Maryvonne errait un petit sourire. Elle se revoyait rentrer au bungalow avec son père et chacun d'eux se diriger vers sa douche et à travers les parois minces et les bruits d'eau, ils continuaient à discuter joyeusement leurs coups. Comme ils riaient tous les deux... l'eau qui dégoulinait, les rires qui cascadaient... comme ça semblait loin...

« Alors, on est quatre, continuait François, ça vaut la peine de remettre le tennis en état. Allons, les filles ! »

Maryvonne s'intégrait peu à peu et presque malgré elle à cette famille encore inconnue il y avait si peu de temps. Mais un rien l'effarouchait et ses cousins étaient si moqueurs. Ils la traitaient toujours en petite fille malgré ses quatorze ans.

Un soir, les jeunes gens demandèrent permission d'attendre minuit pour aller écouter le rossignol au bord de la rivière. Pourquoi minuit ? Les rossignols ne chantent-ils pas aussi volontiers au coucher ou au lever du soleil ? Mais l'idée plaisait à Maryvonne, elle eut envie de les accompagner.

« Tu es trop petite », marmotta François.

« Et il faudra qu'on te porte endormie jusqu'à ton lit ! » se moqua Claudine. Heureusement Denis la soutint et déclara qu'elle serait de la partie.

Maryvonne se rappela les nuits de son enfance, ces nuits tropicales qu'on ne peut qu'écouter de la véranda, ces nuits qu'elle aurait voulu pénétrer, tant leur mystère et leur intensité l'attiraient. Elle se réjouit de longer la grande allée, de traverser le petit bois, de descendre à travers champs vers la rivière qui paraissait entre les saules et les jones. On rencontrerait des hérissons, peut-être un renard ou un lapin, ou une fouine ; la chouette les accompagnerait de son vol lourd et silencieux, le hibou chasserait le mulot dans le blé moissonné, on entendrait la note claire de la rainette, la voix enrouée de la grenouille. Comme en rêve, Maryvonne donnait rendez-vous à toutes ces bêtes inoffensives qui vous laissent entrer dans leur nuit, qui s'amuse seulement à vous donner un petit frisson avant qu'on les ait reconnues.

Ce petit frisson les rapprocha étrangement tous les quatre. La lune n'était pas levée ; sous les grands arbres de l'allée, ils ne voyaient pas où ils posaient le pied, ils s'apercevaient trop tard des toiles d'araignée pour en protéger leurs yeux ou leurs bouches. Ce ne fut qu'en entendant le pont de bois résonner sous leurs pieds qu'ils se surent au ruisseau. François et Claudine avaient d'abord pris les devants, puis ils se mirent instinctivement en file indienne derrière Denis qui, au sortir du bois, conduisit la petite bande en longeant la haie de noisetiers d'abord, puis directement à travers les prés fauchés. Ils arrivèrent devant de l'orge encore sur pied, ils essayèrent à gauche et trouvèrent de la luzerne haute, à droite, des betteraves encore jeunes. Tant pis, en tâchant de passer entre les

rangs ils avancèrent vers les arbres-silhouettes qui leur indiquaient la rivière. Des lapins dérangés dans leur repas de famille décampèrent et certains leur passèrent entre les jambes — par moquerie — Maryvonne crut les entendre rire un peu plus loin. Mais elle ne fit part de cette idée saugrenue ni à François, ni à Claudine, ni même à Denis, trop loin pour qu'elle puisse le lui dire assez bas. Elle se promit seulement de revenir une autre nuit, seule. Sans le bruit de leurs huit pieds, sans leur bavardage, ce serait bien plus extraordinaire. Elle ne dérangerait pas les bêtes éveillées et en chasse, ni ne réveillerait les endormies.

A ce moment, un crissement d'ailes apeuré, droit devant eux, la fit fouiller l'obscurité bien moins dense depuis qu'ils étaient à découvert et elle crut reconnaître des perdrix, parents et enfants, s'enfuyant maladroitement devant le danger inattendu. Et cette fois Maryvonne fut reconnaissante à ses bruyants cousins d'avoir réveillé les oiseaux à temps. Ils étaient arrivés au dernier pré et la lune commençait à sortir de derrière le Crêt, encore très rouge et l'air fâché comme si le coin qui manquait à sa joue gauche était le résultat d'une dispute au croquet.

Ils s'assirent tous quatre et se mirent à attendre en un silence coupé de bruits de claques : les moustiques chantaient sans se faire attendre.

Claudine se leva brusquement avec un hurlement, elle s'était sûrement assise sur une fourmilière.

« Et si une taupe choisissait juste cet endroit pour sortir, là, entre mes jambes ? C'est ça qui serait fameux, espérait Maryvonne. A-t-on jamais vu autre chose que la taupinière ? Mais il en faudrait de la chance... » Elle frissonna. La nuit était chaude, mais là, près de la rivière, il y avait un petit air frais... et ce rossignol se faisait bien attendre.

« J'ai un peu froid » dit-elle à Denis, qui gentiment lui mit sa veste sur les épaules et les lui entourra de son bras. « Je suis bien comme ça » lui dit-elle encore, et en effet, jamais elle ne s'était sentie ainsi chaudement protégée dans sa courte vie.

« Qui a dit que le rossignol chantait plutôt ici qu'ailleurs ? demanda-t-elle.

— Les rossignols chantent toujours près des rivières » répondit brusquement Claudine, et ferme ton bec mignon ou tu vas l'épouvanter.

— Est-ce vrai ? souffla-t-elle encore tout bas à Denis.

— Je n'en sais rien ; mais tu es bien ainsi et moi aussi », lui glissa-t-il dans l'oreille. Ils eurent chacun un petit hoquet de rire silencieux et complice...

Quand on se décida à rentrer, l'aube n'était pas loin et le rossignol n'avait rien dit.

* * *

De longs rayons de soleil, enflammés au travers du hêtre pourpre, faisaient danser les vêpres aux insectes. Maryvonne ramassait les pommes et les poires tombées à la « Normandie », et en avait déjà rempli deux grands paniers.

« Donne, je te les porterai », lui dit tout à coup Denis qu'elle n'avait pas vu venir. Elle se redressa, repoussa en riant une mèche folle et, les joues toutes roses par l'exercice et le soleil :

« Oh ! je peux bien le faire moi-même !

— Bien sûr, mais donne toujours. »

Ils allèrent ensemble vider les paniers à la cuisine aux cochons et revinrent par la grille qui chantait familièrement sur ses gonds un petit air rouillé et tremblotant. En passant devant les espaliers : « Si on prenait une pêche ? j'en ai bien envie », et les yeux de Maryvonne brillaient de convoitise devant les beaux fruits défendus quand ils n'étaient pas déjà cueillis et posés avec douceur sur le plat, de la main même de leur grand-père.

« C'est tellement meilleur quand c'est tout chaud de soleil !

— Prends, vâ, prends », lui dit Denis qui baissa la voix : « Moi, j'en voudrais bien une autre. »

Elle le regarda sans comprendre, puis tendit la main vers la plus belle, la plus rouge, avec une feuille décalquée en blanc par le jeu du soleil. Quand elle se tint devant Denis avec le fruit dans une main et, dans l'autre, ses paniers vides, qu'elle regarda le grand garçon avec une sorte de merci, un peu de remords et beaucoup de plaisir, il n'y tint plus : « Tiens, comme ça, tu l'auras payée ! » et la prenant aux épaules, il lui posa un long baiser sur la joue. Elle n'était pas revenue de son étonnement qu'il l'avait laissée aller.

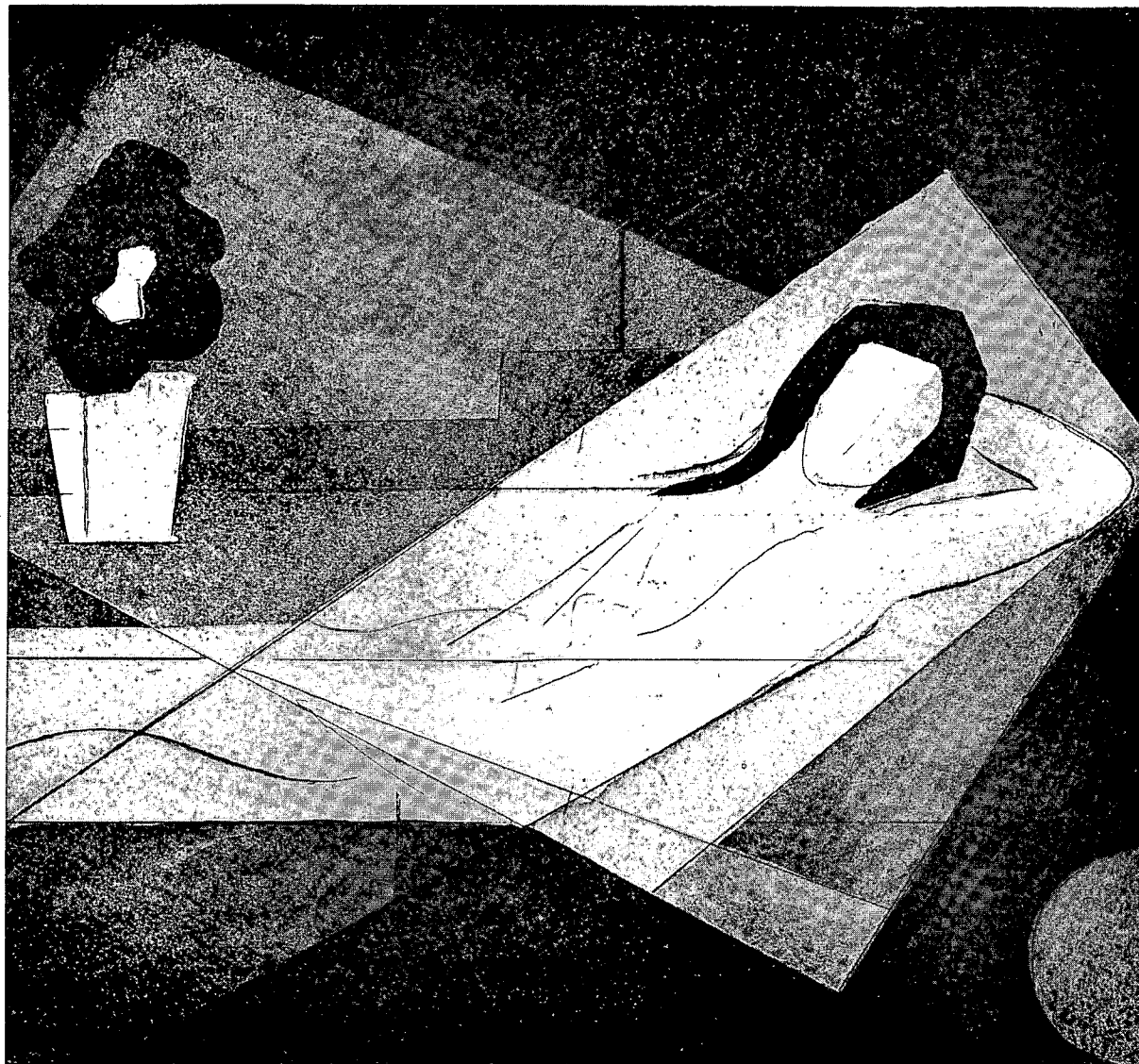
« Ah, c'était ça, l'autre pêche », fit-elle doucement, en s'éloignant avec ses paniers et mordant dans son fruit.

Elle sentait encore le chaud baiser sur sa joue et l'aurait voulu sentir toujours. C'était bon. Toute sa pêche en garda le goût. Reviendrait-il lui aider à porter les paniers ? Maryvonne regarda plusieurs fois autour d'elle à la dérobée, mais Denis semblait avoir disparu pour de bon. Désirait-elle seulement qu'il revînt ?

A la veillée, ils se dirent bonsoir comme à l'habitude, plus des yeux que de la voix et le lendemain...

Le lendemain, Denis était reparti pour la ville préparer ses examens. Mais, si Maryvonne n'eut jamais l'occasion de lui dire sa reconnaissance joyeuse, elle n'était plus la même et resta là, un peu embarrassée par son bonheur, son tout nouveau bonheur d'être une fille.

Lyon, le 20 XII 55.



Gravure

Thérèse n'avait pas encore ouvert les yeux mais elle se rendait compte, doucement, qu'elle s'éveillait. Elle avait donc dormi. Un léger bruit du côté du lit jumeau l'empêche de sombrer à nouveau dans l'inconscient : c'était Catherine qui se levait et disparaissait derrière le paravent ; et Thérèse percevait à peine le bruit familier de l'eau qu'on verse dans la cuvette et des ablutions matinales de Catherine.

La jeune fille ne bougeait pas et se gardait même d'ouvrir les yeux tant elle avait peur que tout recommence. Elle se sentait épuisée mais confortable : sa tête même ne lui faisait plus mal, qui depuis — au fait, combien de temps ? un jour ? six jours ? quinze jours ? — n'avait été que du plomb fondu, broyé, percé de vrilles. Elle eut un frisson à la pensée des serpents gluants, des bêtes difformes, des pattes, des griffes, des queues et des mâchoires, qui avaient peuplé ses cauchemars et ses délires.

Le soleil choisit cet instant pour passer brusquement à travers la fente des persiennes à demi-tirées. Thérèse le devina et tenta d'ouvrir les yeux. O miracle, elle ne ressentit rien qu'une grande joie, une grande libération ; elle ne voyait plus rien d'extraordinaire mais seulement la bande lumineuse qui coupait la chambre en biais. Mais c'était éblouissant, elle referma les yeux, tourna à peine la tête et les rouvrit. Sur le mur à gauche, seule la fleur-veilleuse éclairait doucement la femme étendue, détendue, abandonnée, la tête appuyée sur son bras replié. Tous les triangles, clairs ou obscurs, ne faisaient que souligner la quiétude de la forme étendue et toute la gravure était comme suspendue à cette plante dressée, droite dans sa pensée et répandant la lumière. Thérèse dans sa faiblesse, fut saisie par la vigueur de l'image et se mit tout simplement à en attendre qu'elle lui montrât le chemin hors de la maladie.

« Quel jour sommes-nous ? »

Quelle étrange voix était la sienne, elle ne la reconnaissait pas du tout, mais Catherine ne s'y trompa pas et sortit aussitôt de derrière le paravent. Se couvrant à peine de sa serviette de toilette, ébahie et joyeuse : « Oh ! c'est trop merveilleux ! »

Elle accourut, enfilant sa culotte, saisissant au passage sa robe de chambre, et répéta :

« Oh ! c'est trop merveilleux ! »

— Quel jour sommes-nous ? insista Thérèse dans un sourire à peine esquissé.

— Mardi.

— Mardi ? » Elle essayait de se souvenir... mais dans sa tête il n'y avait que du coton léger, elle ne se rappelait plus.

« Oh, il y a presque trois semaines que tu es couchée. Mais chut ! Je suis sûre que tu ne dois pas parler. Je cours leur dire... »

Ainsi, presque trois semaines ! Thérèse eut le vertige, mais avant de refermer les yeux, attachait son regard à la seule chose qui lui paraissait tenir ferme : la fleur-lumière.

Thérèse entendit la porte s'ouvrir et se fermer doucement, des pas assourdis, mais n'aurait su dire si elle avait dormi ou non quand on lui souleva légèrement la tête pour lui faire boire un thé délicieux. Elle leva les yeux et vit son sourire se refléter sur le visage de sa tante. Que la vie semblait bonne ! — que les gens étaient bons ! Que sa chambre était fraîche et les grands pavots sur les murs sympathiques avec leurs airs penchés. Les mouches jouaient au plafond, gaies et insouciantes. La bougie rouge dans son bougeoir à vrille de fer forgé noir attendait qu'on l'allume, le petit capuchon pendait à sa chaînette, comme avant — avant son long voyage. Des larmes d'émotion et de faiblesse coulèrent sur les joues de Thérèse sans qu'elle pensât même à les retenir. Tante Mariannè parut s'inquiéter mais elle la rassura d'un sourire qu'elle croyait large et joyeux.

Tout naturellement, ses yeux se fixèrent à nouveau sur l'eau-forte qui maintenant lui était chère comme la bouée de sauvetage du rescapé d'un naufrage. De la femme allongée d'un trait de burin, émanait un calme aussi contagieux que de la fleur dressée dans son vase (on aurait pu la prendre pour la flamme d'une lampe), cette étrange force lumineuse.

Les jours passèrent et Thérèse reprenait peu à peu des forces. L'effroi laissé par ses délires, par ses souffrances fiévreuses, s'estompait mais elle n'avait pas encore retrouvé la mémoire de ce qui s'était passé avant. Personne ne lui parlait que du moment présent et elle n'osait interroger. Par la fenêtre ouverte, elle voyait le marronnier dorer les feuilles de son faite sous le dur soleil d'août, les hirondelles pourchasser les insectes. Elle entendait les chars des dernières moissons rentrer en grange avec cet étonnant roulement de tambour des roues sur les planches rythmé par les sabots

des chevaux, elle entendait les gens de la maison marcher, travailler dans la cour, s'appeler ou chanter, elle entendait aussi la voix de son cousin Frank... et tout lui revint : la route humide en contrebas de la forêt de chêne, la glaise déposée par les roues des charrettes. le chien qui se jetait contre la voiture, le coup de frein, le tronc d'arbre énorme, le choc, et la noire, l'effrayante, la bourdonnante douleur et toutes ces apparitions aux allures de chimère qui l'avaient broyée, moulue, déchirée... jusqu'à ce qu'elle entendit le bruit léger de l'eau dans la cuvette de Catherine.

« Est-ce bien Frank que j'entends dans la cour ? Il est là. Pourquoi ne vient-il pas ? »

Tante Marianne qui tricotait dans l'embrasure de la fenêtre, s'approcha et sa voix paisible et claire expliqua :

« Il venait quand tu ne reconnaissais personne, mais depuis que tu vas mieux, tu ne parlais jamais de lui ni de ce qui est arrivé. Et comme le docteur a recommandé qu'on ne provoque aucune émotion et surtout qu'on laisse ta mémoire revenir d'elle-même, Frank attendait. Veux-tu que je l'appelle ? Il sera follement heureux de te revoir avec ton air à toi, surtout qu'il doit partir bientôt, tu sais.

— Appelez-le, bien sûr. »

Tante Marianne se pencha à la fenêtre : « Frank ! peux-tu monter maintenant ? Thérèse te réclame. »

L'horloge sonnait quatre heures, les longs coups vibraient dans la Tour comme dans le cœur de Thérèse tandis qu'elle entendait la cadence tout autre des pas pressés de Frank sur les carreaux du vestibule d'abord puis sur le plancher du petit corridor, et qu'enfin la porte s'ouvrait.

C'était bien le même Frank de toujours, il ne lui était donc rien arrivé à lui. Que c'est bizarre, les accidents ! Le jeune homme s'approchait très ému, du lit de sa cousine :

« Thérèse !

— Frank ! »

Thérèse avait bien cru ne jamais sortir de ses cauchemars. Frank, pendant trois semaines, avait cru que Thérèse ne se réveillerait plus de son coma ou de son délire : c'était terriblement étrange et merveilleux de se retrouver l'un et l'autre comme avant. Ils se tenaient la main et ne savaient ou n'osaient plus rien dire. Thérèse, une fois de plus, chercha à reprendre son calme en regardant l'eau-forte qui l'avait tant aidée déjà. Frank suivit son regard et la paix lumineuse émanant de la gravure les inonda tous les deux. Tout naturellement, comme s'il n'y avait jamais eu d'interruption, ils se remirent à parler. Thérèse exprimait un peu gauchement la part toujours plus grande que la gravure avait eue dans ce retour à la santé et elle se posait maintenant des questions au sujet de l'artiste qui l'avait conçue. S'était-il rendu compte de tout ce qu'exprimait son œuvre ? Et Frank cherchait

à quelle autre gravure, ancienne celle-là, cette œuvre moderne lui faisait penser. Il faudrait qu'il revoie l'album des Rembrandt, ce devait être une Nativité où la lanterne d'un berger éclairait seule le visage du nouveau-né et donnait à la gravure en même temps tout son sens et tous ses jeux de lumière et d'ombre.

Tante Marianne les sépara cependant : il fallait encore ménager Thérèse pour que son pauvre cerveau endolori ne reparte pas à la dérive.

Pendant la courte semaine qui lui restait avant de partir rejoindre le bureau d'architecte de son père, Frank, qui désirait prendre des vacances, passa bien des heures auprès de la jeune fille convalescente. Thérèse se levait maintenant, descendait même pour les repas et profitait des journées chaudes pour s'étendre dehors sur une chaise longue. Elle avait une joie toute neuve à regarder la pelouse descendre vers le verger, et plus loin la route blanche remonter la colline, le clocher lointain et pointu de l'autre village. Beaucoup plus loin le lac et, certains jours clairs, les Alpes de Savoie. Les lents mouvements de ce paysage berçaient Thérèse qui se laissait aller au gré de ses impressions renouvelées : simple joie de vivre tandis qu'autour d'elle les oiseaux chantaient, les abeilles bourdonnaient, les poires jaunissaient, les écureuils essayaient les noisettes à peine mûres. Tout était comme avant mais tout était neuf.

Frank partit, Thérèse resta. Sans peine, leurs deux cœurs, légers de bonheur, battaient au même rythme. Cependant, plus d'un mois passa sans que Frank, absorbé par des modifications à faire dans plusieurs chantiers importants, pût penser à prendre un jour de congé.

On était maintenant au début de l'automne et Thérèse faisait des promenades journalières. Elle écrivait peu, ne se sentant pas à l'aise devant du papier à lettre. Frank, de son côté, ne lui envoyait que des billets pour expliquer un retard qu'elle comprenait aisément. Et tandis qu'on sentait chez lui l'impatience l'envahir, Thérèse cherchait à être prête pour le jour du revoir. Elle voulait lui offrir quelque chose, quelque chose qui fût bien à elle, un réel cadeau. Mais voilà, elle ne possédait rien en propre. Plongée dans ses études que ses grands-parents lui offraient, comme ils lui fournissaient vêtements et argent de poche, jamais l'idée ne lui était venue qu'elle ne possédait rien. Mais maintenant, elle voulait donner quelque chose à Frank, c'était devenu un besoin impérieux. Un matin, à son réveil, que ses yeux erraient comme d'habitude des pavots immobiles sur les murs aux mouches folâtres du plafond, ils se posèrent sur la gravure toujours plus riche pour elle depuis que Frank l'aimait et la lisait avec elle.

« Voilà la seule chose qui m'appartienne ! » La seule chose retrouvée dans le désastre de la maison paternelle après le passage des Allemands d'abord, puis des Italiens. Comment cette eau-forte avait-elle passé au travers de tant de torrents humains, sans avoir subi la moindre égratignure ?

C'était miracle. C'était aussi le seul souvenir tangible de ses parents disparus. Ils l'avaient sans doute aimée autant que Thérèse puisqu'ils l'avaient encadrée et accrochée au mur. Quel bonheur d'avoir au moins cela en commun avec des parents dont on ne savait presque rien : le même goût des belles choses.

« Voilà la seule chose qui m'appartienne ! » Dans son excitation, Thérèse avait fait un bond et le bois du lit gémit.

« Qu'est-ce qui te prend ? fit Catherine mal éveillée.

— Oh ! rien... Mais elle pensait : « Quand il reviendra, la première fois qu'il entrera dans ma chambre, il regardera ma gravure, et je lui dirai : Prends-la ! elle est pour toi ! un cadeau ! le premier vrai cadeau que je fais à quelqu'un ! »

Et Thérèse, joyeusement légère, se levait et s'habillait en chantonnant. Elle perdit du temps à arranger ses cheveux, même à se regarder dans la glace. En descendant elle aurait embrassé tout le monde sur son chemin mais elle ne rencontra personne. Catherine l'avait devancée. La maison aurait semblé déserte sans la voix monotone du Grand-père qu'on entendait à travers la porte fermée de la salle à manger. Toute la famille écoutait la lecture de la Bible autour de la table du déjeuner, et Thérèse se glissa à sa place sur la pointe des pieds. Catherine lui jeta un regard jaloux : on tolérait tant de choses, quand c'était Thérèse, depuis son accident.

Oncle Henri, arrivé de la veille, désirait emmener tout le monde en excursion au Signal de Fers. Sa grande voiture pouvait contenir toute la bande. Au retour de l'église, on mit la corbeille de pique-nique dans l'auto et tous s'installèrent comme ils purent. Grand-père et grand-mère, qui n'aimaient guère ce genre d'exercice, surtout un dimanche, restèrent à la maison. C'était la première fois que Thérèse se retrouvait sur un siège d'auto, mais la pensée de l'accident ne l'effleura pas. La journée était merveilleuse, les cerisiers rougeoyaient de leurs feuilles raréfiées, les bouleaux et les trembles jaunissaient leurs franges légères, les chaumes dans les champs non retournés tachaient de clair la terre sombre des coteaux. Il faisait chaud comme rarement en septembre, et pourtant aucun signe d'orage ne menaçait. Le repas sur l'herbe fut joyeux et animé et chacun faisait la sieste à sa manière dans un silence relatif, quand on entendit le moteur d'un scooter. On ne le voyait pas encore, les arbres ou les replis du terrain le cachaient mais ils n'allait pas tarder à paraître sur le ruban de route qui montait jusqu'au Signal. Qui cela pouvait-il bien être ? Personne encore n'avait troublé leur retraite parce que la route qui y menait ne conduisait nulle part. « Quel pouvait être le cinglé qui s'égairait sur cette route sans issue ? » « l'original qui pensait à venir voir la vue ? » « le casse-pied consciencieux avec un message téléphonique » ?

Seule Thérèse ne disait rien. Couchée à plat ventre, le menton dans ses mains, elle regardait la route sinueuse et cherchait à se remémorer un poème lu dernièrement :

C'est un vieux qui passe, toussant
Crachant, boitant sur son bâton
Tout fatigué d'avoir marché.
La route est longue.

Mais s'il y avait la route, il n'y avait pas de vieux, il y avait ce moteur et maintenant on voyait la machine qui grimpait en soufflant un peu. On entendait changer de vitesse et le scooter, avec un petit sursaut, reprendre d'assaut la côte plus raide. Oncle Henri, tante Marianne, Catherine et les jumeaux cherchaient à deviner qui était l'intrus. Mais Thérèse, perdue dans son poème, regardait sans voir et fouillait sa mémoire :

« C'était de Ramuz bien sûr. Et maintenant le village... » Thérèse regardait, là-bas, les toits posés dans l'herbe d'un hameau sans nom :

Et tout heureux d'être arrivé,
Lorsque le village se montre
Comme des enfants en tabliers blancs
Qui las de jouer se seraient assis
Au milieu des prés
pour passer le temps...

« Mais c'est Frank ! » Un cri unanime accueillit le jeune homme qui posait le pied à terre et calait sa machine. Tous se pressèrent autour de lui : Quelle bonne surprise ! C'est épatant ! Comment as-tu fait pour t'échapper ? pour nous retrouver ? »

Mais Frank était dans une noire colère et sans faire attention à personne ni à l'accueil chaleureux se précipita sur Thérèse : « J'avais deux heures pour te voir, je suis venu tout exprès, et tu n'étais pas là. Jamais vous ne quittez la maison, et surtout un dimanche. Et tu ne dois pas aller en voiture. Et maintenant, si j'ai un quart d'heure devant moi, c'est bien tout ! »

Thérèse, que Frank secouait aux épaules, essayait de le calmer :

« Mais nous ne savions pas... oncle Henri a été si gentil... il fait si beau... tu ne nous avais pas avertis. »

Heureusement, les autres ne prirent pas sa colère au sérieux. On lui offrit à boire, des sandwiches à manger et peu à peu Frank, qui enfin s'était laissé tomber sur l'herbe reprenait son calme et presque un air heureux : « Ah ce qu'on est bien ici ! Si vous saviez la chaleur qu'il fait en ville, c'est quasi

intenable. Mais sombre de nouveau : c'est bien pour cela que j'ai dû promettre à papa de rentrer ce soir, car il veut aller au chantier à 6 h. demain matin.

— Eh bien, tu as toute la nuit » lui dit Thérèse en souriant. Elle essayait de ne pas laisser paraître à quel point elle avait été secouée jusqu'au fond de l'âme par la brusquerie de Frank. Bien sûr, on pouvait comprendre sa déception à trouver la maison vide, mais de là à exploser de la sorte !

« Toute la nuit ! on voit que tu ne travailles pas. Ah, ces gens en vacances ! »

On se prépara à rentrer, on ramassa toutes les affaires et les mit dans la voiture. Mais le pauvre Frank allait devoir reprendre son scooter et les suivre. Oncle Henri le regardait en riant passer un nouvel accès d'humeur dans un premier coup de pied au levier d'arrêt, et dans un second sur le démarreur.

« Qu'est-ce que tu veux, ce n'est plus de mon âge, ces machines-là — et pas encore de celui des jumeaux. Et Thérèse, on ne la compte plus ! »

Frank lui lança un regard noir, mais ne dit rien et partit le premier sur la route. L'auto le rattrapa bientôt et Thérèse au passage ne sut pas si elle avait réussi à mettre dans le geste de ses doigts tout ce qu'elle aurait voulu, car Frank ne fit pas mine de rien voir. Il avait son air le plus sombre.

Thérèse cherchait à comprendre comment ce simple contre-temps avait réussi à ôter à Frank son égalité d'humeur habituelle. Des ennuis dans son travail, des discussions avec les contremaitres et la chaleur de la ville devaient l'avoir exaspéré à l'avance. Cependant, ce qu'elle comprit bien et qui lui tomba sur le cœur comme un coup de massue, c'est qu'elle ne pouvait plus lui donner sa gravure. Il ne pourrait plus croire que c'était un cadeau pour rien, pour la joie de lui donner quelque chose qui fût à elle. Il pourrait croire que ce serait pour le consoler... Et ce fut comme si elle s'éteignait de tristesse.

Frank fit de grands efforts pour paraître plus gai avant de reprendre la route. Oncle Henri et tante Marianne furent aussi gentils que toujours. Catherine lui bourra les poches de chocolat « pour la route » que les jumeaux réussirent à lui soutirer tant il était distrait. Thérèse espérait avoir un air naturel, mais plus le soir avançait, plus elle sentait sa peine la prendre à la gorge et à peine fut-il parti qu'elle monta dans sa chambre, tourna la gravure face au mur, et se laissa tomber sur son lit.

FEMME DE PASTEUR A MONCOUTANT

DE TROIS PAROISSIENNES DE VENDÉE

Pour moi, Madame de Pury était une vraie amie; combien de fois, pendant votre court séjour à Moncoutant nous avons passé de bons moments ensemble, heureuse de recevoir d'elle les bons conseils qu'elle me donnait pour nos enfants, chaque visite d'elle ici était pour moi un réconfort, et combien nous étions heureux de vous revoir.

A. G.

La dernière fois — c'était un jour d'été 1971 — où elle est venue nous surprendre avec Dominique, comme elle était souriante et gaie ! Vous êtes venu les retrouver, ayant d'abord été visiter F. B.

Tous ceux qui avaient pour vous reconnaissance et affection, nous disions : « Mme de Pury est toujours la même ! »

E. L.

Vous avez été bien heureux d'avoir une telle compagne et vos enfants une mère aussi remarquable, possédant tant de noblesse et de simplicité.

O. B.

DE DIVERS RESPONSABLES

...la gratitude d'avoir connu Jacqueline et de ce que j'ai reçu par elle. Quelques souvenirs jaillissent de ma mémoire : près de Moncoutant, nous préparions un camp de cheftaines; il fallait remplir des paillasses. Je revois Jacqueline

sautant d'un bond souple sur une meule, empoignant une fourche et nous tendant la paille comme si elle avait fait cela toute sa vie. Il y avait dans ses gestes tellement de naturel et de noblesse à la fois, que j'avais été saisie par tant de beauté. Et je crois bien qu'à cette première rencontre, j'ai aimé Jacqueline d'abord pour sa beauté, une beauté qui venait de tout elle-même et dont elle ne jouait pas. Et c'était déjà comme un cadeau offert aux autres.

Elle était proche de ces jeunes, sans aucun paternalisme et de façon absolument naturelle et directe.

Il y avait toujours la lumière de ses yeux, et tout ce qu'on peut recevoir à travers un simple regard, — l'assurance d'une fidélité.

G. R.

Nous pensons à tout ce que Jacqueline a été, par la grâce de son Seigneur, pour toi, avec toi, partageant si intensément, comprenant si totalement, toujours si présente, si simple, si vraie.

C. F.

J'ai connu et aimé dans ma vie de nombreuses femmes de pasteurs, mais c'est bien chez elle que j'ai trouvé, depuis le jour lointain de notre première rencontre à Moncoutant en 1937, au plus haut degré, ce merveilleux équilibre de qualités humaines et spirituelles qui en faisaient cet être si parfaitement désigné pour être la compagne de ta vie et la joie de ton cœur dans le partage de ton ministère.

J. B.

Que dire en de pareils moments? Vous avez compris, senti, je pense, quelle estime et quelle amitié nous avions pour Madame de Pury. C'est elle que nous donnions toujours en exemple à nos amis catholiques pour dire qu'un prêtre pouvait parfaitement être marié si sa femme comprenait qu'elle pouvait et devait jouer un rôle magnifique et difficile. Nous ne connaissons personne qui l'ait tenu comme Madame de Pury et nous ne pouvons croire à son départ, tant elle est demeurée pour nous toujours présente.

J. L.

Céleste

Ce devait être en automne. Sur la route qui menait au hameau de la Girardièrre, les coques épineuses des châtaignes comme autant de bébés hérissons, s'amassaient sur les bords et dans les fossés. Vert et doré, un vert chaud, un or encore plus chaud ; il avait plu, il n'y avait pas de pouss  re.

Je roulais sur ma vieille bicyclette et je roulais vite, mais cette couleur de l'automne était assez forte pour m'imprégner. Je roulais vite, car on était venu me chercher : la vieille Céleste allait mourir. Je savais bien que la vieille Céleste prendrait tout son temps, même pour mourir, et tout de même je me h  tais, dans l'espoir de posséder quelques minutes de plus de cet être qui était encore.

La grosse maison de pierre grise de M. Grivel, le marchand de bétail, dominait de ses deux étages et de son toit d'ardoise le reste du village, cinq ou six maisons basses couvertes de tuiles romaines. Contre la grosse maison, comme une verrue sur le côté honteux, une masure avec une toute petite fenêtre, une porte basse, un toit tout de guingois de tuiles f  l  es et moussues. C'était été probablement la maison des ancêtres de M. Grivel, du temps où la famille n'était pas dans le commerce du bétail. Pourquoi était-elle rest  e là puisqu'on n'y faisait visiblement plus aucune réparation depuis longtemps. Force de l'habitude. Mais la masure où M. Grivel n'aurait pas songé à mettre ses lapins était habitée, et c'  st là qu'en ce jour d'automne doré j'allais trouver Céleste. Le cadre de la porte avait été blanchi à la chaux presque récemment et de chaque côté dans deux parterres miniaturess poussaient encore quelques giroflées, derniers vestiges de la coquetterie de la vieille femme. Je dus me baisser pour entrer et je trouvai le sol de terre battue, soigneusement balayé. Ce devait être l'œuvre de la voisine qui, debout près du lit très haut, tapotait le gros édredon et calmait la

petite vieille qui s'agitait dans sa faiblesse. « Allons allons, Céleste, io vous dis e va veni » disait-elle dans ce demi-patois cher aux vieilles gens du pays.

Je remerciai la voisine de m'avoir fait chercher et pris sa place près du lit. Céleste me reconnut, me sourit; ce n'était plus qu'un tout petit sourire, presque un souvenir de sourire mais le regard restait si serein que je crus revoir son vrai beau sourire, celui qui m'accueillait depuis des années quand je m'arrêtais chez Céleste, pour lui porter ou pour emporter du travail, ou simplement parce que je passais là (j'aurais même pu faire un bon petit détour pour y passer) et que j'aimais à m'arrêter chez elle. Je crus la voir refaire ce sourire qu'elle ne ferait plus et je la revis se lever de sa chaise basse au coin du foyer et je sentis dans mon cœur la joie simple de son cœur. Cette petite vieille qui allait mourir n'était pas comme toutes les petites vieilles, mais elle ne le savait pas.

Elle vivait sur la terre battue, dans cette maison qui n'était qu'une pièce. Il y avait la cheminée, le lit, la table, deux chaises et (était-ce un luxe ?) une vieille pendule à poids avec un cadran d'émail peint, décoré de deux chevaux filant ventre à terre. Toutes les heures passées dans cette maison (c'était tout de même une maison, Céleste l'habitait) étaient marquées au rythme boiteux du battant de cuivre. Les aiguilles montraient parfois une heure un peu fantaisiste, mais c'était « l'heure céleste » et nous aimions en rire. Elle avait quatre-vingts ans, elle tricotait pour vivre. Elle tricotait « par cœur » — car elle n'y voyait plus guère — des chaussons à sabots. Ces chaussons étaient parfaits, elle avait toujours travaillé à la perfection. Quand elle était jeune elle tissait — elle aimait raconter comment elle avait fait sa première fleur à 6 ans. Elle s'était mariée, son mari buvait, elle avait repris son métier après un an d'interruption pour élever son petit garçon. Le mari était mort, le garçon était parti. Elle avait appris à tisser la soie, elle dut se mettre au tissu de grosse laine. A soixante ans le métier ne lui donnait plus à manger, elle l'échangea contre une machine à coudre et apprit à faire de la confection : douze chemises par jour, les bons jours. A soixante-quinze ans, ses yeux ne suffisaient plus à la confection, elle se mit à tricoter. M. Grivel prit la peine de vendre la machine à son propre compte pour payer son loyer, en attendant de pouvoir démolir la mesure : Céleste finirait bien par mourir.

Quand je la connus, Céleste était déjà à l'époque du tricot. Elle ne savait pas lire. Elle possédait pourtant un livre, la Bible. Elle ne me demandait pas de lui lire un psaume : elle les savait presque tous par cœur. Mais certains livres des prophètes ou bien les Epîtres. Les Psaumes, elle les gardait pour ses longues heures de solitude, pour ses longues nuits sans sommeil. Et parfois quand j'ouvrais mon cœur fatigué à sa sérénité ou que je lui faisais partager les peines des autres qui me troublaient, elle me transmettait sa joie tranquille, sa confiance au travers d'un de ces psaumes qu'elle n'avait pas besoin de lire et qu'elle vivait de toute son humilité, de toute sa foi.

D'autres souvenirs se pressaient, certains gais, certains franchement comiques. J'avais été bien malheureuse, au tout début de notre amitié, quand elle avait voulu à tout prix me faire une omelette, une omelette de trois énormes œufs tout frais à peine battus et jetés dans deux grands doigts de beurre. Je regardais avec admiration comment elle maniait l'énorme poêle au long manche retenu par une chaîne au manteau de la cheminée. Mais mon estomac criait grâce à la seule vue des trois œufs auxquels Céleste mélangeait encore une grosse cuiller de crème (d'où avait-elle tant de richesses ?) Il faut dire que j'étais dans les premiers mois de mon premier bébé ; Céleste ne le savait pas et ma très grande pudeur de cette époque m'empêchait de le lui dévoiler. Je ne voulais pas non plus la froisser... et je dus ingurgiter l'omelette et le verre de gros rouge sous son œil ravi et satisfait. « Moi, j'ai déjà mangé ce matin » me disait-elle pour m'expliquer pourquoi elle me regardait faire sans prendre une part active à ce repas intempestif. Moi aussi, j'avais déjà mangé le matin...

Je ne lui dis jamais l'étonnement que j'eus les premières fois qu'elle m'offrit une tartine à la voir essuyer la lame de son couteau à son troisième jupon... plus tard j'aurais été certainement peinée qu'elle ne prit que le revers de son tablier : le troisième jupon m'honorait.

Nous fîmes une fois des gaufres et dans ma rêverie j'entendais le feu clair crépiter sous les gouttes de pâte tombant du fer à gaufres et les sabots des voisines approcher, attirées qu'elles étaient par la bonne odeur, quand la vieille Céleste dans son lit fit un petit mouvement. Elle me pressait la main, ou plutôt je devinais qu'elle voulait me presser la main. Je me penchai tout près de son visage pensant qu'elle voulait dire quelque chose. Elle ne voulait pas boire, non, elle voulait son livre, sur son drap, que je lui pose les mains dessus et je l'entendis murmurer presque distinctement :

... « Afin que je marche devant Toi ô Dieu, dans la lumière de la Vie ! »

Et Céleste s'en alla — aussi simplement qu'elle avait illuminé tous ceux qui l'avaient approchée, Céleste s'en alla dans « la Lumière de la Vie. » Je n'aurais pas été étonnée qu'elle dansât.

La vieille pendule boitait toujours dans le coin de la pièce, l'eau bouillait dans le petit pot de terre cuite posé tout contre les braises de l'âtre et faisait comme respirer le couvercle. Le chat sauta de la table et sortit la queue dressée. Je le suivis.

La lumière dorée de l'automne était plus dorée, le soleil était près de disparaître et couchait de longues ombres sous les châtaigniers. J'allai chercher la voisine.

La lettre

Elle avait déjà dépassé le hameau de la Colombière; elle avait senti les regards des quelques femmes restées dans leurs cuisines glisser par les fentes des volets à demi-tirés... à cause du soleil déjà chaud et se poser sur elle, cette grande femme solitaire, à la démarche aisée et souple. Il n'y avait ni malignité ni aménité dans ses regards, même pas une question; ils se reposaient simplement du tricotage monotone, habituel travail des femmes l'après-midi; ils suivaient avec complaisance cet être qui vivait d'une vie un peu différente et qui circulait sur la route ensoleillée alors qu'elles, les autres femmes, étaient assises à cette heure et tricotaient dans la pénombre des maisons.

Elle était maintenant sur le petit pont de pierre moussue qui enjambe le Seyon. Elle se sentit heureuse et regarda comme chaque fois qu'elle passait là l'eau joyeuse et claire couler en clapotant contre les bords. Elle s'amusa du drôle de balancement des plantes qui bordent le ruisseau, elle entendit le chant du coucou et leva la tête, espérant une fois encore voir cet oiseau invisible, mais elle dut se contenter des nids de pies que le feuillage neuf des peupliers trembles ne cachait pas encore en ce mois de mai. Elle jeta un regard aux beaux prés vert profond qui s'étendent de chaque côté du pont : « Ils disent que l'herbe n'en est pas bonne, pensa-t-elle. C'est pourtant ceux que je voudrais peindre... si je savais peindre » et un petit éclair moqueur brilla dans ses yeux.

La route montait légèrement maintenant et les haies toutes blanches d'épine noire lui bouchaient tout horizon. Les oiseaux étaient silencieusement affairés et elle s'arrêta pour regarder un troglodyte qui avait tellement l'air de chercher quelque chose. Elle aurait voulu lui demander quoi et l'aider mais sa main effleura la lettre dans sa poche et avec un soupir elle continua son chemin. Comme

elle aurait voulu être toute à la joie de cette promenade, comme elle aurait voulu ne penser à rien d'autre qu'à ces fleurs, ces feuilles nouvelles, cette belle lumière et à ce bon soleil qui lui chauffait le dos ! Elle envia le lézard sur sa pierre et lui envoya un petit air sifflé en signe d'amitié.

Elle arrivait au haut de la côte, là elle quitterait la route pour prendre le sentier à travers champs, mais elle avait ses habitudes et regarda d'abord les ruches de paille du bonhomme Morin : oui, elles avaient toujours sur leurs pointes les pots de chambre en émail blanc pour les abriter de la pluie. Le sens pratique du vieux Morin qui avait ramassé tous ces ustensiles hors d'usage et leur avait trouvé un emploi lui plaisait.

Elle alla s'appuyer sur l'échalier qui ferme un grand champ en pente douce et qui laisse le regard s'échapper sur des lointains ondulés. Les arbres, les buissons, les haies, faisaient une symphonie de verts, de jaunes, de blancs égayée de quelques taches rouges. C'est si rare dans ce pays de voir loin qu'elle est sûre de bien faire chaque fois de s'arrêter à cet échalier. Son visage s'éclaire d'un joyeux sourire : elle avait reconnu André qui suivait lentement un sillon en bordure du champ fraîchement labouré. Il avait l'air de biner, mais oui, il binait. Mais pourquoi donc à la main, un si long sillon ? C'était sans doute la ligne de haricots verts d'été... L'homme leva la tête et l'aperçut : ils se firent un salut de la main. Elle l'attendit, toujours appuyée sur la barrière et lui avançait avec son balancement lent de travailleur. Il s'approchait si lentement : un pas, deux coups de houe, un pas, deux coups de houe, qu'elle se mit inconsciemment à battre le même rythme sur la poutre où reposait sa main et que sa pensée passa de cet homme qui était revenu, à l'autre qui ne l'était pas. Cette lettre, ô cette lettre dans sa poche, lui pesait plus lourd que toute la terre de ce champ. Mais André était là tout près et avait soulevé sa casquette et elle, chassant ce poids de son hochement de tête familier, se mit à rire. Elle riait toujours quand les hommes du pays soulevaient leurs chapeaux : c'était si amusant ce front tout blanc et le reste du visage hâlé d'une couleur cuivrée. André riait aussi, sans trop savoir pourquoi.

« Ainsi, vous êtes bien rentré — comme on me l'avait dit.

— Ça fait cinq jours que je suis au pays, oui.

— Réformé ?

— Ils m'ont renvoyé à cause de ma femme malade et... de mes varices, ajouta-t-il un peu gêné.

— Ce qui ne vous empêchera pas de faire votre travail ici — et c'est qu'on doit en avoir besoin avec tous ces bras en moins. »

Qu'avait-on besoin de mettre un uniforme sur ce magnifique paysan, puis de l'humilier en le renvoyant dans ses foyers pour des varices ! Eh bien, il avait déjà labouré son champ, trois fois, parce que la terre est lourde et qu'il faut bien la travailler avant de planter les betteraves. Et il avait

semé ses haricots d'été et aujourd'hui il « cassait la croûte »... simplement comme toujours avec son âme tranquille. Sa sérénité avait retrouvé la sérénité de sa femme...

« Comment va Marthe ?

— Elle est heureuse, fit-il simplement.

— A bientôt, André.

— A bientôt, Madame. »

Ils se sourient, ils s'apprécient, ils ont besoin de peu de mots pour si bien se comprendre. Si tous les couples étaient comme André et Marthe, il n'y aurait pas de ces lettres qui pèsent, qui vous empêchent de prendre cette pause que les haies offrent de toutes leurs fleurs blanches, ce bonheur que vous tendent ces petites feuilles tendres et que vont chanter les oiseaux quand le soleil aura un peu baissé et que sonnent les clochettes bleues des jacinthes sauvages dans les fossés.

Le fossé qui longe le sentier en est tout bleu, d'un bleu violet, et il y a aussi des orchis rouge sang avec leurs feuilles tachetées comme des léopards.

Encore une fois elle secoua ses pensées d'un hochement de tête et allongea le pas. Il était temps d'arriver. Elle aperçut maintenant qu'elle en était tout près. Les toits bas de la Coulevrière — le hameau semblait inhabité, pas de fumée, pas de voix d'enfants mais pourtant des poules s'affairaient sur les fumiers et un caquètement apeuré et complètement stupide sortit du buisson de cassiflore et une poule hérissée de toutes ses plumes suivit et s'enfuit avec un bruit de Niagara dans le silence.

Elle se dirigea sans hésiter vers les deux marches de pierre usées qui menaient à la porte dont la moitié inférieure seule était fermée. C'est l'habitude à la belle saison. Elle frappa, sans attendre la réponse, fit basculer du pouce le verrou et poussa la porte. Elle resta un moment sur le seuil, aveuglée par cette soudaine pénombre après tant de lumière.

C'était la cuisine comme toutes les cuisines du pays, où l'on vit entièrement. Aux grosses poutres du plafond bas, noircies par l'âge et la fumée étaient suspendus deux paniers à sécher les fromages de chèvre. Deux grands lits, l'un avec des rideaux, faisaient toute une paroi et des chaises sagement rangées comme une barrière ne laissaient voir que les énormes édredons rouges. Deux belles armoires aux ferrures polies, avec des frontons sculptés, occupaient l'autre paroi.

Elle faillit buter contre la longue table de cerisier ciré et se dirigea vers la grande cheminée de pierre où un petit pot de terre se chauffait aux quelques braises. Pauline était à demi étendue dans une chaise longue pliante et d'une main faisait aller et venir le landau. Un garçon de cinq ans et une petite fille de trois ans étaient assis sur des chaises basses, sans rien faire, les mains croisées sur leurs genoux. Mais leurs yeux noirs brillaient dans leurs beaux visages joufflus.

« Bonjour Pauline, bonjour petits.

— Bonjour Madame. Excusez-moi de ne pas me lever et de vous recevoir si mal. Je ne suis pas encore très forte.

— Et le petit ? il pousse bien ? »

Voilà, on pourrait continuer comme cela et parler de petits riens mais son regard glissa du grand balancier de cuivre de l'horloge jusqu'au cadran décoré de fleurs naïves et de voir l'heure lui rappela pourquoi elle était là, et cette lettre dans sa poche. Elle n'aurait pas besoin de la sortir, elle la savait par cœur. Elle se tourna vers les enfants : « Je n'aurai pas le temps aujourd'hui d'aller cueillir des fleurs avec vous, voulez-vous aller me faire un beau bouquet ? avec de longues tiges, rappelez-vous ! » Les enfants se dirigèrent lentement et sans mot dire vers la porte mais ils n'étaient pas plus tôt sur le seuil que ce fut une ruée de petits sabots et de rires et d'appels. Elle sourit, elle les connaissait bien...

« Pauline, tu devines peut-être ce qui m'amène. » Il fallait à tout prix parler avant que les enfants reviennent et elle ne pouvait tourner autour de ce qu'elle avait à dire comme la courtoisie paysanne l'eût demandé.

Pauline, comme toujours, était nette et propre, presque élégante dans sa simple blouse noire. Ses cheveux sombres étaient bien arrangés autour de son visage pâle et amaigri mais finement découpé. Elle essaya de rencontrer son regard, mais non, Pauline regardait fixement le foyer et sa bouche mince n'avait pas l'expression agréable de jadis. Hem ! ça allait être dur, ce visage fermé...

« Tu as eu des nouvelles de ton mari ? »

— Pas depuis la naissance du bébé.

— Et toi, lui as-tu écrit ?

— N... non, fit Pauline hésitante.

— Peut-être lui as-tu fait savoir par une de tes sœurs ?

— Non.

— Et alors, tu ne crois pas qu'il aurait mieux valu lui écrire toi-même que de laisser ce soin à la rumeur publique ou à l'obligeance plus ou moins bienveillante d'un camarade ? »

La jeune femme haussa les épaules, d'un geste las. Cette sorte d'attitude passive l'avait conduite jusqu'à cette impasse. Pensait-elle qu'elle suffirait à l'en faire sortir ? Oh comme c'était difficile... Elle reprit : « Moi, j'ai reçu une lettre, une lettre de Jacques. »

Pauline fit un léger mouvement : secouée ? fâchée ? intriguée ? Il fallait continuer puisqu'elle ne répondait pas.

« J'en ai été la première étonnée, pourquoi pas à ta mère, pourquoi pas à ses parents ou à son oncle Florentin qu'il aime tant, pourquoi pas... à son pasteur ? Non, à moi. C'est une bien grande

confiance... Je l'ai reçue avant-hier; il m'a fallu deux jours pour me décider à venir te voir. Chaque fois que je suis venue, tu t'arrangeais pour qu'il y eût là d'autres gens. Tu n'avais sans doute pas besoin d'aide. Est-ce du courage? Ou est-ce que tu n'oses pas regarder les choses en face? Si tu m'avais parlé *avant*, ce serait plus facile maintenant. Mais tu as laissé les mois passer, les gens bavarder. Tu m'as laissé deviner — et tirer mes conclusions. Es-tu courageuse? Jacques savait depuis longtemps et s'il n'a pas fait mine de le savoir quand il t'écrivait, sais-tu pourquoi, le sais-tu? C'est parce que pendant six mois ou presque, il a espéré que tu lui dirais toi-même. Comprends-tu? Et s'il m'a écrit... c'est qu'il ne pouvait plus rester seul avec ça et qu'il attend encore. Il attend un mot de toi — et il demande si le bébé a *tes yeux*? Pauline! entends-tu!»

Une larme, enfin une larme s'était mise à couler sur la joue blanche de Pauline. Elle l'essuya du revers de la main, mais elle ne parla pas. Croyait-elle qu'on n'avait pas vu cette larme? Comment, oh comment percer cette résistance passive, ce silence — avant le retour des enfants. Il fallait arriver à vaincre cet orgueil, c'était bien un orgueil insensé, il fallait que Pauline écrive, demande pardon — en tout cas écrive.

Elle chercha désespérément les paroles qui arriveraient au cœur de Pauline. Cette larme montrait qu'il y en avait encore un. Elle se sentait d'une maladresse extrême, d'une pauvreté terrible. Le nouveau-né se mit à crier. Elle se leva et se pencha sur le tout petit, le prit dans ses bras, se rassit et se mit à le changer parce qu'il était tout mouillé. Elle prit sur le chevet les couches chaudes et sur un crochet cette sorte de gros molleton fait de plusieurs couches de vieux tissus de laine piqués en tous sens : c'était raide, c'était peu propre, ça avait tous les défauts, sauf que c'était économique. Mais quand donc ces braves femmes accepteraient-elles de remplacer cette horrible chose par un lange de laine ou une couche molletonnée. Elle s'affaira autour du petit derrière un feu rouge, conseilla d'employer de l'huile d'amandes plutôt que trop de poudre, remmaillota l'enfant. Était-ce l'heure de la tétée? Presque. Autant le faire manger maintenant. Les deux femmes rapprochées par ces gestes quasi instinctifs, se regardèrent et tandis que la plus âgée mettait le poupon au sein de la plus jeune, elles se sourirent. Pour donner un peu de temps à la jeune femme, elle se mit à secouer les oreillers du berceau, à tendre les draps et elle regarda Pauline qui la regardait aussi.

« Puis-je t'aider, Pauline? »

— Vous êtes venue, vous vous occupez de ce petit... Vous me touchez... vous me souriez...

— Mais, Pauline, je suis toujours venue, je t'ai toujours souri... quand tu m'as regardée.

— Je ne savais pas que vous saviez.

— Mais, Pauline, je sais que ton mari est prisonnier depuis plus de dix mois...

Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de Jacques. Il te connaît bien, tu sais, il connaît ta force et il connaît ta faiblesse, ta grande faiblesse. Pauline, sais-tu qu'avec toute cette ferme que tu as menée courageusement, qu'avec tous ces champs labourés et semés à temps, qu'avec tout ce bétail bien soigné, qu'avec vos enfants propres et bien élevés, qu'avec toute cette grande force que tu as, tu n'es qu'une toute faible femme. Moi, je ne puis guère t'aider. Mais Jacques le peut. C'est lui qui peut te pardonner, c'est lui qui peut t'apporter le pardon de ton Dieu...»

Les enfants rentraient les mains pleines de fleurs, tout excités d'avoir si bien travaillé. On en mit dans un bol sur la table et ce fut comme un rayon de soleil. — « C'est joli, n'est-ce pas ; il en faut toujours comme ça pour maman. C'est votre travail. Oui je sais, il y a aussi la vaisselle, mais c'est bien plus joli d'essuyer la vaisselle quand il y a des fleurs sur la table.

« Pauline, je reviendrai demain avec mon appareil. Je ferai une photo du bébé avec toi et nous l'enverrons à Jacques. Bien sûr, ajouta-t-elle, voyant les moues déçues des enfants, de vous deux aussi, et c'est papa qui sera content.

» Au revoir Pauline. Venez, les enfants, accompagnez-moi un bout de chemin, et n'oublions pas les fleurs. »

Au bout du premier champ, elle les renvoya et continua sa route seule. Les ombres avaient considérablement allongé, les oiseaux chantaient, piaillaient, se plaignaient, se moquaient, la chaude lumière du soir passait sous les branches et se posait sur les pieds des haies, sur les talus fleuris, sur les grosses racines des chênes. Elle se sentit un peu allégée. Quand elle vit l'eau couler toujours aussi joyeuse sous le vieux pont, elle se prit à espérer... Pauline aurait peut-être écrit demain — et elle froissa l'autre lettre dans sa poche.

La Guibretière

C'est une grande ferme. C'est presque un petit village. On voit d'abord le château, ou ce qui reste d'un gros château féodal : une tour ronde imposante qui s'ouvre par une porte basse à ogive en belle pierre de taille. A cette tour est accolé un corps de bâtiment presque aussi haut avec deux rangées de petites fenêtres régulières. C'est un vieux logis mais qui n'a qu'une parenté lointaine avec la tour, un arrière-arrière-petit-neveu de cette douairière imposante qui se tient assise bien droite mais ne bouge plus de son fauteuil. C'est par les toits qu'ils sont le plus semblables, ces toits de tuiles romaines devenues brun-rose foncé et teintées par places du jaune-vert de la mousse : sur la tour, c'est une résille de dentelle ancienne, sur le logis c'est un vieux chapeau inséparable de la tête qu'il coiffe. Tous deux, la résille et le chapeau, ont subi et soutenu les mêmes mauvais temps, les mêmes soleils implacables, les mêmes brumes matinales, les mêmes lumières douces du soir ; ils ont abrité les mêmes bonheurs et les mêmes malheurs, les mêmes temps sans histoires et les mêmes temps à histoires. Quand un orage leur déverse des trombes d'eau, la résille et le chapeau, tous deux se disent : Ah parlez-nous des orages, des vrais, de jadis... quand le soleil d'été les brûle du matin au soir ou que le gel d'hiver les fait craqueler : il ne sait plus faire chaud, il ne sait plus faire froid, disent-ils en sortant à peine de leur assoupissement.

Cela, c'est donc ce qu'on appelle le château. Viennent ensuite, un peu au hasard du terrain et des besoins, des temps anciens, et des temps presque nouveaux, d'autres bâtiments, d'autres maisons, servant de granges, de greniers, d'habitations d'hommes et d'habitations de bêtes, qui forment par leur alignement à angle coupé droit une sorte de grande place rectangulaire — ouverte de deux côtés

(

sur des prés, des champs et des bois. La roche y fait par place de grandes taches sombres, le reste c'est de la terre, plus claire par la couleur mais presque aussi dure tant elle a été piétinée et roulée au cours des siècles. Sur cette place, des charrettes, les brancards piquant vers le ciel, attendent qu'on ait besoin d'elles et entourent un puits avec son treuil usé et luisant sous la corde, abrité d'un demi-cylindre de tôle. Il y a une autre tôle, plate celle-là, qui couvre l'ouverture du puits : car il y a toujours eu et il y a encore de petits enfants à la Guibretière. Au bas de la place légèrement en pente, une mare draine toutes les eaux, celles de pluie et de source mais aussi les autres, et le lizier des trois étables, et l'eau de la mare est une belle eau noire, qui se dore au soleil et qui se couvrirait de ces toutes petites feuilles vertes à longues tiges (ou racines) si les canards, à grand bruit de bec, n'y mettaient ordre à leur manière.

C'est l'automne, les châtaignes et leurs coques jonchent le sol — c'est comme un tapis tricolore, un immense tapis marron, vert et jaune étendu sous les trois châtaigniers plus que centenaires qui font comme un portail couvert, une large voûte, de leurs branches entremêlées. Les enfants ramassent les châtaignes, avec de petits cris quand ils se piquent, avec des rires quand ils en trouvent des grosses. Et tout à coup, une vraie bataille s'engage entre les filles et les garçons et les coques volent d'un camp à l'autre, se prennent dans les cheveux des filles, se glissent dans le col ouvert des garçons. Mais la porte de la tour s'ouvre, Pierre le plus grand l'a vue à temps, l'alarme est donnée et tous se remettent sagement au travail. Si Francine Guibert s'approchait, elle entendrait les souffles courts, elle verrait les joues trop animées, les cheveux emmêlés de piquants mais elle ne s'approche pas, elle appelle : « Pierre, c'est l'heure, va chercher les vaches. » Pierre a 12 ans ; c'est un petit homme, il commande toute la bande des enfants, pour le travail et pour le jeu. Quand Pierre n'est pas là, c'est sa sœur Martine qui prend la tête. C'est qu'elle a une solide tête de 11 ans sur ses épaules, un grand front plein de volonté et sous ses cheveux bouclés un cerveau bien agencé. Quand Francine sent sa fille avec elle, dans son camp de mère et de grande personne, elle est tranquille, elle peut se reposer sur elle. Mais si elle la sait dans le camp rebelle, elle n'est plus du tout sûre de son terrain.

Les enfants sont onze en tout : Pierre et Martine et leurs deux petits frères de 7 et 5 ans, Joseph et Paul, les quatre filles Sireau dont l'aînée n'a que 8 ans et qui toute la journée, et quand elle n'est pas à l'école, porte, pose, reprend, repose ce gros bébé Herbert qui en ce moment trône au milieu des coques et joue avec les châtaignes brillantes. Et il y a encore les deux petits de l'assistance, un garçon et une fille d'une dizaine d'années qui sont chez le vieux tonton Auguste et sa sœur Adèle. Les deux vieux crient souvent après les deux petits drôles qui ne sont jamais là quand on aurait besoin d'eux, mais tous les quatre s'aiment bien et se réconfortent mutuellement, les enfants de cette

affection un peu bourrue dont ils auraient été privés et les vieux de ce réchauffement du cœur que les circonstances de leur vie sans ces enfants ne leur auraient jamais apporté.

Les Guibert de la Guibretière habitent le « Château ». C'est commode de l'appeler ainsi pour le distinguer des autres bâtisses mais les Guibert ont, chaque fois qu'ils disent eux-mêmes « Le Château », un petit éclair moqueur dans les yeux. Se moquent-ils des « châtelains », de leur vieille maison à laquelle ils sont fort attachés, de vous ? On ne sait et malgré tout ils sont fiers de leur maison, de leur cuisine surtout, qui occupe toute la base de la tour, de la grande cheminée en magnifique pierre de taille et qui a l'air d'une panoplie de bourreau moyenâgeux. Quand le père Guibert martelant le sol dallé de sa jambe de bois commence à vous faire l'historique de sa cheminée, on en a pour un moment, mais on s'aperçoit peu à peu que ces instruments de torture ne sont que de paisibles engins de cuisine qui n'ont jamais embroché que veaux et pores. Il n'empêche que dans le demi-jour de cette grande salle circulaire, avec cette odeur de braise et de fumée, toutes ces chaînes, ces roues dentées, ces pincettes, ces broches évoquent tout autre chose que le rôtissage d'un cochon de lait jusqu'au moment où grand-mère Guibert lâche sa chaussette et ses aiguilles pour aller effectivement tourner la broche sur laquelle on a passé deux perdreaux.

C'est un des fils Guibert qui les a chassés, ces perdreaux, Georges, celui qui n'est pas marié, pas encore marié. Il le sera bientôt, il fréquente une grande et belle fille du village voisin. Seulement, il y a quelque difficulté d'ordre confessionnel : les Guibert sont protestants, les Cheseau sont catholiques dissidents. Mais on a de la patience à la campagne, avec le temps tout s'arrangera. Quand Georges, donc, a de la peine à attendre, il va chasser et il rapporte des perdreaux qu'on met à la broche.

Daniel, son frère aîné, ne va plus à la chasse que quelquefois le dimanche quand la forêt l'appelle avec trop de force. C'est qu'il a une femme, quatre enfants et que son père lui a peu à peu passé toute la charge du domaine, non seulement la charge matérielle mais aussi la charge morale : C'est Daniel, le chef. C'est rare dans ces campagnes que le vieux père passe ainsi le commandement au fils avant que la maladie et la mort le fassent naturellement. Il y a deux raisons à cela, même trois que le père Guibert vous expose volontiers tout en s'asseyant sur le banc de pierre à côté de sa porte à ogive. Il a pris sa jambe de bois à deux mains et fait jouer l'articulation du genou, du faux genou. Un petit bruit métallique, et ça y est, le Père Guibert est à l'aise et il peut causer :

« Deux et même trois raisons. Daniel est un garçon qui a le métier, mieux que moi, il a pris tout ça à cœur. Il n'a jamais cherché à me mettre de côté, au contraire, il vient souvent encore me demander mon avis. Daniel, c'est la première raison. — La deuxième, c'est (et il regarde sa jambe de bois) qu'au retour de la guerre et tant que les enfants étaient petits, j'ai voulu, j'ai dû faire comme

si ces quatre années de guerre n'avaient pas eu lieu, comme si les blessures n'avaient jamais été. L'effort a été trop grand, je ne puis plus faire d'efforts : et du moment que je chargeais Daniel de toute la peine matérielle, je lui passais tout... — La troisième raison, c'est Francine. C'est une courageuse et capable jeune femme. Elle a besoin d'admirer son mari, elle n'aurait pu l'admirer si je l'avais traité en petit garçon...

Maintenant je suis grand-père. »

Et le grand-père regarde d'un œil amusé et attendri les enfants qui reviennent avec les corbeilles de châtaignes. Les siens, puis les autres, il se sent un peu le grand-père de tous, et les enfants très naturellement l'appellent tous « Pépé », même les petits de l'assistance.

Francine rentre de l'étable à cochons en enlevant le tablier de toile à sac qu'elle met pour ce travail. Les enfants sont repartis jouer sous les châtaigniers, elle glisse sur eux son regard tranquille et heureux, en un instant elle repasse cette journée semblable à tant d'autres journées mais qui lui semble si pleine, si sereine et une petite larme qu'elle ne comprend guère lui glisse sur la joue tandis que dans ses yeux clairs se reflète la lumière du soir, les derniers rayons d'un gros soleil rouge qui jouent sous les feuilles des grands arbres et dans les cheveux de ses enfants. — Une prière de reconnaissance s'échappe de son cœur joyeux tandis qu'elle rentre dans la cuisine aider sa belle-mère à préparer le repas. Pierre n'est pas encore rentré... il est d'habitude si rapide. Les vaches lui obéissent rien qu'à la voix... il faut envoyer Martine... du seuil elle la voit et va l'appeler, elle voit aussi les vaches. — Ah bon, les bêtes rentrent — lentement, bien lentement, y en a-t-il une malade ?

La fillette et ses petits frères sont plantés, ébahis, à regarder passer les vaches seules — seules !

Francine court, elle a passé devant les petits, elle court, elle a suivi le chemin bordé de haies sans rien voir, elle court, elle est sur la route, elle court, court — elle s'arrête : Pierre est là étendu sur le dos, sans blessure apparente, ses cheveux blonds en broussaille, presque un sourire aux lèvres.

Mon petit, mon grand ! Pierre !!

C'est le silence, un immense silence.

Francine tombe, elle se relève, elle est chargée, lourdement chargée, le chemin est affreusement long. Finira-t-il jamais ?

* * *

Le docteur est venu. Le gendarme est venu. Le pasteur est venu et revenu. Les parents, les amis sont venus : on ne sait rien, on ne comprend rien, une auto probablement. Qu'est-ce que cela peut faire ? Qu'est-ce que cela peut changer ? Daniel, oui, Martine, les deux petits bien sûr, il faudrait vivre pour eux, pour les aimer, oui bien sûr, notre pasteur l'a dit et on comprend cela, mais on

voudrait comprendre le reste, ce reste si terriblement lourd. Il semble à Francine qu'elle n'est jamais arrivée à la maison, qu'elle porte toujours dans ses bras épuisés le corps pesant de son fils. Ce chemin ne finira-t-il jamais ? Son mari, ses trois autres enfants l'attendent là-bas. Francine lutte, son ami le pasteur lutte avec elle, elle cherche la sortie de ce tunnel obscur, lui cherche comment la lui faire voir. Ils lisent et relisent les paroles des Psaumes et des prophètes, les Paroles de Jésus. Daniel se joint souvent à eux, il voudrait aider sa femme mais se sent si maladroit et comme égaré lui-même. Il ne peut que l'aimer et attendre.

Les mois passent. Francine retrouve peu à peu sa paix, sa sérénité. La souffrance est toujours là, quelquefois presque intolérable, mais le soleil aussi est toujours là, les fleurs, la terre chaude et toute cette lumière, ses enfants sont là avec leurs rires et leur drôlerie, son mari avec son amour et sa tendresse. Peu à peu elle comprend qu'elle devra vivre toujours avec cette souffrance et cette joie, que l'une ne serait pas vraie sans l'autre et simplement elle accepte que l'une et l'autre viennent de la même main. A l'automne, le soleil du soir joue de nouveau à travers les feuilles des châtaigniers sur les têtes des enfants, Francine les regarde du seuil de la porte à ogive. Un léger sourire éclaire son visage. Elle va s'asseoir à côté du grand-père sur le banc de pierre, elle soupire un petit peu : « Qu'il fait beau ce soir, quand Daniel aura fini de tirer le lait, il faut qu'il vienne s'asseoir un moment ici, avec nous. » Son cœur est en paix. Grand-père la regarde sans même tourner la tête, sa petite patte d'oie au coin de l'œil se plisse de plaisir, il sent la paix revenue dans cette jeune femme qu'il chérit. Grand-père est heureux.

Callixte

Je marchais le long de la rivière et j'étais heureuse, profondément heureuse. J'avais tant de fois parcouru ce même chemin, chaque jour de mon enfance, quand j'allais encore à l'école du bourg ; puis au retour du collège, pour les vacances. Je me croyais à vingt ou trente ans en arrière, j'avais déposé comme alors mon baluchon au Café de la Gare pour que la voiture du boulanger l'apporte au moulin, exactement comme si j'étais encore l'écolière aux jupes trop courtes qui venait reprendre un air de liberté au pays et se réchauffer le cœur à la tendresse de ses grands-parents — ceux du Moulin — et faire rallonger ses robes.

Ma grand-mère prétendait que mes jambes étaient désespérantes, mais elle savait bien les employer et les faire trotter quand elle les avait à disposition et je les lui prêtais bien volontiers. Mais ce jour-là j'étais seule tandis que quand je rentrais du collège, mon petit frère Callixte boitillait à mes côtés, avec un bulletin scolaire bien meilleur que le mien. Mon « petit » frère a toujours eu un an de plus que moi, mais il oubliait un peu de grandir et son infirmité (un déhanchement très accentué dû à une maladie de la sage-femme qui présidait à sa naissance à une époque où les maternités étaient choses inconnues dans nos campagnes isolées — et où on n'appelait le médecin du bourg qu'à la toute dernière extrémité) faisait qu'on l'appelait tendrement : Petit.

Ce jour-là donc j'étais seule, et seule je reconnaissais à chaque pas un de nos coins favoris : le grand chêne du Breuil, le pré du Sabotier et son ormeau, la vieille tour toute couverte de lierre qui logeait deux ménages de chouettes que nous nous amusions à réveiller en plein jour. Je voulus voir si nos chouettes existaient toujours mais je ne sus rien distinguer, bien qu'en écartant le lierre

pour retrouver la porte je me remplis les yeux, les cheveux, la bouche, d'épaisses toiles d'araignées. En passant derrière la ferme de tante Elise, je me glissai derrière la haie, comme de l'autre temps, et ne revins sur le chemin que quand je fus sûre que mes cousins (la tante Elise était morte) ne pourraient plus me voir. Et je me sentis aussi fière, aussi soulagée, aussi rieuse que quand, avec Callixte, nous avions réussi à éviter les embrassades et les questions de notre tante.

Et maintenant le chemin se rapprochait tout à fait de la rivière, cette chère rivière si vivante, si variée, qui avait été l'enchantement de notre adolescence. Je vis les lavandières blanches et grises qui effleuraient l'eau de leur vol allongé. Les nénuphars fleurissaient à ce même endroit où les rives s'écartent et le courant s'affaiblit. Les mêmes saules, les mêmes joncs garnissaient les bords. Les mêmes vaches paissaient silencieusement dans le pré toujours vert, même en ce mois de juillet, de Puy-Mornay. Je n'avançais plus qu'à peine tant je buvais de tout mon être à ce pays, mon pays. Je m'arrêtai; toutes ces couleurs, toutes ces odeurs me procuraient un si vif plaisir et ramenaient tant de souvenirs que je m'assis dans l'herbe pour me réjouir tout à mon aise. Après tout, je n'étais pas pressée, on ne m'attendait que le lendemain et je savais bien que je trouverais Callixte au Moulin, Callixte et sa femme Adelphe.

Je me déchaussai, trempai mes pieds dans l'eau fraîche comme jadis, puis étendue dans l'herbe je laissai errer mes pensées au fil de l'eau qui glissait à petit bruit entre mes orteils. Je me crus de nouveau au temps de grand-père et grand-mère et du vieux moulin qui ne marchait plus guère car souvent il manquait d'eau pour faire tourner la roue ou manquait de grain à broyer. Callixte me rejoignait au bord de l'eau paresseuse d'été et durant des heures nous devisions. Adelphe aussi venait souvent. Comme nous, elle revenait en vacances (elle était au même collège que moi) mais ses parents étaient au château. Quand nous étions très jeunes, la différence qui pouvait exister entre le moulin et le château ne nous abordait pas. Adelphe était la plus vive pour l'invention, Callixte ajoutait des complications astucieuses à tous nos jeux et moi j'avais tous les rôles de grimpeurs et de coureurs. En été et au printemps nous passions le plus clair de nos heures de liberté sur la rivière, dans un vieux bateau plat que nous manœuvrions à la gaffe et nos jeux explorateurs nous emportaient sans aucune difficulté de l'Amazone au Niger, du Nil au Yang-tsé.

Conversations ou jeux, disputes ou parfaite entente, tout se passait cordialement et sans ombre aucune. Jusqu'à cet été où Callixte, mon si sensible Callixte se prit à des accès de sauvagerie et même d'humeur que j'eus de la peine à m'expliquer. Il restait à la maison à lire ou se cachait seul dans quelque bosquet et Adelphe et moi nous avions perdu tout notre entrain. Nous nous couchions dans la barque et nous parlions un peu du collège et beaucoup de ce Callixte qui nous manquait. Nous avions un peu plus de 15 ans. Callixte devait approcher de ses 17 ans. Nous étions très étourdies

et bien ignorantes malgré notre collège. Tandis que mon frère qui perdait moins de temps que nous à jouer et à courir et lisant pour son plaisir des livres sur lesquels nous aurions bâillé sans doute, était pour nous un puits de science auquel nous puisions sans cesse. Plus de Callixte pour nous dire quel était cet insecte et nous raconter son genre de vie de façon si amusante, pour décider à notre place s'il fallait préférer Corneille à Racine, pour nous retrouver une date d'histoire, pour nous montrer la bonne façon d'accrocher l'appât à l'hameçon si vraiment nous voulions pêcher une carpe, pour nous faire rire par ses jeux de mots. Je le retrouvais à la veillée, il avait son air et son humeur de toujours à cette heure-là, et je ne comprenais toujours pas.

Ce ne fut que deux ans plus tard qu'un incident m'ouvrit les yeux et le cœur. J'avais tellement pris l'habitude de son infirmité que je n'y faisais aucune attention, lui-même était si habile en tout qu'il la faisait oublier. Aux vacances d'été, alors qu'Adelphe et moi avions 17 ans, le grand plaisir de toute la jeunesse du pays était d'aller se baigner à la Sablière. Je vois encore ce grand bassin, une ancienne sablière creusée à la drague, traversé d'une passerelle branlante dans sa partie la plus étroite et surtout ces prés où nous nous étendions pour nous sécher, ces hauts peupliers qui donnaient de longues ombres étroites comme des doigts, ces buissons de joncs autour desquels nous nous poursuivions. Un jour comme tant d'autres où j'avais rendez-vous avec Adelphe à la Sablière, je tentai d'emmener Callixte mais il me répondit violemment : Tu penses que je veux leur montrer mon anatomie ! Désolée de ma maladresse je voulus l'embrasser mais il me repoussa et se sauva dans sa chambre.

Callixte avait passé un brillant bachot l'année d'avant. Contre toute attente, il avait suivi ensuite une école commerciale et maintenant il voulait s'occuper du moulin et que grand-père puisse se reposer. Nos grands-parents l'avaient déjà vu professeur de lycée et ils étaient un peu déçus mais en même temps si heureux de pouvoir s'appuyer sur lui et de le savoir attaché au pays. Ils ne pensaient pas que c'était moi qui allais m'en aller.

Callixte était plein d'idées et après avoir mis un moteur au moulin pour les jours où l'eau manquait, il battit la campagne et réussit à persuader un assez grand nombre de cultivateurs (et ce ne fut pas facile ; je suis encore émue de penser à cette dose immense de patience, à ces explications réexpliquées, à la quantité de pneus de bicyclette usés) de s'associer en coopérative non seulement pour la meulerie, mais aussi pour une boulangerie qui en dépendrait. Le succès fut si certain, qu'au bout de quelques années les demandes d'admission affluèrent... mais n'anticipons pas.

Quand Adelphe et moi nous repartîmes pour notre dernière année de collège, Callixte resta donc au moulin — et peu après mit en branle toute la jeunesse des villages et se lança dans des projets de théâtre. Où avait-il pris cette idée et ses dons très sûrs d'acteur et de metteur en scène ?

Je ne sais mais l'idée avait pris corps aux vacances de Noël et deux pièces se trouvaient presque au point quand j'arrivai : « La demande en mariage » de Tchékov et je ne sais plus quelle comédie-farce de Molière dans laquelle Callixte jouait lui-même le rôle du valet facétieux. Il m'avait réservé un rôle dans le Tchékov : je lui assurai que je n'avais aucune disposition pour le théâtre (sauf peut-être comme machiniste, et que je ferais tout rater), je lui proposai Adelphe que nous considérions à l'école comme une comédienne née car elle avait un grand don d'imitation. Mon amie était présente, Callixte n'osa pas refuser. C'était bien ce que je voulais. Depuis l'incident du bain j'avais remarqué bien des choses, mais Callixte était toujours aussi réservé, aussi disposé à sortir quand Adelphe venait chez nous et plus jamais il ne m'accompagnait au château où souvent M^{me} Mornay nous conviait.

S'il ne me posait jamais de questions, j'avais d'autre part bien vu qu'il écoutait toujours quand je parlais d'Adelphe et je ne m'en privais pas. De son côté, mon amie semblait étonnamment intéressée aux progrès du moulin et de la coopérative et quand je lui lisais les lettres de Callixte, elle sautait de joie ou s'apitoyait bien à propos !

A faire répéter Adelphe, Callixte, dans le feu de l'action, oubliait complètement sa gêne, son infirmité, la distance sociale (qu'il avait augmentée démesurément dans son imagination sensible) et il était si enchanté de sa nouvelle actrice qu'il était redevenu le même gai et plaisant Callixte qu'il avait toujours été avec nous.

J'étais enchantée. Je voulais que mon cher Callixte fût heureux — je savais qu'Adelphe ne pouvait pas ne pas l'être avec un garçon aussi délicat et fin de sentiments. Je savais aussi bien sûr qu'il y aurait un peu de résistance chez M. et M^{me} Mornay. C'était inévitable. Mais je les connaissais assez bien et croyais qu'ils ne seraient pas invulnérables.

Et maintenant, les pieds dans l'eau de notre rivière, les cheveux grisonnants déjà aux tempes, je n'avais plus qu'à me réjouir de les retrouver. Comme suivant le courant, des voix jeunes et rieuses me sortirent de ma rêverie et me donnèrent envie de me cacher, mais avant que j'en aie eu le temps, une barque apparut poussée à la gaffe par un long garçon blond de quatorze ou quinze ans, tandis qu'une fillette toute brune vidait l'eau à la puisette. C'étaient mes neveux, je les appelai et ce furent eux les plus étonnés. Ils approchèrent du bord et je sautai dans la barque.

C'était trop beau, arriver ainsi à mon vieux Moulin, par l'eau. Il semblait que rien n'avait changé, les mêmes saules plongeaient leurs branches molles dans l'eau. Les mêmes peupliers se dressaient fiers dans le ciel rose du soir, les libellules passaient de leur vol saccadé d'un bord à l'autre, les oiseaux piaillaient et sifflaient, cachés dans les buissons. Les vaches silencieuses paissaient encore dans le pré. Sur l'eau des canards nous contemplaient d'un œil demi-fermé et mes neveux

bavardaient et je les plaisantais. Le Moulin tout à coup fut là, on entendait la meule faire son bruit grave et raboteux. Callixte et Adelphe assis sur le banc devant la maison (je croyais voir grand-père et grand-mère) n'avaient pas l'air de comprendre qui était le 3^e personnage du bateau. Je dus faire des signes et les appeler pour que Callixte, enlevant sa pipe de la bouche, s'écriât : « Mais c'est Corinne ! »

C'était mon vieux Moulin. Si propre ? Si ratissé ? Si fleuri ?... eh oui, ! c'était tout de même bien mon vieux Moulin.

A LYON

Je revois la maison de la Montée de la Boucle à Lyon, si lourde pour votre femme. J'ai eu tant d'occasions d'admirer son angélique patience devant la nervosité de certains de vos « hôtes », sa merveilleuse efficacité face aux difficultés innombrables de la vie quotidienne d'alors, son égalité d'humeur que rien n'ébranlait, sa dignité qui forçait le respect... Hélas, comment pourrais-je jamais l'oublier.

F. S.

...réunis chez nous, spontanément, pour prier pour votre délivrance. Jacqueline était présente; elle a dit : « Que tout soit selon ta volonté et pour ta gloire ! ».

E. B.

Vous aviez compris tous les deux, avant votre propre expérience de captivité, que dans la souffrance de la séparation j'avais découvert un autre visage du Christ, inconnu avant, qui, lorsqu'il nous regarde, empêche de tomber dans l'abîme du désespoir et donne un sens à l'insupportable. Et pourtant ce n'était pas une séparation définitive. Je sais que ce même visage vous regarde maintenant.

B. L.

Jacqueline est avec ma mère la personne qui m'a inspiré le plus de respect.

J. M.

Oui, je loue le Seigneur pour Jacqueline de Pury. Et je pense à elle comme à une vivante. Je la revois sur les bancs de la rue Lanterne, au jardin de la montée de la Boucle, à table : disponible à l'hôte de passage sans oublier un instant d'être épouse, mère, maîtresse de maison, femme. On ne pouvait voir Roland de Pury, lui parler, sans éprouver la présence de Jacqueline. C'est ma jeunesse que j'évoque. Et c'est ta vie...

D. G

Lettre de Jacqueline à sa mère

Lyon, le 1 juin 1943.

Monsieur Martin m'ayant dit qu'il avait une occasion de faire passer cette lettre, j'en profite pour te raconter en détail les faits de ces derniers jours, car tu sais déjà sûrement l'arrestation de Roland par la Gestapo, puisque t'Hooft en a été averti ou doit être averti aujourd'hui.

Samedi, nous avons été déjà bouleversés par l'arrestation de M. Schwendener, le pasteur alsacien. Roland avait dimanche son culte de confirmation, un quadruple baptême aussi. Il avait préparé un billet d'information au sujet de M. Schwendener, un billet très bien. Son second fils aurait dû être confirmé ce dimanche, et il s'indignait que ce jour de joie ait été changé en jour d'angoisse pour toute cette famille.

Je te raconte maintenant les faits tels que les conseillers présents me les ont dits, car je suis arrivée une minute trop tard pour le voir partir. A 10 heures 5 ou 10, les mêmes hommes qui étaient venus la veille pour M. Schwendener (qui habite en effet dans l'immeuble) se présentèrent à la concierge et lui demandèrent M. de Pury. La concierge leur répondit : « Je ne puis le déranger, il s'entretient avec ses catéchumènes. » Ils ont insisté, elle les a alors menés à la salle de l'Ecole du Dimanche où des conseillers qui sont aussi moniteurs étaient. L'un d'eux, M. Anstett, qui n'avait pas vu Roland encore, car il était dans l'église, leur répondit qu'il n'était pas là. Comme ils disaient : « Nous savons qu'il est ici, il est en bas », M. Anstett alla avec eux en bas. Ils demandèrent à M. Anstett d'aller le chercher, mais il s'y refusa, et ils pénétrèrent dans l'église où déjà quelques fidèles étaient assis. Roland était devant la petite pièce qui sert de sacristie, il les attendit là, un d'entre eux entra une minute avec lui dans la sacristie. Ils ressortirent presque aussitôt, et Roland appela les conseillers

présents pour les mettre devant le fait : les policiers allemands prétendaient l'emmener pour dix minutes, question de lui demander quelques renseignements au siège de la Gestapo. Les conseillers demandèrent des garanties de son retour et après quelques pourparlers, où les Allemands promettaient n'importe quoi, un conseiller fut autorisé à l'accompagner jusqu'à l'Ecole de Santé, siège de la Gestapo. C'est M. Loupiac qui l'accompagna, mais ce fut pure singerie. Arrivés au siège, ils furent instantanément séparés.

Mais j'en reviens à la rue Lanterne. Roland était très calme, vêtu de sa robe qu'il tint à garder, et tous les paroissiens très nombreux, vu le jour de confirmation, le suivirent jusqu'à l'auto de police et lui firent des signes d'adieu. C'est à ce moment que j'arrivai et que je trouvai tout le monde avec des visages verts, bleus et jaunes. Je sus la chose tout de suite. Notre premier soin fut de faire rentrer tout le monde dans l'église et l'orgue se mit à jouer. Pierre Martin, que Roland avait désigné, lut la liturgie. Les cantiques restaient un peu dans la gorge. Puis il lut de longs passages des Philippiens et des Colossiens, si je ne me trompe, et aussi le petit billet que Roland avait préparé pour annoncer et protester contre l'arrestation de M. Schwendener. Il dit aussi quelques mots aux pauvres catéchumènes qui restaient là le bec dans l'eau, et puis on se quitta, oh ! pas bien vite.

M. Loupiac était revenu, mais sans en savoir rien de plus, et sans avoir pu reprendre contact. Maintenant on ne sait rien, mais Boegner est averti. T'Hooft à Genève doit l'être aussi. J'ai écrit dimanche après-midi à Stucky à Vichy. M. Eberhard lui a fait téléphoner hier matin lundi par le consulat d'ici. Stucky a fait faire une démarche auprès de la Gestapo, pour savoir le motif de l'arrestation. Une protestation va être lancée, via Boegner, au gouvernement, et via Eberhard, appuyé du Cardinal, au Préfet régional. J'ai pu hier, parce que c'était le jour, lui faire parvenir sa brosse à dents et quelques nourritures et objets. Mais tout ceci a certainement un sens. Et je crois que la façon dont il a été arrêté, et son attitude, et la suite peut-être, peuvent porter du fruit.

C'était magnifique dimanche, pendant ce malheureux culte, de sentir aussi fortement la fraternité de l'Eglise et sa réalité. J'ai reçu des lettres touchantes, même un téléphone du Cardinal Gerlier ! ou plutôt de son secrétaire.

Il semble avec tout ça qu'on est devant un mur (ce qui est réel) et qu'il n'y a pas de brèche. Il n'y a qu'à avoir confiance. L'attitude de Roland a été une attitude d'obéissance. Dieu lui donnera la force de passer à travers l'épreuve et d'en sortir victorieux pour sa gloire à Lui.



45 ans

De Montana — en regardant sa fille

14 JUILLET...

A-t-on su te fêter
ce matin de 14 Juillet ?

A-t-on su te montrer
toute la joie que tu es ?

Je n'ai pu te faire ton gâteau
ni mettre les 4 bougies.
Car tu as tes 4 ans de haut.
Le savais-tu, petite fille ?

Qu'as-tu reçu ce matin
petite Marjolaine ?
Alors que j'étais bien loin
toute seule avec ma peine ?

On m'a dit : une valise
pleine de surprises.
— Que vas-tu mettre dedans ?
— Mais mes robes, maman.



LA FILLETTE AU CORDON

La fillette a 4 ans

Quelle jolie enfant !

« Sais pas » dit-elle en riant,

« mais mon petit chat est blanc. »

« Je le tiens au bout d'un cordon

ce drôle de chaton

car c'est lui qui va devant

et moi qui vais le suivant. »



DANS LE PRÉ

Petite fille au milieu du pré

pourquoi cet air si embarrassé ?

Tu avais vu de belles fleurs

de toutes les couleurs :

du rouge, du blanc, du bleu...

Tu en avais plein les yeux.

C'est le bouton d'or qui t'a décidée

Petite fille, a-t-on deviné ?

Tu t'es bravement avancée

jusqu'au milieu du pré.

Tu as cueilli ces fleurs

de toutes les couleurs

qui te remplissaient les yeux

de rouge, de blanc, de bleu.

Et tu en as plein les mains.

Ce bouton d'or coquin !

C'est bien sa faute si tu

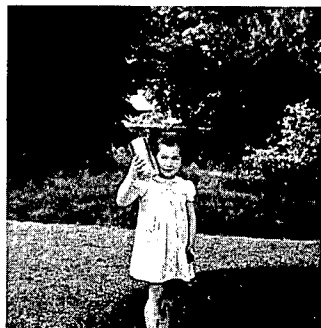
as pilé l'herbe défendue.



Mais ce qui te froisse le plus
c'est d'avoir été surprise
Et tu ne pourras plus
faire la surprise
d'un bouquet de fleurs
de toutes les couleurs.
Petite fille au milieu du pré,
tu as l'air si embarrassé.

PETITE FILLE A LA BOITE

Elle a une boîte de fer blanc
la petite fille en blanc.
Elle la tient d'une petite main
à gauche, puis elle la tient
d'une petite main, à droite :
C'est un trésor, cette boîte.
Il faut la bien fermer
comme si le monde entier
était dedans, et des deux mains
et de tout son poids elle tient
ce couvercle qui voudrait
en liberté, sauter dans le pré.



Elle a une boîte de fer blanc
la petite fille en rose.
Elle écoute ce que mystérieusement
disent toutes ces choses
qui sont dedans.
C'est sûrement très amusant.
Ça se voit à ses yeux
malicieux.



Çà se voit à son nez
chiffonné.

Çà se voit à sa bouche
très, très rouge.

Elle a une boîte de fer blanc
la petite fille en bleu.

Mais ce qu'il y a dedans
ce n'est pas pour vos yeux.

Elle la tient sous son bras
pour qu'on n'y touche pas.

Ses yeux bleus sont abrités
par son bras relevé.

Ses grands yeux bleus levés
vers les cerises du cerisier...

Dis, cette boîte de fer blanc,
est-ce des cerises qui sont dedans ?

La main

Sur l'écran défilaient déjà les réclames ridicules de la petite station de montagne. Devant Claire, une main se posa sur le dossier du fauteuil, une main nue et qui semblait source de lumière dans la salle obscure : main comme détachée de son bras, main à laquelle manquait un doigt, l'annulaire. Claire fixait ce centimètre de phalange et le vide qui le prolongeait ; elle en était si bouleversée qu'elle ne saisit toute la beauté de cette main mutilée que longtemps après sa disparition dans l'ombre et que, sur l'écran, le lion Pathé avait fini de rugir aux balancés des infatigables gymnastes scandinaves.

Tandis que des courroies de transmission entraînaient à toute allure une suite effrayante de poulies, Claire imaginait l'accident qui avait dû arracher un doigt à cette main. Et tandis qu'un hélicoptère essayait vainement de se poser à proximité d'un blessé en haute montagne, elle voyait l'homme à la main gelée par une nuit passée à plus de 3000 mètres. Les images de présentation d'un Western échevelé lui suggérèrent l'idée que le doigt avait été emporté par une balle perdue.

Quand, à l'entr'acte, la lumière se fit dans la salle, Claire vit deux jeunes hommes assis devant elle : auquel appartenait cette main magnifique dans sa misère ? Ils quittèrent la salle pour le foyer les mains dans les poches et en revinrent quelques minutes plus tard sans que Claire pût rien distinguer. Elle songea à faire tomber un gant, une pluie d'objets, les laisser ramasser... mais elle ne pouvait jouer avec cette main qui lui inspirait un respect croissant, respect plus fort que celui qu'elle avait jamais éprouvé en soulageant ou soignant les blessés de la Résistance.

Claire rentra solitaire à l'hôtel, comme elle était venue, par les chemins enneigés, heureuse sans y penser de respirer l'air vif et sans rien se rappeler du film insignifiant qu'elle était allée voir, si ce n'est un fauteuil de cuir et sur le dossier, la main; si ce n'est une table de jeu et, tenant un éventail de cartes, la main; si ce n'est un dos de femme dansant et, sur le satin de la robe, la main sans quatrième doigt. Elle monta lentement se coucher et s'endormit en rêvant de milliers de mains sombres dansant comme des feuilles mortes et de la main blanche, nette, amputée de son quatrième doigt qui entraînait les autres et dirigeait le ballet.

* * *

« Pardon, Madame, puis-je me servir du cendrier ? »

— Mais certainement, Monsieur », sourit Claire en regardant à peine celui qui parlait, mais, en poussant de son côté le cendrier qu'elle n'employait plus, elle revint vite à son livre.

Il lui arrivait rarement de s'asseoir au salon de l'hôtel, mais quand elle était rentrée de sa promenade, vers midi, les femmes de chambre avaient envahi son petit domaine. Elle avait fui et s'était réfugiée dans un coin qu'elle avait cru solitaire. Absorbée par sa lecture, elle n'avait pas entendu que quelqu'un était venu s'installer tout près.

Quelques instants plus tard, Claire levait les yeux, vaguement attirée par un froissement de papier : un journal, rien qu'un journal qui se déployait, mais la main droite qui le tenait n'avait pas d'annulaire. Et Claire resta accrochée à cette main. Les grands troupeaux d'éléphants de Romain Gary ne pesaient plus que plume et s'évanouissaient dans le nuage de poussière qu'ils avaient soulevée. D'où venait à cette main cette extraordinaire et prenante beauté ? Claire s'interrogeait : main allongée quoique large de paume, souple certainement, doigts longs, et forts, et nus jusqu'aux longs ongles coupés courts. Nue, jamais Claire n'avait réalisé qu'une main pouvait être aussi nue. Main d'adulte, nue comme celle d'un enfant. Était-ce la nuance et la netteté de la peau ? Claire s'oubliait et contemplait la main comme si elle ne tenait pas à un bras ni le bras à un homme. Maintenant c'était cette demi-phalange à la peau si soigneusement recousue que l'infirmière en Claire admirait. Du moins elle l'aurait cru. Mais cette main ne devait-elle pas son attachante beauté à cette absence d'un doigt ?

Le journal se replia. Claire, tout à coup consciente de son indiscretion, rougit, baissa vivement le regard sur son livre, se sentit sottée et prise en faute. Cependant, comme sur l'écran le soir précédent, elle ne voyait plus sur la page qu'elle croyait lire que cette main estropiée. Elle aurait voulu, mais n'osa plus relever la tête pour s'assurer que l'expression du visage correspondait à la personnalité de la main. Quelle déception si les yeux, ni la bouche n'avaient rien exprimé, rien d'intéressant ! La

jeune femme ne s'aventura à la salle à manger qu'un moment après qu'elle eut deviné que lui s'était levé. Elle se glissa à sa place et ne se permit qu'ensuite un regard circulaire, souriant en passant aux visages connus, ces visages sans noms des hôtels et des tables d'hôtes, ces visages sur lesquels on bâtit légèrement une histoire tandis qu'on attend le service suivant.

La main était là, deux tables en avant, un peu à gauche. Elle la voyait fort bien et pour la première fois à cette place — comme le dos large et droit, Claire remarqua tout de suite la nuque fine et haute. Tous les autres hommes avaient, en comparaison, des têtes vissées bas entre les épaules. L'homme était seul, ne parlait à personne, lisait peut-être, sans qu'elle pût voir livre ou revue. Il y avait correspondance entre cette nuque délicate et la force souple de la main mutilée. Force de félin. Félin, c'était bien cela. Pourtant Claire ne s'était jamais sentie attirée spécialement par le côté félin des gens ni par les félins eux-mêmes qu'elle s'était bornée à plaindre derrière leurs grilles dans les zoos ou quand ils rugissaient respectueusement au fouet du dompteur.

Claire, satisfaite d'avoir trouvé ce qualificatif de félin, se lança sur sa côtelette comme une lionne sur une carcasse de zèbre... d'antilope plutôt, se dit-elle, c'est plus gracieux... Une carcasse gracieuse ? Claire refréna un fou-rire qui, quoique rentré, lui fit du bien.

Qui était donc cet homme et pour quoi cette main était-elle faite ? C'était une main soignée d'intellectuel, mais Claire la voyait mal armée d'un stylo, écrivant à longueur de journée. Main d'artiste ? peinture, glaise ou burin ? Peut-être... Peut-être aussi celle d'un ingénieur ? Claire imaginait la roue dentée la broyant ; elle avait fermé les yeux comme pour ne plus voir, mais non, ce ne pouvait être cela, la main entière en eût été marquée. Un accident stupide de chasse ? Était-il un scientifique, un professeur de physique ? Claire fit la moue : un professeur entre un tableau noir et trente garçons lui semblait manquer de fantaisie, malgré les « mister Chips ».

L'homme n'était plus là d'ailleurs. Il avait une de ces façons d'apparaître et de disparaître, plutôt déconcertante.

Malgré les efforts qu'elle fit pour s'en distraire, Claire, quand elle écrivit à son mari, lui parla de l'homme à la main. Elle en écrivit à son amie, la pianiste, et il lui vint à l'esprit qu'il aurait pu être pianiste lui aussi, pourquoi pas ? Ce lui fut si intolérable que sa lettre en devint une sorte d'hymne de reconnaissance pour les mains intactes et qu'elle essaya de penser que l'homme était plutôt violoniste que pianiste et qu'une main sans quatrième doigt pouvait encore tenir un archet.

La calme, la pondérée Claire était excédée de cette main qui suivait sans cesse les méandres de ses pensées, car, enfin elle en avait déjà vu des mains mutilées, et bien plus que mutilées, déchiquetées, disséquées vivantes, pauvres restes de mains d'ouvriers, de bûcherons, de soldats. Jamais elles ne l'avaient obsédée à ce point.

C'était pour Claire un soulagement quand elle ne rencontrait ni au salon, ni à la salle à manger l'homme à la main mais c'était toujours lui qu'instinctivement elle cherchait du regard quand elle entraît dans une pièce.

Claire, par une lumineuse après-midi, prit une luge, monta la côte entre les mélèzes dénudés et les sapins noirs que le vent de la veille avait malheureusement dévêtus de leurs légers voiles de premières communiantes, et se grisa pendant les trop courtes minutes de descente de l'air qui lui giffait le visage. La piste était bonne et libre, personne à pied ou à skis pour la déranger, elle remonta lentement, prenant le temps de faire signe à quelques écureuils peu effarouchés. La glissade fut encore plus rapide que la première fois, le froid s'étant avivé. La jeune femme entra se réchauffer au « Robinson » avec une tasse de thé. Il était tôt encore sans doute, elle put choisir une table près de la baie d'où la vue lui plaisait. Au premier plan la combe, puis le champ de ski avec les fourmis humaines zigzagant sur la pente et remontant tout droit jusqu'en haut, comme secrètement aimantées, ainsi que les petits personnages de plomb de certains jouets d'enfants. Puis, derrière la vallée invisible, la chaîne des montagnes d'en face qui, par leur luminosité, annonçaient la fin du jour. Quelques nuages vagabonds s'accrochaient sur les arêtes ou se laissaient choir dans les fonds. Claire aimait les montagnes qui vivaient de ce mouvement apparent, et, toute à son émotion, elle ne se savait plus dans un salon de thé. Un froissement de papier, qu'elle sentit plus qu'elle n'entendit, lui fit tourner la tête : la main était là, l'homme à la main ; elle ne lui avait pas échappé longtemps.

S'il s'était douté des efforts de Claire pour échapper à cette véritable obsession, il ne se serait sans doute pas assis là, pensait-elle, tout en laissant courir ses yeux sur les fourmis affairées de la piste de ski, sur les ombres qui s'allongeaient des pics au fond des vallées étroites, sur les sommets qui se peignaient d'un rose étrangement lumineux et qui se détachaient sur un ciel à la fois intense et transparent.

« C'est encore plus beau ce soir que d'habitude, ne trouvez-vous pas, Madame ? »

— Oui, répondit-elle sans même s'étonner qu'il lui adressât la parole. Oui, les montagnes sont plus lumineuses et le ciel plus profond. Cela veut dire sans doute quelque chose pour demain, mais dans quel sens, je ne sais.

— Tiens, c'est une chose qui ne m'a jamais inquiété, le temps du lendemain, surtout en vacances. Au contraire, j'aime la surprise du matin et la décision qu'on prend subitement de partir en excursion, ou, si le ciel est maussade, le plaisir qu'on a à apprécier l'inutilité de se lever. Quand on doit aller à son travail par pluie, vent ou soleil, il n'y a plus de surprise ; la pluie, le vent, le soleil ne changent rien à rien... et pourtant, peut-être a-t-on plus de joie à ce que l'on fait si on a rencontré sur sa route une tache de soleil sous un platane.

— Donc, vous n'êtes pas dans la culture.

— Comment ?

— J'élimine.

— Je ne comprends pas...

— Ça ne m'étonne pas ! Claire riait. Je me suis demandé ce que vous faisiez et j'élimine la culture, enfin, l'agriculture. Je n'ai du reste jamais pensé que vous en faisiez, avec les mains... » Elle s'arrêta, rougit. La gêne était prête à revenir dont elle avait été pourtant libérée depuis qu'il lui avait adressé la parole comme ne pouvant s'en empêcher devant le merveilleux de la soirée.

Dehors, tout était éteint maintenant. La salle se remplissait des skieurs qui avaient repris leur taille d'hommes. Son thé fini, ayant oublié ses cigarettes, Claire n'avait plus qu'à régler sa consommation. Elle réajustait son écharpe et regardait si la serveuse approchait pour lui faire signe...

« Fumez-vous ? Il lui tendait un paquet de Camel.

— Merci, oui, c'était ce qui me manquait, dit-elle simplement.

— Je viens de comprendre pourquoi on appelle parfois certains sommets, « Frau » ou « Jung Frau ». C'est le geste que vous avez en commun (il regardait Claire dérouler l'écharpe qu'elle venait de remettre), les femmes et les montagnes, de laisser flotter, de quitter ou d'enrouler vos écharpes. Il y a une différence dans le résultat (il souriait), les montagnes se voilent la face, vous, vous l'enca-drez : non, laissez-la comme ça..., il arrêta le mouvement de Claire.

— Vous n'êtes pourtant pas peintre...

— Oh non, fit-il en riant, je serais plutôt cinéaste que peintre. C'est le mouvement qui m'inté-resse, plus que la couleur ou la forme.

— Ce qui ne vous empêche pas d'être sensible, comme tout à l'heure, aux teintes d'un beau couchant ! »

Il ne lui disait pas ce qu'il était et sa cigarette allait s'éteindre, la nuit était venue, il fallait rentrer. Mais elle voulait en finir ; quand elle saurait, ni la main, ni l'homme à la main ne la pour-suivraient plus. Ennuyée par ce que sa question avait d'insistant, elle s'y lança tout de même : il avait été si simple et direct jusqu'ici.

« Que faites-vous donc quand vous n'êtes pas en vacances ?

— Je suis médecin, chirurgien plutôt. Mais, je vous en prie, ne le dites pas. Je suis en vacances, en effet et je ne veux pas qu'on m'appelle pour la dame qui va s'évanouir !

— C'est un beau métier », fit Claire sans très bien écouter ce qu'il ajoutait, mais en regardant pensivement la main mutilée.

Un souvenir se réveillait en elle, lentement, remontait de très loin... il ne l'avait pas effleurée depuis si longtemps...

« Votre main ne vous gêne pas pour opérer ?

— Si, beaucoup au début, la souplesse revient quand même peu à peu, heureusement ! Mais tout l'équilibre d'une main est faussé sans son quatrième doigt, on ne le croirait jamais.

— Des graviers... mettez des graviers dans votre poche et jouez sans cesse avec en vous promenant. Elle fit un effort pour se redresser : C'est comme cela que mon père a retrouvé l'habileté de sa main. Il était chirurgien, lui aussi. Une ampoule cassée, un minuscule éclat de verre, l'infection... »

Claire était loin, loin en arrière, marchait à la rencontre de son souvenir, trottinait de ses jambes de quatre ans à la rencontre des immenses enjambées de son père. Des taches de soleil s'allumaient et s'éteignaient sur ses vêtements sous la grande allée d'ormeaux. Elle entendait les petits cailloux se heurter, se frotter, rouler les uns contre les autres (comme quand l'eau se retire sur la grève) dans la grande poche enflée. Elle les entendait, elle en avait les oreilles pleines.

Le diplomate

La chambre était petite et pleine. Nous étions toute l'équipe. Il y en avait trois assises à la turque sur le lit, une, la marquise sans doute, dans le fauteuil, une ou deux par terre. La chaise servait de table. Nous ne parlions presque pas, trop absorbées par la contemplation d'une machine à faire le café ramenée directement d'Italie par notre hôte, la propriétaire (si on peut dire) de la chambre. Que c'est beau le progrès ! L'eau mise dans cette machine, grâce à une manœuvre électrique, devenait de la vapeur qui devait passer au travers du café en poudre et retomber en boisson délectable directement dans nos tasses. C'était magnifique. On commençait à entendre une sorte de respiration humide comme quand un Chinois fume sa pipe chinoise : quelque chose allait certainement se passer, mais quoi au juste ? C'était le beau moment de l'attente. Y en aurait-il pour toutes ?

Nous étions toute l'équipe, une bonne équipe. On nous aurait connues séparément avant que la lutte contre ce malheureux B. K. ne nous eût rassemblées dans cette maison, et dans cette chambre, que jamais on n'aurait pensé que nous puissions avoir quelque chose en commun. Imaginez un peu :

Celle de la machine d'abord, qui faisait aussi de la photographie et qui était, disait-elle, « dans le cinéma », c'est-à-dire qu'elle possédait et faisait marcher avec compétence une salle de cinéma. Elle était Italienne, mais du Luxembourg.

La pianiste avait une merveilleuse chevelure et un rire au timbre grave accordé à l'octave du rire éclatant de l'Italienne. Elle était Roumaine quoique Française par sa mère et habitant Genève.

La marquise bretonne n'avait de breton que son mari. Pur accident. Était-ce sa Syrie natale ou son Egypte d'adoption qui lui avait donné les pommettes larges et saillantes et l'art de s'arranger

les cheveux qu'elle avait noirs comme les yeux. Elle dessinait, avait une légère propension aux spéculations financières et métaphysiques et à la théosophie.

Une charmante Polonaise de Fribourg (Suisse) nous apprenait tous les jours à prononcer son nom. Ni elle, ni nous ne nous en fatiguions. La petite Portugaise sans passeport, en réalité Roumaine de Roumanie, donnait la note sérieuse à la réunion parce qu'elle était la plus jeune. Simple affaire de contraste. Jeune aussi la demoiselle belge qui avait une spécialité : c'était son père qui en voulait au B. K. et non elle. Elle avait l'accent le plus délicieusement belge qui fût et ne « *savait* » faire quantité de choses que nous autres ne *pouvions* pas faire.

La France catholique était bizarrement représentée par une femme de pasteur qui d'ailleurs était neuchâteloise (Suisse).

Voilà l'équipe que nous étions, en espérance d'une tasse de café « espresso » dans la chambre de la cinéaste. Et il se trouva que l'eau avait fait son chemin par les tuyaux et avait subi les transformations diverses et subtiles qu'il fallait. La première tasse (ou demi-tasse, car nous fûmes prudentes et avec raison) fut quelque chose de noir et d'épais qui échut à la marquise dans son fauteuil; les demi-tasses suivantes étaient ce qu'on peut appeler du bon café, bien que la machine trop neuve y eût laissé quelque chose de son arôme métallique particulier. Les deux dernières étaient de l'eau teintée dont se régalerent sans sourciller la cinéaste et la femme de pasteur.

« Qui vient au « cinq » ? »

Cette petite phrase tomba on ne sait d'où et les questions et les réponses fusèrent de partout :

« Un diplomate ! — D'où ? — De Berne. — Mais d'où ? — De l'Uruguay ou du Paraguay. — Pas de l'Equateur ? — Enfin, de quelque part là-bas. — Quand arrive-t-il ? »

Personne ne savait quand il arrivait et nous nous séparâmes sur cette question passionnante en laissant la cinéaste aux prises avec le nettoyage de sa machine. Chacune put constater en montant à sa chambre que quelque chose se passait. Les petites femmes de chambre s'affairaient de façon inaccoutumée. La porte du « cinq » battait immodérément. Madame même surveillait personnellement l'aménagement de la chambre.

Quand nous redescendîmes après la cure, le silence et le calme étaient revenus mais la porte du « cinq » était ouverte et Madame sur le seuil contemplait son œuvre : Les rideaux avaient l'apprêt du neuf, le paravent japonais cachait ce qu'il fallait cacher dans l'angle gauche. Le linoléum disparaissait sous l'abondance des plus beaux, des plus épais tapis de la maison. Le lit semblait en habit de soirée et se tenait raide et bedonnant sous son duvet et ses draps quasi empesés. Il ne pouvait être jaloux que de la chaise longue qui brillait sur le balcon de tous ses tubes d'aluminium sous un matelas neuf et des couvertures neuves. Impressionnée, Madame entra sur la pointe des pieds pour

disposer avec art des fleurs sur la table et se recula pour juger de l'effet. Nous étions déjà en bas quand nous entendîmes la porte se refermer sur ce chef-d'œuvre.

Le jour suivant, on ne put en douter, « il » était là. La sonnette n'arrêtait pas de sonner et les soubrettes de voler. C'était à qui arriverait la première. Mais « on » voulait Madame, « on » appelait Madame, et Madame, belle et blonde, accourait.

Les messieurs furent moins déçus que nous au dîner : M. le diplomate ne mangerait pas à table d'hôte. Il resterait dans sa chambre. Il était très fatigué.

Les jours suivants, la sonnette du « cinq » continua d'alerter les soubrettes qui continuèrent à galoper à l'appel et à regaloper à la poursuite de Madame qui continua à se précipiter, toujours aussi belle et blonde, mais un peu plus lasse, au service de son Excellence.

La pianiste roumaine confia à la marquise bretonne que la diplomatie avait du bon puisqu'il ne fallait rien de moins pour obtenir réponse aux coups de sonnette. Le bruit courut qu'« il » ne quittait pas une casquette à carreaux de son réveil à son coucher : était-il chauve ? L'une de nous l'avait aperçu de dos par la porte entr'ouverte : il avait semblé petit. Un diplomate n'est-il pas grand et bel homme par définition ? Des bruits coururent aussi sur de bizarres habitudes quotidiennes : on l'avait vu accroupi au milieu du plus moelleux tapis. Le diplomate invisible finit par nous agacer, nous fîmes mine de l'oublier et les messieurs soupirèrent de soulagement.

Mais ni les petites bonnes, ni Madame ne pouvaient l'oublier. Les pas se faisaient cependant plus trainants qui répondaient aux appels toujours impérieux et fréquents. Madame alla jusqu'à faire répondre qu'elle n'y était pas. Il se passa même quelque chose d'extraordinaire : profitant de l'absence momentanée de l'Excellence, Madame, le visage fermé et l'œil sévère, fit enlever le beau tapis épais et nous la vîmes qui, avant de refermer la porte, jetait un regard triste à ses rideaux apprêtés, au paravent japonais, aux autres tapis...

Quelques jours après, vers la fin de l'après-midi, la Polonaise et moi devisions amicalement à la fenêtre de l'étage quand nous vîmes sortir du porche de la pension et descendre l'allée un petit homme au pardessus grisâtre, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles. Il avait tellement l'air de ne pas vouloir être vu que nous nous détournâmes, gênées et confuses. Le soir à la table de « canasta », il n'en fut pas question. Nous nous étions tacitement donné le mot. C'est ainsi qu'un « diplomate » sortit de nos préoccupations comme de la maison. La Valise n'aurait pas mieux fait.

Fait divers

La place du petit village de St-M. en Haute-Savoie est extraordinairement animée en cette fin d'après-midi de dimanche. Non seulement les enfants ne jouent pas à leur habituel jeu de billes, tant ils ont à raconter à ceux qui arrivent et à ceux qui étaient là, mais les vieux ont abandonné le bistrot et leur belote. Le maire est entré et sorti plusieurs fois de la Mairie-Ecole, le gendarme a claqué la porte de la gendarmerie vingt fois en une demi-heure et a occupé un grand moment la cabine du téléphone. Le curé a passé de groupe en groupe en hochant la tête et l'air soucieux, est entré dans la salle de la mairie, en est ressorti l'air plus absorbé et plus sévère, et puis il est retourné à l'église...

« Tu entends, Marie, il est rentré dans l'église. C'est pourtant l'heure où il va voir la vieille Mélanie. Que se passe-t-il donc ? »

M^{lle} Elise Grobéty n'y comprend rien et laisse retomber le rideau de dentelle qu'elle avait discrètement soulevé pour y voir sans y paraître. Derrière elle, sa sœur Marie, toute petite et mince, avait vainement essayé de voir aussi quelque chose de ce spectacle inaccoutumé. La corpulence vaste et égoïste de M^{lle} Elise ne lui a laissé distinguer que des ombres à travers les fleurs, les feuilles et les oiseaux de dentelle qui séparent depuis son enfance le monde de la maison Grobéty.

« Ne cédon pas à la curiosité, prononce fermement M^{lle} Elise qui a senti les efforts de sa sœur, il doit être l'heure de préparer le repas.

— Un accident peut-être », soupire M^{lle} Marie en prenant à regret le chemin de la cuisine. Mais elle a trop l'habitude de faire ce qu'elle sait que sa sœur veut qu'elle fasse pour hésiter même un quart de seconde.

Elle n'a pas quitté la pièce que M^{lle} Elise soulève à nouveau le coin du rideau. Un accident ? Elle hausse légèrement les épaules : Tout le monde est là, tout le village est sur la place. Ah, qu'est-ce que c'est, cette voiture ? Le médecin du bourg. Il va droit à la mairie, le maire l'attend sur le perron. La mairie ou l'école ? On ne sait jamais avec cette unique entrée. Un accident quand même... mais pourquoi la mairie ? Le voilà qui ressort déjà, ça n'a pas été long.

M^{lle} Elise n'y tient plus.

« Marie ! » (Marie est aussitôt à la porte, une petite casserole à la main). « Le docteur Archamp est venu et déjà reparti, il n'a pas été là cinq minutes, c'est à n'y rien comprendre. Qu'a-t-il bien pu se passer au village que nous ne sachions pas. Les gens ont tous l'air d'attendre quelque chose... Marie ! va acheter du sel à l'épicerie, tu tâcheras d'entendre ce qu'on dit. Mais de la dignité, Marie, de la dignité. »

M^{lle} Marie, toute menue, pose prestement casserole et tablier, se couvre les épaules de son châle mauve à franges, la pointe tout de travers, et trotte malgré ses soixante-cinq ans vers le cinquième kilo de sel de la semaine. Elle s'efforce bien de prendre un air occupé, pas trop pressé, pour sauvegarder la dignité des Grobéty car elle sent que l'œil de sa sœur la suit à travers les fleurs, les feuilles et les oiseaux de dentelle, mais la voilà à l'épicerie. Le timbre aigle de la porte, l'odeur (cette odeur si spéciale des magasins de campagne qui va du salami à la pièce de calicot, de l'anis étoilé au gros rouge en tonneau, du café grillé aux bonbons âgés de chocolat Menier) et la langue volubile de la Mère Déline l'accueillent mieux encore que d'habitude :

« Si c'est pas malheureux ces jeunes gens d'à présent qui s'en vont rôder par les routes des journées entières — et garçons et filles encore, sur ces engins de malheur, ces scoutères qu'ils les appellent. Un beau gars, une belle fille, et qui pensent à rien qu'à se bécoter. Et l'accident alors ? Eh non, on n'y avait pas pensé. Il paraît qu'ils sont de Grenoble, vous voyez ça ! Sait-on seulement s'ils n'ont pas volé la machine. Les jeunes gens d'à présent, c'est capable de tout. Tenez, ma fille à moi, ma Renée, si elle se mêlait de vouloir courir les routes derrière un garçon sur un de ces scoutères...

— Mais c'est du sel que vous voulez ? (M^{lle} Marie n'a que le temps de faire un signe de tête). Ben, vous manquez d'imagination ! c'est aux nouvelles que vous venez (M^{lle} Marie se redresse de toute sa dignité Grobéty, mais elle si petite) et vous pensiez que je pourrais vous en donner, des nouvelles. Mais on ne sait rien, personne ne sait rien, et ce qu'il sait, Monsieur le maire ne veut pas le dire. Y a bien Torniaud, ce nigaud de gendarme, qui les a ramassés près du pont de la Senoge. Mais il a la larme à l'œil, la goutte au nez et que ça à la bouche : « Morts tous les deux, morts tous les deux, ça va en faire une histoire ».

Mère Déline se mouche bruyamment : « Ces jeunes gens d'à présent. »

M^{lle} Marie se tamponne les yeux de son petit mouchoir, prend son sel et, toute tremblante, referme la porte de l'épicerie qui fait sonner son timbre fêlé. Fêlé aussi le cœur de M^{lle} Marie qui se dirige instinctivement vers l'église pour y retrouver un peu de calme avant de retourner vers sa sœur qui doit s'impatientser pourtant. Dans la brusque obscurité de la nef elle se cogne presque à Monsieur le curé :

« Oh ! fait-elle en tressautant.

— Qu'y a-t-il, chère Mademoiselle, mais vous êtes tout en larmes ? Alors, vous savez ? On voudrait pouvoir dire « pauvres petits », ils n'ont pas vingt ans. Mais ces promenades du dimanche à deux... ces jeunes, on ne peut plus les diriger, plus leur faire comprendre ; ils savent toujours mieux que nous ; ils ne respectent plus rien... Et je n'ai rien pu faire pour eux, ils étaient morts tous les deux quand on les a trouvés. On ne sait même pas qui ils sont. Le propriétaire de la machine, c'est un pasteur protestant, misère de misère, est-ce que le garçon est son fils ? C'est ce qu'on verra, on a téléphoné... Pas de quoi être fier en tous cas.

— « Pauvres petits », murmure seulement M^{lle} Marie, qui n'a que « pauvres petits » dans son cœur.

Restée seule, elle se sèche les yeux et serrant son paquet de sel dans son châle comme elle voudrait pouvoir serrer ces « pauvres petits » sur son vieux cœur, elle va rejoindre sa sœur qu'elle n'ose plus faire attendre.

« Tu as pris bien du temps, qu'est-ce qui se passe ? Et pose donc ce sel, tu vas faire sauter le sac à force de le serrer. »

M^{lle} Marie ravale ses larmes :

« C'est... c'est deux jeunes gens...

— Deux jeunes gens ! quelle horreur ! Et qu'ont-ils fait ces deux jeunes gens ?

— Ils sont morts... Pauvres petits ! sanglote M^{lle} Marie, un... un accident... de sc... scoutère.

— « Pauvres petits », reste à savoir. Quand un jeune et une jeune fille se promènent le dimanche sur une de ces machines inventées par le diable, est-ce qu'on sait ce qui se passe ? Tu as de la chance, ma sœur, que j'aie été là pour te garder et que ces — comment dis-tu ? — scoutères n'aient pas existé quand tu étais plus jeune, avec ta naïveté, il aurait pu tout t'arriver ! Là, tu vois, tu pleures pour des jeunes que tu n'as jamais connus et qui sont morts dans des circonstances bien... louches, pour ne pas dire plus. »

M^{lle} Marie est retournée à la cuisine, elle ne peut plus supporter cette voix sèche et dure qu'elle connaît et qu'elle supporte pourtant depuis toujours. Elle se prend à aimer ces deux jeunes inconnus, elle voudrait les protéger — les protéger contre quoi ? ils sont morts.

M^{lle} Elise rejoint sa sœur :

« Sait-on qui ils sont ? d'où ils sont ? »

— N-non... peut-être de Grenoble, articule péniblement Marie. La machine... est à un pasteur... »

Elle regrette aussitôt d'en avoir tant dit :

« Un pasteur protestant ! C'est le comble ! C'est une punition du ciel, une punition certainement. »

Dans le cœur de Marie la colère commence à monter, mais elle se tait, elle s'est tue toute sa vie.

Elle revoit une haie en fleurs, elle sent sa main prise dans une autre, grande, forte, caressante.

Mais sa sœur l'a gardée... ah oui ! Ces pauvres petits sont d'heureux petits peut-être.

* * *

La place du village se vide peu à peu. Le soir tombe, les gens vont lentement à la soupe puisque rien ne se passe. Le maire et le gendarme attendent encore, M. le curé paraît au seuil du presbytère et disparaît plusieurs fois. Une auto arrive enfin et s'arrête sans bruit près de la mairie. Deux hommes en descendent ; l'un est très grand, coiffé d'un béret basque, vêtu de tweed clair, l'autre, plus petit, sans chapeau, d'un costume plus foncé. Ils sont graves et silencieux mais s'approchent tranquillement des deux hommes sur le perron.

Le grand se présente : « Pasteur D. de Grenoble », et se tournant vers son compagnon : « Mon ami, le D^r F. ». Ils pénètrent tous les quatre dans le bâtiment, M. le curé traverse lentement la place.

Dans la salle de commune, on a poussé les bancs et la table sordides vers les murs grisâtres mouchetés du blanc douteux des papiers officiels épinglés par un coin sur les parois de toutes les mairies de France. Au milieu de la pièce, un drap recouvre entièrement deux brancards posés à même le plancher. Les deux nouveaux venus s'arrêtent. Le maire qui avait si bien préparé ses phrases ne les trouve plus, le gendarme, resté sur le seuil, tourne son képi dans ses mains.

« Si vous voulez bien reconnaître... » finit par dire très bas le maire en soulevant un coin du drap, découvrant une tête blonde aux épais cheveux en broussailles ; un beau visage tranquille. On pourrait croire un visage de dormeur si un mince filet de sang sec ne marquait le coin de la bouche entr'ouverte.

« Mon fils », fait le pasteur d'une voix blanche.

Son compagnon s'est encore rapproché de lui.

M. le curé est entré dans la salle sans qu'on l'ait remarqué. Il a entendu ces deux tout petits mots, si pesants. Il est beaucoup plus ému qu'il ne le voudrait. Il regarde cet homme vêtu comme

tout le monde, son « confrère ». Il ne peut s'empêcher d'éprouver une grande sympathie pour lui, et un peu de curiosité. Il ne trouve rien à dire, il se tait.

Le maire, avec hésitation, va lentement soulever l'autre coin du drap. Les cinq hommes contemplent une jolie tête de jeune fille, blonde aussi. De longs cheveux bouclés encadrent un visage presque souriant.

Les yeux du maire, puis ceux du curé, ceux du gendarme et finalement ceux de l'ami passent lentement de ce jeune visage à celui de ce grand homme tranquille qui les domine tous inconsciemment, non de la taille, mais de cet impondérable que possèdent ceux qui ne s'appartiennent pas à eux-mêmes.

« Ma fille ».

Alerte

Le gaz qui s'échappait encore de la bonbonne troublait les vagues blondes du blé dont le champ immense allait lécher le bas du village escaladant la colline de ses pierres sèches et ses tuiles roses. Ils avaient tous les yeux rivés sur cette bouteille, tous, sauf le bébé qui suçait son poing dans sa corbeille. Martine, un pantalon plein de peinture enfilé sur sa chemise de nuit (de quel grenier de quelle grand-mère avait-elle tiré cette chemise de grosse toile aux col et jabot de dentelle ?) Martine était assise, les genoux relevés, sur le talus du chemin, à côté de son bout de fille, vieille de quinze jours à peine. Sa main ne lâchait pas le bord de la corbeille, seul moyen de s'assurer que son enfant était bien là, vivant. Elle haletait un peu comme si elle avait couru, mais pour le nouveau-né qui dormait et suçait dans son panier posé sur l'herbe, tout était parfaitement dans l'ordre des choses.

Jean, debout, tremblait dans son blue-jean taché comme sa chemise à rendre jalouse une tenue-léopard. Ses yeux ne quittaient la terrifiante bouteille que pour se fixer sur la porte d'où une fumée noire sortait encore, ou sur la fenêtre au-dessus par où de longues flammes tiraient la langue. Il osait à peine penser à l'atelier et à tout son travail accumulé depuis plusieurs mois : comment faire pour, à travers cette fournaise, aller voir si ses « Don Quichotte », ses « Femme accroupie » et toutes ses études, ses gouaches, ses lavis, n'avaient pas sombré dans la catastrophe... il tremblait comme un gamin resté trop longtemps dans l'eau.

Le médecin-colonel de Marine, son uniforme roussi et noirci, oscillait sur ses jambes interminables et répétait d'une voix sourde : « J'ai sorti la bouteille, j'aurais dû y penser plus tôt, j'ai sorti la bouteille, je ne pensais pas que ce serait si chaud »... Il regardait maintenant, sans cils et sans

sourcils, ses mains qui gonflaient, ses bras qui se couvraient de cloques... « J'ai sorti la bouteille... ». Etienne se brusquement se rendit compte qu'il allait tomber et se précipita pour l'aider à s'asseoir presque dignement, des lambeaux de vêtements lui restèrent dans les mains. Elle se ressaisit enfin : Rien à faire dans la Bergerie pour le moment, il faudrait que Jean attende. Mais pour le colonel, il ne fallait pas attendre. Elle n'avait jamais conduit la Mercedes sport, il faudrait qu'elle s'en tire. Elle ne fit pas attention aux remontrances indignées de l'officier quand, à la mise en marche et pendant une légère manœuvre de recul, on entendit quelques raclements d'embrayage. — Jean était avec Martine et l'enfant, on entendait l'avertisseur de la voiture des pompiers : ils ne seraient pas seuls longtemps. Il importait avant tout de faire soigner ces brûlures. Le colonel ne résista pas, se laissa emmener, la ville n'était pas loin. Il souffrait atrocement et ne parlait plus. Au bout du premier kilomètre heureusement, il sentit que sa machine avait trouvé une main sensible au moteur et cette souffrance-là, au moins, avait disparu.

On trouva le docteur à la clinique, c'était une chance. Vu l'urgence des soins à donner, il quitta un client qui lui racontait sa vie et, tandis qu'Etienne le mettait rapidement au courant, il fit prestement tous les pansements nécessaires pour mettre les brûlures à l'abri de l'air. Le pauvre colonel serrait les dents.

« Donnez-lui un remontant, Etienne, il en a besoin, fit le docteur gentiment en les reconduisant à la voiture, c'est bête, mais je n'ai rien ici. Salut, Confrère ! Et surtout, ne touchez pas à vos pansements ! »

Etienne s'arrêta au premier café pour faire boire son blessé. Quand elle revint à la voiture avec le verre de fine et qu'elle le tendit au colonel, elle ne réussit qu'à transformer en gloussement un rire difficile à retenir ; leur colonel, toujours si correct, toujours rasé de près, cravate nouée et pli au pantalon... Son visage rouge et bouffi sous le turban blanc, les mains et les bras gantés et immaculés jusqu'aux coudes, et les débris noircis de l'uniforme à demi-brûlé : Ainsi il y avait quand même des occasions où il perdait le pli de son pantalon ! Le pauvre homme, tout en buvant regardait la jeune femme et vit le rire dans ses yeux clairs qui ne savaient rien cacher ; il fit la moue :

« Vous pouvez rire... Mais qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— Rien, bien sûr, pardon ! Mais retournons vite à la Bergerie, vos affaires sont heureusement dans la grande maison, vous pourrez vous changer. » Et la Mercedes s'élança, souplement cette fois.

Les pompiers étaient repartis, ayant constaté la bonne extinction des feux. Martine était toujours assise, comme assommée, à côté du bébé et Jean parut dans l'embrasure noircie de la porte avec une brassée de vêtements : « L'atelier n'a pas été touché », sa voix était ferme. « C'est l'escalier qui a brûlé et la penderie au-dessus. » Il montrait la fenêtre d'un geste de tête tandis que, dégouté,

il jetait sur l'herbe son fardeau de hardes brûlées, roussies et sentant la fumée. Les belles feuilles et les grappes déjà formées de la vigne dont nous étions si fiers (nos rares visites en avaient eu les oreilles rebattues) pendaient brunes et recroquevillées et ne donnaient plus du tout ce petit air de 14 Juillet en guinguette au mur de notre Bergerie.

L'hébétude de Martine prit fin tout à coup et elle se mit à pleurer :

« Oh Papa ! ma première maison !

— Ma petite fille, elle est encore là ta première maison ; on referra l'escalier, les dégâts ne semblent pas trop grands. Regarde, Jean a repris courage depuis qu'il sait que « Don Quichotte » est sain et sauf. »

En effet, on le voyait entrer et sortir avec des bouts de bois noircis : la balustrade tortueuse et prétentieuse de l'escalier. « Une bonne chose, tu vois, tu ne l'aimais pas cette rampe... » Martine tourna la tête vers son père pour lui sourire mais elle fut secouée par un rire nerveux en remarquant pour la première fois son étrange allure : « Encore rescapé de Dien-Bien-Phu ! oh ! pardon ! ce n'est pas drôle » et elle essayait de rattraper son rire et sa phrase peu heureuse. Il était si chatouilleux quant à la carrière. « Allons, venez vous changer, Henri », insistait Etiennette pour faire diversion. Il se laissa enfin entraîner vers la grande maison. Il fallut traverser la cour envahie par les herbes et, par le beau perron moussu, entrer dans la vieille demeure qui depuis longtemps n'abritait plus guère que des araignées et des rats. Les pièces n'étaient cependant pas complètement vides, et Etiennette, prête à soutenir le beau-père de son jeune frère dans l'effort démesuré qu'il faisait pour marcher fermement et dignement, se sentait vivre un rêve étrange. Le piano solitaire dans le salon vide, le fauteuil défoncé mais tendu d'une épaisse toile d'araignée, la profonde cheminée de pierre de taille et la longue table de la salle à manger, la magnifique rampe de fer forgé qui les accompagna jusqu'au premier étage, le squelette d'un lit de fer qu'il fallut enjamber pour enfin trouver la chambre habitable où dormait le colonel, tout paraissait si semblable à un conte que le rêve gagnait son cœur. Sans parler, elle sortit du tiroir une chemise et un pantalon kaki et se retira en disant : « Je vous aiderai pour les boutons, appelez-moi. » Elle ne ferma pas la porte et attendit à côté du lit de fer. Elle passait le doigt sur les moulures compliquées et son rêve les suivait, montant, descendant, tournant, se croisant, remonçant... son doigt s'arrêta et voilà qu'elle songeait au colonel qu'elle avait toujours pris pour un homme si empesé et si complètement bureau-militaire qu'elle n'avait jamais pensé à lui comme à un homme ; et pourtant, ridicule maintenant sous ses bandelettes, dépenaillé dans ses vêtements en lambeaux, il lui paraissait être un homme comme les autres, et elle s'attendrissait... Elle l'entendait remuer, ce devait être difficile : « Ça va ? » Pas de réponse, un soupir. « Oh tant pis », dit-elle en entrant dans la pièce et elle lui aida à enfiler les pantalons que ses doigts complètement gourds et bandés

n'arrivaient pas à saisir. Elle boutonna prestement la chemise : « Pas besoin de cravate, n'est-ce pas », et s'avisait qu'il lui fallait des chaussettes qu'elle trouva dans une valise et lui passa aux pieds. « Merci, demain ça ira mieux. Merci, Etiennette. »

Demain ? Elle considérait maintenant et voyait ses yeux qui peu à peu disparaissaient derrière des paupières boursoufflées. Oh, on verra bien, demain.

« Ne voulez-vous pas vous reposer maintenant, dormir ? »

— Non, il faut aider ces petits, il faut voir ce qu'on peut faire.

— J'irai voir, moi, je ne suis pas brûlée au second degré. »

Mais il était nerveusement ébranlé et craignait, visiblement, de se retrouver seul : « J'aime mieux descendre. Mes jambes sont bonnes. »

Etiennette s'engagea devant lui dans l'escalier pour qu'il n'ait pas le vertige et ils retrouvèrent les « petits » et tous les cousins de La Chesnaie, enfin alertés par le village et qui venaient se rendre utiles.

Martine donnait le sein à la petite Sylvie. Jean racontait : Il avait travaillé tard la nuit dernière à une litho qui ne marchait pas comme il voulait. Ce matin, il dormait encore quand la fumée lui a chatouillé le nez. Il s'est réveillé en éternuant et toussant. Martine n'était plus dans le lit. Il y avait du bruit en bas et la voix de Martine a percé la fumée : « Vite, Jean, descends le bébé, l'escalier va brûler, descends, vite ! Jean ! ça brûle ! »

Il voulut soulever la cage en treillis qui abritait le nouveau-né, s'emmêla dans le système ingénieux de ficelles et de poulie qui aurait dû l'y aider, y arriva tout de même, saisit la corbeille et ouvrit la porte. La fumée l'aveugla et le prit à la gorge. L'enfer était sous lui, à travers les fentes du plancher. L'escalier semblait un brasier, il hésita une seconde, mais il n'y avait rien d'autre à faire. Il se colla au mur et descendit, s'attendant à chaque instant à ce qu'une marche cède et le précipite avec son fardeau. Ce furent trois secondes peut-être, qui lui semblèrent trois heures ; il traversa en courant la route et s'abattit sur le talus où Martine le rejoignait. Ils virent alors une chose étrange : une flamme ronflante, énorme au-dessus de la bouteille de gaz butane, la bouteille animée flottait, sortait de la maison, s'avancait sur eux ; ils se serrèrent de frayeur ; mais non, elle tournait à gauche suivie d'un colonel de flammes et de fumée, se détachait enfin et allait rouler sur l'herbe pour s'arrêter à quelques mètres des blés secs et mûrs. La flamme s'est éteinte, le gaz continuait à s'échapper...

Martine ajoutait : « Papa et moi nous préparions le petit déjeuner et c'est la bouteille qui a pris feu quand j'ai voulu chauffer le lait, et j'étais dans cette grande chemise, je ne savais pas que faire. »

« J'ai sorti la bouteille, j'aurais dû y penser plus tôt, j'ai sorti la bouteille, ce qu'une flamme peut être chaude ! J'ai... » « Allez donc voir, vous autres, coupa Etiennette, ce qui va et ce qui ne

va pas dans cette baraque de malheur. Vous ne risquez plus rien maintenant. Allez, lavez, nettoyez et enlevez toute cette horrible odeur de fumée. » Elle voulait surtout éloigner ceux de la Chesnaie qui restaient là pantois, pour que ce pauvre Henri de colonel puisse se reprendre... et se taire.

« Allons, asseyez-vous là. Que diriez-vous de venir jusque chez moi pour ces premiers jours. Nous mettrons les enfants dans la grande chambre jaune. Vous aurez la verte, c'est la plus commode, elle a son cabinet de toilette. Ça vous donnera le temps de vous retourner. A la Chesnaie, ils sont trop nombreux, et chez moi, c'est à peine plus loin... »

Elle parlait, parlait, elle, si peu bavarde. C'était pour l'empêcher de parler, lui, et de recommencer ce refrain nerveux : « J'ai sorti la bouteille... » Elle sentit qu'il se détendait enfin un peu, il s'appuyait même sur son épaule. Elle se garda bien de bouger mais sourit à son visage enflé et méconnaissable. Du bout du doigt, elle lui caressa l'ongle roussi qui sortait du bandage. Les lèvres d'Henri, craquelées et gercées, voulurent répondre et réussirent une grimace. Il souffrait, mais il n'était pas mal. Cette femme. Comme il faisait calme. Ce doigt sur son ongle. Il écoutait battre son cœur.

La gare

Elle a gravi les marches sans s'arrêter, le souffle lui manque un peu, les autos l'arrêtent au passage pour piétons, mais elle est à temps, elle aura même dix bonnes minutes d'attente... Des gens partout, dans tous les coins, des valises et des gens. Une grosse musulmane, tassée sur ses baluchons, la joue écrasée dans sa main, dort en plein courant d'air; les mèches qui échappent à son foulard de tête lui balaient la figure... Sur une banquette, deux hommes moustachus dorment aussi, appuyés l'un sur l'autre; les lunettes de l'un ont glissé sur son nez : tomberont, tomberont pas... Un bébé piaille sur les bras de sa mère décoiffée par une nuit de train; ses deux autres enfants s'accrochent aux valises que le père traîne plus qu'il ne porte. Des messieurs élégants passent rapidement devant le kiosque à journaux, posent la monnaie et attrapent leur quotidien du même geste preste; ils ont déjà les yeux sur l'affaire qui les intéresse et se fraient, semble-t-il, sans peine un passage à travers la foule. Ils n'ont même pas un regard pour la belle créature qui, elle aussi, paraît écarter sans y toucher des gens qu'elle ne voit pas. Caro admire son allure et se retourne sur son passage tout en se faisant bousculer par le flot sortant. Elle reprendde justesse son équilibre, ce n'est vraiment pas le moment de tomber, sa robe serait salie pour toute la journée.

Le frais du matin entre par toutes les baies ouvertes et chasse l'odeur âcre et tenace de la gare de Marseille. La foule toujours, cette foule bigarrée de tous les carrefours du monde : des noirs, des jaunes, des bruns et des roses; des élégants, de pauvres hères, des agents, des lycéens, des soldats, des étudiants, des gens pressés et d'autres qui le sont moins. Il y a ceux qui se séparent et qui pleurent,

ceux qui partent à deux et sont heureux; ceux qui arrivent, ceux qui ne voient ce qu'ils cherchent et hésitent à s'éloigner; et ceux qui attendent ceux qui n'arrivent pas...

Caro hésite à acheter un billet de quai et y renonce. Ça ne sert à rien. On est plus sûr de ne pas se manquer aux portillons de sortie. Est-ce son train qui vient d'arriver? Elle essaie de deviner à la tête des voyageurs. Non, ceux-ci viennent de loin, ils ont dû passer la nuit dans le train.

Caro a chaud brusquement, puis elle a froid. Pourtant tout le monde passe, la frôle, la heurte sans avoir l'air de rien sentir. Elle tient tête au flot continu, elle respire profondément, avec application, il faut qu'elle reste elle-même. Pourquoi ces deux petites sœurs en cornettes la dévisagent-elles? Elle se fait des idées sans doute... ou bien elles qui s'en font? Son ventre lui fait mal en se creusant d'une sorte d'angoisse, mais elle a envie de rire tout haut d'espérance joyeuse. Ça doit se voir sur son visage car un voyageur l'interpelle. Caro ne veut pas être méchante: « Non, non » sourit-elle... au fond que lui voulait-il? Elle le voit qui demande quelque chose à l'agent, un peu plus loin, son chemin ou son autobus sans doute. Qu'elle est bête! Bien sûr. Mais elle n'avait rien entendu, elle n'avait vu que son regard.

C'est une vraie rivière de visages, une rivière en crue, encore et encore des visages qui lui passent devant les yeux, un peu plus haut, un peu plus bas, des visages à lunettes, des visages barbus, des crânes rasés, des filles qu'on prend pour des garçons, des garçons qu'on prend pour des filles, des chapeaux, des vêtements sombres, des robes claires. Caro est poussée par-devant, poussée par-derrière, mais elle se cramponne, elle veut être à même de surveiller les deux passages de sortie. C'est la décrue, le flot ralentit, les voyageurs moins pressés que tout à l'heure s'arrêtent et cherchent leurs billets enfouis au fond d'un sac. Il y en a un qui n'a pas l'air de le trouver son billet, le pauvre. Quelques isolés encore s'égrènent lentement.

Et s'il ne venait pas? Un coup d'œil à la pendule la rassure: Il y a encore une minute jusqu'à l'heure H. Oui, mais il pourrait bien avoir eu un empêchement, une urgence, un appel, un accident sur le chemin de la gare. On lui a crié « Docteur! Docteur! La petite N. vient de se faire mordre par le chien du laitier! » et il y est allé, il ne pouvait pas leur dire... C'est peut-être lui qui s'est fait happer par une voiture ou même une camionnette, il marche toujours trop au bord du trottoir pour aller plus vite. Pourvu que ce ne soit pas grave. Attrapera-t-il le train suivant? Caro regarde le tableau des arrivées, puis se traite d'idiot malgré la pince qui lui travaille sans ménagement le fond de la poitrine. Et de nouveau elle se force à respirer aussi profond qu'elle peut... Elle a mis la petite robe dont il aime les couleurs de feuilles mûres, a-t-elle trop ou pas assez de rouge à lèvres? Il commence à faire chaud, pourvu que son nez ne se mette pas à briller, et puis, après tout, qu'est-ce que ça peut bien faire? Ce train, il arrive ou il n'arrive pas? Il y en a un qui est arrivé en tout cas, c'est de nouveau

la grande marée de voyageurs; un train de la côte, les gens n'ont pas de manteaux, ils sentent le soleil, ce doit être ça. Caro se dresse sur la pointe des pieds. De nouveau cette bouffée de chaleur puis ce froid. Les visages passent devant son visage, non, non, non, la tête lui tourne. Caro ne sent plus qu'un grand vide, elle n'est plus qu'attente. Enfin, un petit sursaut involontaire et elle sait qu'il est là. Avant même de distinguer les cheveux, le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, jusqu'au fond d'elle-même, elle sait qu'il est là. Elle est figée sur place, alors qu'elle voudrait s'élancer et c'est lui qui lui passe le bras autour des épaules au moment où elle allait tomber, et sa tête à elle est appuyée sur son épaule à lui.

Ils ont dû marcher puisque les voilà au haut du grand escalier. La ville ronronne doucement à leurs pieds et les cheminées chevauchent les toits jusqu'à Notre Dame de la Garde et jusqu'à la mer sous le soleil. Les toits, les cheminées, la mer, le soleil, tout est à eux. La main dans la main, ils descendent lentement les marches qui les mènent à la foule mouvante prête à les engloutir comme elle engloutit les heureux et les malheureux, ceux qui ont de l'espoir et ceux qui n'en ont plus. Mais ils passent au travers sans la voir, sans la sentir, Caro est tout entière dans la main qu'il tient dans la sienne. Ils tiennent tout dans la main de leur bonheur. Ils sont des maîtres. Ça ne durera guère, ils le savent bien, mais pour l'instant ils ont reçu cette liberté. Pour quelques jours ? Pour quelques heures ? Ce n'est pas encore le moment de se le demander, ils ont toute la journée devant eux, le soir est loin.

Ce fut un jour sans soir. Il a dû repartir avant que le soleil ne se couche. Il a promis de revenir, là ou ailleurs.

Et tout a recommencé, dans une autre gare, toute semblable. Caro a retrouvé la même foule par grandes vagues, des gens qui se croisent sans voir, d'autres qui se rencontrent, d'autres qui se quittent, d'autres qui attendent. Elle a retrouvé cette odeur lourde qui traîne dans les courants d'air; le même mal au ventre, la même chaleur succédant au même froid, le même besoin de respirer à fond, la même joie dans la même angoisse de l'attente.

Caro est bousculée par-devant et par-derrrière. Elle se tient bien droite pourtant et tendue sur la pointe des pieds. Est-ce bien son train ? C'est bien son train, c'est marqué dessus. Les têtes passent, passent, toutes les têtes du monde ont passé. Caro n'a pas eu de petit sursaut involontaire, un grand froid l'a envahie malgré l'orage menaçant. Jean n'est pas venu, il ne viendra plus, il n'y aura plus de gare.

Caro quitte la gare et son attente, elle s'en va vidée, rabotée, indifférente sous l'averse qui commence. Un passant l'interpelle : « Le train de M. est arrivé ? » Elle fait oui de la tête, prononcer un seul mot ouvrirait des écluses. Il ne faut pas. Elle se laisse emmener par ses pieds qui marchent, marchent, prennent une rue, puis une autre rue... Ne pas pleurer.

Jeder Augenblick trat vor die Seele, in dem sie uns erschienen war: Lebensvoll, heiter überlegen, unendlich hilfreich dem Mitmenschen zugewandt, und unbegreiflich blieb ihr Scheiden aus dieser Welt.

E. L.

Madame de Pury was a wonderful Person and every life she touched is better for her having been with them.

K. R.

C'est dans la forte main du Père que je vous laisse et j'ai besoin, pour moi, de cette assurance, car à ceux qui s'aiment et qui doivent se quitter je n'ai rien d'autre à dire, tant la profondeur de leur solitude m'angoisse. Je bénis Dieu pour toute la joie dont vous avez été témoin, tous les deux, en tant que couple et pour la lumière, qui faisait de votre maison un lieu si cher à tant et tant de vos amis.

E. F.

Elle est de ces êtres pour lesquels les anges doivent chanter un alléluia ! et tous ceux qui l'ont connue ne peuvent que rendre grâces pour tout ce qu'elle a été. Je sentais en elle une force tranquille, apaisante, si nécessaire à l'être bouillonnant que vous êtes.

S. D.

Ce verset du Ps. 34 nous a si émus : Aller les yeux tournés vers la face de Dieu qui est non pas le destin fermé mais le rayonnement fidèle de sa Parole au travers de nos nuages.

Jacqueline m'est toujours apparue comme un peuplier planté en terre qui reste droit dans le vent. Je me souviens quand je l'ai vue la dernière fois à Maguido qu'elle se recyclait encore pour être plus apte au travail d'accueil au Planning familial. Nous plaisantions sur, cette manie moderne de se former sans cesse... Mais maintenant, je me dis que, jusqu'à la fin, elle aura gardé cette vigueur d'entreprendre. Nous n'achevons rien. Mais la vie n'est pas vaine, à cause justement de ce goût de fidélité plus fort que toutes les cendres.

A. D.

Je l'ai connue et j'ai vécu près d'elle en faisant des stages à l'IFEPP. Cela ne représente que quelques jours où nos vies se sont croisées, mais Jacqueline vivait pleinement là où elle était et sa présence marquait ceux qui la cotoyaient.

A. P.

Tante Jacqueline, que j'aimais énormément... Ce qui m'avait tellement frappée, c'était cette espèce de grande bonté calme qu'elle manifestait avec tant d'humour. C'était quelqu'un avec qui les rapports étaient nets et simples, sans « salade ». Quelqu'un qui pensait et vivait ce qu'elle disait... Il semblait qu'elle n'oubliait jamais la présence des autres.

D. M.

Jacqueline est ma meilleure amie. Je l'ai aimée dès ses premières visites à Montana et chaque fois que je la voyais je l'aimais encore plus.

Elle représente pour moi la beauté, le charme, l'astuce et la profondeur. Elle a tout ce que j'aime dans l'amitié.

Je pense à son élégance d'esprit et de corps, à sa compréhension totale de toutes choses. Nous n'avions pas besoin de nous expliquer; tout était compris d'un coup d'œil, d'un soupir.

A.-F. V.

Amour fait chair

Chair faite Cri

Cri fait silence.

Et en nous désormais la nuit, le jour, la présence brûlante de l'absence, l'appel d'une aube.

A. S. F.

APPENDICES

Visite à Cilette Ofaire

La Nostra, 13. 4. 55.

10 h. du matin. Derrière les Abattoirs de Sanary, une petite maison sans aspect, à demi-cachée par un arbre à feuilles persistantes qui fait tonnelle. Nous voyons entrer Ilo de Francesca avec son couffin. Il revient du marché, les fenêtres sont ouvertes. Cilette doit travailler... Les enfants nous tiraillent, veulent aller se baigner. Nous reviendrons l'après-midi.

A 15 h. 30. Nous entrons et sommes reçus par le chien de la maison comme si nous étions de vieux amis. Enhardis, nous nous approchons. Par la fenêtre ouverte, j'ai aperçu Cilette couchée sur le divan et lisant. Serait-elle malade ? Nous frappons à la porte ouverte aussi qui donne dans une petite cuisine.

Y a-t-il quelqu'un ? On ne nous avait pas entendus. Nous demandons M^{me} Ofaire et Cilette nous reçoit comme si elle nous avait toujours connus. Nous nous étions présentés, mais au bout de 5 minutes, elle redemanda avec son accent un peu cassé : « Qui êtes-vous au fond ? » Elle ressemble à son chien avec ses cheveux dressés dans tous les sens.

« Mais bien sûr que je sais qui est R. de P. Ilo n'est pas là, il est allé à Toulon pour l'exposition Albert Ayme qui doit s'ouvrir bientôt. Ilo c'est Ilia de l'Epreuve.

« Celui à qui on fait confiance ? ou Celui qui fait confiance ? » demande R. — C. : « C'est une question de grammaire (petit rire de C.). Ça fait toute la différence ! C'est celui qui fait confiance. »

Une nature morte de A. Ayme (poisson et lard sur gril) fait vivre les murs de la pièce. Le soleil entre par les fenêtres dans le dos de la chambre. Les murs sont tapissés de livres.

« Travaillez-vous ?

— J'écris toujours... » et Cilette nous montre sa petite table de travail dans la pièce à côté, plus petite. Couverte du manuscrit de 350 pages à sa 9^e copie. C. en est à la p. 34 de la 10^e copie ! « C'est un peu désespérant, dit-elle — mais il faut ça. » Sur cette p. 34, l'écriture est toujours nette, exacte, mais il y a encore des corrections. Cilette corrige toujours. « Un jour quelconque », titre de ce roman.

.Ettore de l'équipage de l'Ismé est aussi à Sanary. Son fils Atto a 18 ans. Elle connaît bien Jasy aussi à Sanary.

Cilette voudrait nous offrir du thé, mais nous voulons rejoindre les enfants et nous faisons le tour de la maison et de son jardin où poussent de façon quasi sauvage une quantité de fleurs qu'elle a souvent plantées. Deux cyprès commencent à se dresser...

« Qu'avez-vous bien pu faire qui m'ait toujours fait désirer vous connaître ? » répète-t-elle plusieurs fois à R. Son chien se sauve sur la route. R. le rattrappe; elle le prend dans ses bras « pour qu'il ne risque pas de faire tomber un cycliste », et c'est ainsi que nous nous disons au revoir sur la route...

Tunisie

Colonnes couleur de soleil et chapiteaux
qui dansez en liberté parmi les oliviers,
chéchias rouges qui tachez les murs, les linteaux
immaculés de ces maisons plates et carrées,

Femmes aux yeux sans visage sous le haïk blanc
qui courez vers des tâches mystérieuses,
hommes aux cents visages et sur le banc causant,
travaillant ou rêvant à quelque vie heureuse :

Chaud le soleil, fraîche l'ombre, mouillée surtout
serait la pluie, ferait tourner la roue
du moulin, ferait pousser le blé pour le pain
de tous ces petits d'hommes qui ont toujours faim.

Brebis, agneaux, tétant, bêlant, petits marteaux
de ces milliers de bêtes, des milliers de marinots
trottant, criant, jouant, quêtant n'importe quoi
à se mettre sous la dent — ils ne trouvent pas...

Ces enfants, derrière les brebis, ont pourtant
un grand sourire rouge et blanc comme le mur
si blanc entre deux chéchias rouges posés sur
le bleu du ciel ou de la porte, qu'en partant

il reste dans le cœur un si profond amour
il reste dans les yeux un si riche tableau
où gamment les couleurs sur les simples contours,
que l'on ne peut que dire — et pleurer : c'était beau.

Ravao la Potière

Tana, le 1 fév. 66.

Roland m'a proposé ce matin de lui écrire pour ses « Antipodes » quelque chose sur Ravao la Potière, hélas d'après le film seulement, excellent, que nous avons vu l'autre soir aux « Films d'Amateurs ». Ai refusé : Paul Eberhard ne le prendra pas si j'écris sous mon nom et moi je ne veux pas l'écrire sous le nom de Roland.

La potière — Ravao — va chercher sa terre glaise près de la rizière tout en bas du vallon. Son mari l'accompagne pour porter l'angade¹ et donner les premiers coups de bêche... puis c'est Ravao : l'homme ne doit pas toucher la terre ; c'est elle la potière, ce sont ses mains à elle qui ramasseront la glaise et en rempliront les sobiques². L'homme en portera une sur la tête, comme Ravat, pour revenir au village. Un trou est préparé à l'emplacement choisi devant la maison, on y vide les sobika (soubiques), l'homme versera l'eau doucement dans le creux fait au milieu comme aurait fait la pâtissière dans la farine pour préparer de la pâte — et Ravao de ses mains de potière malaxe et pétrit. Puis on prend le battoir à riz et le même geste se retrouve, même mesure, même rythme, pan-pan, pan-pan, l'homme, la femme, l'homme, la femme. Ravao tâte sa pâte, elle est à point. Assise en tailleur, une cruche renversée comme moule, Ravao prend une boule de glaise et lentement mais avec des gestes précis et rapides la façonne, l'étale, l'étale encore : du pouce, des doigts, du pouce, des doigts et l'égale enfin, la lisse de l'arrondi d'un demi-bambou. Quand la jarre retournée est également recouverte sur son fond et toute sa panse, on attend que cela sèche un peu, puis avec précaution, on retourne le tout et on sort le moule de sa coque nouvelle. Ravao recommence le même travail cinq, six fois (autant de glaise, autant de cruches) pendant que ça sèche. Puis elle s'attaque au col. Sans tour, sans le moindre outil que ses mains potières et son morceau de bambou. Ravao fait des boudins de glaise qu'avec ses gestes précis, rapides, aussi vieux que les plus vieux gestes du monde, elle applique et façonne sur l'ébauche qui peu à peu prend tournure, prend col, devient objet parfait. Mais il faut voir pour comprendre, pour croire plutôt. Une véritable création. Elle crée de rien avec rien, un objet complet, achevé,

¹ Angady : bêche tranchante qu'on lance dans la terre.

² Sobika : papier porté sur la tête.

d'usage commun, c'est une cruche à eau, c'est une marmite : ils sèchent au soleil plusieurs jours, entourés de soins comme des nouveau-nés. Puis c'est la cuisson. Le mari de Ravao lui apporte les broussailles sèches qui flamberont bien. D'abord on chauffe l'intérieur du vase par une poignée de paille en flammes que d'une main preste on enfourne. Puis on prépare un lit de broussaille que Ravao installe avec un soin toujours aussi minutieux, poignées par poignées entrecroisées, rien n'est laissé au hasard. On pose sur ce lit les cruches un peu penchées, à peine appuyées les unes contre les autres, on les recouvre de ces mêmes broussailles toujours aussi soigneusement, également. On met le feu. Une flambée énorme. Ravao regarde. On la sent émue, en attente, anxieuse et joyeuse comme à la naissance d'un enfant. Le feu s'est éteint. Les cruches paraissent sous la cendre que le vent souffle loin. Ravao saisit avec précaution chaque vase l'un après l'autre. Ils ont pris une teinte rouge et une joue noire, celle exposée directement au feu. D'une chiquenaude, elle s'assure qu'elle n'est pas fêlée. La cruche partira sur les épaules de l'homme, sur la tête de la femme pour le marché de la ville...

Objet parfait, objet fragile, qui retombera en poussière, qui retournera à la terre, et qui a demandé cette longue patience, cet apprentissage, ces mains habiles et fortes, puissantes dans leur longue patience, habiles par le long usage et la patiente pratique, avant même que d'avoir pu être formée, façonné, achevé — Parabole (Argile et Maître potier), mais aussi dur réquisitoire de ce pays resté à ce stade et qui attend d'ailleurs qu'on invente pour lui des moyens de faire avec moins de peine : le moule à briques ; le four à briques et à poterie ; la sarcleuse à rizière.

On façonne les briques à la main ; on cuit à vif la poterie et les briques mêmes ; on se contente de l'Angady pour la culture du riz...

Ce travail tout à fait primitif demande une telle perfection de geste, un art si consommé, un sens si aigu de la terre, que trop peu de gens peuvent y accéder. On est *doué* (sens propre) ou on ne l'est pas. Sans un don (probablement hérité de mère en fille) on ne peut y arriver. On est trop peu nombreux pour fabriquer suffisamment de ces objets fragiles qu'il faut remplacer souvent. Ce qui amène sur le marché, à côté de ces marmites ou de ces jarres splendides, les cuvettes émaillées, les cruches en fer blanc récupéré, les « dables » à pétrole.

Deux poèmes d'Edmond Jeanneret qu'elle savait par cœur depuis longtemps (*Les Rideaux d'Environ*).

Maladie

Barque immobile, échouée
Sur les brisants de la mort
Et dont la coque est trouée

Et dont grincent les agrès,
M'éveillant dès que je dors,

Garde-moi dans ton secret !
Te suis-je un trop grave faix,
Que tu rompes notre accord ?

Mon âme est jointe à ton bois,
Je ne respire qu'en toi,

Laisse-moi vivre à ton bord !
A peine j'y pèserai,
Je suis ton seul passager

Et n'es-tu pas mon seul port,
Barque immobile — mon corps ?

Le nom

Des merles tombés de la nuit
Dans l'herbe étoilée du matin,

Si déliés, si désinvoltés,
Par tant de bonds, par tant de voltes,
Selon de si soyeux chemins,

Se rassemblent, se déploient,
Se rejoignent, se poursuivent,

Qu'il me semble qu'ils écrivent
Le nom muet de ma joie
Sur la terre pardonnée.



Noces de rubis

Vous recevez ce petit livre pour le premier anniversaire du 9 novembre, le jour où « j'ai baissé ses paupières sur le regard éteint qui contenait toute la lumière du monde » — et du 13 novembre « qui fut pour moi d'une miraculeuse douceur tellement la présence de Jacqueline emplissait tous les cœurs, toutes les paroles, tous les regards. Beaucoup d'amis sont venus la chercher à Maguido pour la conduire à Meyreuil. Les garçons ont porté leur mère. Il faisait un temps extraordinaire et dans le petit cimetière face à la Sainte Victoire, on a le plus beau paysage de Provence. »

Il n'y a rien encore sur sa tombe. Mais ces pages sont plus qu'un monument : une visite furtive qu'elle nous rend.

Et maintenant, quelles que soient nos diverses solitudes, il ne nous reste tous ensemble qu'à

*« avancer dans la Promesse
sous la grêle des démentis. »*

PIERRE ETIENNE



Table des matières

Introduction	7
Ch. I. <i>Enfance et Adolescence</i>	11
Premier souvenir	13
Dimanche	20
Portraits	31
Automne	35
Eveil	39
Gravure	46
Ch. II. <i>Femme de pasteur à Moncoutant</i>	53
Céleste	55
La Lettre	58
La Guibretière	64
Callixte	69

Ch. III. <i>A Lyon</i>	75
Lettre de Jacqueline à sa mère, du 1.6.43	77
De Montana — en regardant sa fille	79
La main	83
Le diplomate	89
Fait divers	92
Alerte	97
La gare	102
 <i>Appendices</i>	 107
Visite à Cilette Ofaire	107
Tunisie	109
La Potière	110
Deux poèmes de E. Jeanneret	112

2
 Achevé d'imprimer et de brocher
 en octobre 1974 dans les ateliers
 Delachaux & Niestlé S. A., Neuchâtel (Suisse)